PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE R
PLUTEO I
N.° CATENA 19

ESI-PALLI
III.ª SALA
O.M.
SCAFFALE 26
PLUTEO VIII
N.° CATENA 11

II
Pr. Int. R. I. A.

P. S.
R
I
19

Digitized by Google

REGISTRATO

Digitized by Google

Digitized by Google

POËMES
ET OPUSCULES
EN VERS ET EN PROSE.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT

Digitized by Google

Digitized by Google

Picot del.t. Adn Godefroy sc.

TU PEUX PARTIR, JE NE TE MAUDIS PAS.

Digitized by Google

POËMES
ET OPUSCULES

EN VERS ET EN PROSE,

PAR M. CAMPENON, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER,
BYRON, MILLEVOYE,
ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

Digitized by Google

L'ENFANT PRODIGUE.

POËME.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

Jamais on ne s'est plaint avec plus d'amertume du public pour les ouvrages de poésie; jamais cependant, ceux qui méritent une distinction particulière parmi les improvisations trop abondantes des muses modernes, n'ont reçu d'accueil plus flatteur. Le public est, comme il l'a toujours été, fort indifférent pour les mauvais vers, mais il n'a manifesté, à aucune époque, un enthousiasme aussi vif pour les vers excellens. Est-ce une époque de dégénération littéraire que celle où les *Messéniennes* de M. de

Digitized by Google

Lavigne, où les *Méditations* de M. de Lamartine parviennent en peu d'années à leur huitième édition, où le recueil un peu plus étendu des charmantes compositions de Millevoye s'épuise en quelques mois? Disons mieux; c'est le goût du public lui-même qui prend le plus souvent l'initiative sur les spéculations de la librairie, et on ne sera pas étonné que les possesseurs de la jolie collection des Poëtes contemporains aient sollicité la réimpression déjà trop tardive des poëmes et des poésies légères de M. Campenon. L'aimable auteur de l'*Enfant Prodigue* et de la *Maison des Champs*, l'écrivain sensible et ingénieux qui a peint les passions de l'âme avec tant d'énergie, ses affections et ses sentimens avec tant de douceur, et dont le pinceau plein de grâce a prêté un nouveau charme aux beautés de la nature, méritait, à bien des

titres, une des premières places de cette brillante galerie. Les éditions déja publiées, sous le format in-8°, de quelques-uns des ouvrages poétiques de M. Campenon datent d'une époque où l'on négligeait ce luxe élégant de la typographie, si bien approprié aux productions d'un esprit remarquable par son élégance et sa richesse. Aujourd'hui le cadre sera digne du tableau, les ornemens répondront au mérite du sujet, et le pinceau d'Isabey, de Picot, de Ducis, le burin de Godefroy, les types de Firmin Didot augmenteront d'un attrait de plus les séductions d'un des talens les plus distingués de notre âge.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

De tant d'heureux sujets que nous offrent les Écritures, l'un des plus touchants, sans doute, est la parabole de *l'Enfant Prodigue*. Jamais le génie oriental, si fertile en apologues, n'en a imaginé un dont l'action soit plus simple et plus intéressante à la fois, dont la morale soit plus douce, plus affectueuse et plus tendre.

Des pharisiens et des scribes, au cœur dur, murmuraient de ce que Jésus-Christ accueillait les pécheurs et mangeait avec eux; Jésus-Christ leur dit :

« Un homme avait deux fils; le plus

« jeune dit à son père : Mon père, donnez-
« moi ce qui doit me revenir de votre bien ;

« Et le père leur fit le partage de son
« bien. Peu de jours après, le plus jeune
« de ces deux enfans ayant amassé tout ce
« qu'il avait, s'en alla dans un pays fort
« éloigné, où il dissipa tout son bien en
« débauches.

« Après qu'il eut tout dépensé, une
« grande famine survint dans ce pays, et
« il commença de tomber dans l'indigence.

« Il s'en alla donc et s'attacha au service
« d'un des habitans du pays, qui l'envoya
« à sa maison des champs pour y garder les
« pourceaux. Et là, il eût été bien aise de
« se nourrir des cosses que les pourceaux
« mangeaient. Mais personne ne lui en
« donnait.

« Enfin, étant rentré en lui-même, il « dit : Combien y a-t-il chez mon père de « serviteurs à gages, qui ont plus de pain « qu'il ne leur en faut ; et moi je meurs ici « de faim !

« Il faut que je parte, que j'aille trouver « mon père, et que je lui dise : Mon père, « j'ai péché contre le ciel et contre vous ;

« Je ne suis plus digne d'être appelé « votre fils ; traitez-moi comme l'un des « serviteurs qui sont à vos gages.

« Il se leva donc et vint trouver son père : « et lorsqu'il était encore bien loin, son « père l'aperçut et fut touché de compas- « sion ; et, courant à lui, il se jeta à son « cou et le baisa.

« Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché « contre le ciel et contre vous, et je ne

« suis plus digne d'être appelé votre fils.

« Alors, le père dit à ses serviteurs :
« Apportez promptement la plus belle robe
« et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au
« doigt, et des chaussures aux pieds;
« amenez aussi le veau gras et le tuez; fai-
« sons bonne chère et livrons-nous à la
« joie,

« Parce que mon fils que voici était mort,
« et il est ressuscité; il était perdu, et il est
« retrouvé. Ils commencèrent donc de faire
« festin.

« Cependant son fils aîné, qui était dans
« les champs, revint; et lorsqu'il fut proche
« de la maison, il entendit les concerts et
« le bruit de ceux qui dansaient. Il appela
« un des serviteurs et lui demanda ce que
« c'était.

« Le serviteur lui répondit : C'est que « votre frère est revenu, et votre père a « tué le veau gras, parce qu'il le revoit en « santé.

« Ce qui l'ayant mis en colère, il ne « voulait point entrer dans le logis ; mais « son père étant sorti commençait de l'en « prier.

« Sur quoi prenant la parole, il dit à son « père : Voilà déja tant d'années que je vous « sers ; je ne vous ai jamais désobéi en rien « de ce que vous m'avez commandé ; et « cependant vous ne m'avez jamais donné « un chevreau, pour me réjouir avec mes « amis ;

« Mais aussitôt que votre autre fils, qui « a mangé son bien avec des femmes per- « dues, est revenu, vous avez tué pour lui « le veau gras.

« Alors le père lui dit : Mon fils, vous « êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai « est à vous ;

« Mais il fallait faire festin et nous réjouir, « parce que votre frère était mort, et il est « ressuscité ; il était perdu, et il est re- « trouvé. »

Qui peut n'être pas ému en lisant ce récit, où la naïve et sublime simplicité du style est si parfaitement d'accord avec celle du sujet ? Combien cette tendresse indulgente du père de famille pour un fils puni et repentant de ses fautes, est d'une morale plus vraie, plus salutaire, plus appropriée à notre nature que cette inflexible sévérité érigée en vertu par presque toutes les écoles de la philosophie antique ! Les disciples du Portique et même ceux de l'Aca-

démie auraient, comme les pharisiens, condamné l'accueil facile que Jésus-Christ faisait aux publicains et aux pécheurs. Ces pharisiens, hypocrites ou fanatiques, exagéraient les préceptes d'une loi de rigueur; celle que Jésus-Christ venait fonder était *la loi de grace*. La plus indulgente de toutes les morales est, sans contredit, la morale de l'Évangile. Les personnes qui l'accusent d'un excès de sévérité ne la connaissent pas; celles qui l'en font accuser la dénaturent.

Parmi nous, plusieurs genres de littérature se sont emparés de la parabole de l'*Enfant Prodigue*. Ce sujet appartient de droit à la chaire chrétienne, et il devait naturellement se placer sous la plume du plus pathétique de nos orateurs sacrés.

Massillon en a fait un de ses sermons les plus touchans.

La scène ne pouvait négliger ce même sujet, qui est une source abondante d'émotions vives et douces, où dominent les affections les plus naturelles et les plus profondes, et où les personnages passent tout à coup de l'excès de l'infortune au comble du bonheur.

Les annales de notre théâtre font mention de deux comédies de l'*Enfant Prodigue*, jouées vers le milieu du seizième siècle, à cette époque où l'art dramatique, dans son enfance, puisait de préférence dans les histoires sacrées, dont les récits, plus familiers aux spectateurs que ceux de l'antiquité profane, avaient aussi le privilége de les intéresser davantage.

Les jésuites, dont le système d'éducation se ressentait un peu de cette morale que leurs ennemis accusaient de relâchement, s'appliquaient en général à tempérer ce que l'étude de la religion et celle des lettres pouvaient avoir d'austère; ils avaient imaginé, dans cette vue et aussi pour donner à leurs exercices publics un attrait plus utile à leur société, des représentations dramatiques où les muses latines et françaises embellissaient ordinairement des sujets tirés des livres saints.

C'est ainsi que le P. Ducerceau, l'un des littérateurs les plus célèbres de la société, composa une comédie latine intitulée *Filius Prodigus*, dont ensuite il donna une imitation libre en vers français, sous le titre de l'*Enfant Prodigue*. Ce dernier

ouvrage, dont on a gardé quelque souvenir, mais dont rarement on entreprend la lecture, mérite peu d'être considéré sous le rapport de l'art.

Les sévères convenances du théâtre pour lequel travaillait l'auteur, ne lui permettaient point de chercher dans une intrigue amoureuse les ressources que la simplicité de son sujet ne lui fournissait pas. Ayant voulu d'ailleurs s'assujettir à la règle des unités, il n'avait qu'une scène, celle de la reconnaissance et du pardon; et cette scène, qu'il n'a point eu les moyens ou l'art de différer, il l'a placée à la fin du second acte; en sorte que le dernier renferme une action nouvelle, qui a pour sujet la jalousie du frère de l'Enfant Prodigue.

Du reste, le P. Lucerceau, poussant

aussi loin qu'il était possible cette infidélité de costume qui défigurait alors beaucoup de productions de la littérature et des arts, parle de *château* et d'*homme de qualité* dans un drame d'origine juive, où tous les personnages portent des noms hébraïques.

Voltaire, dont le génie pathétique dut nécessairement être frappé du puissant intérêt que renferme la parabole de l'*Enfant Prodigue*, entreprit de la transporter sur notre théâtre, mais en dépaysant les personnages, en substituant des mœurs modernes et françaises à celles de l'antique Judée, trop sévères pour que la scène comique pût les admettre, comme elle avait admis quelquefois avec succès les mœurs, ou plutôt les vêtemens de l'ancienne Grèce.

Plus libre dans la manière de traiter son

sujet que ne l'avait été le poëte jésuite, mais surtout bien plus habile à en développer les ressources et à les augmenter, Voltaire sut mêler, avec un bonheur infini, les tendresses de l'amour à celles de la nature. C'est le peintre sublime et touchant de Zaïre, d'Orosmane et de Lusignan, qui a tracé les scènes délicieuses de Lise et des deux Euphémon ; mais, malheureusement, c'est le chantre de la *Guerre de Genève* qui a dessiné le comique faux et burlesque des rôles de Rondon, de Fiérenfat et de la baronne de Croupillac.

Voltaire, doué d'un talent si rare pour saisir et lancer lui-même le ridicule, n'a point eu le secret de l'enfermer dans le caractère d'un personnage imaginé, et de l'en faire sortir par la contrainte de la si-

tuation. Ses personnages comiques sont de tristes bouffons qui s'efforcent vainement de nous divertir, ou, plus rarement, de bons plaisans d'une espèce invraisemblable, qui tournent contre eux-mêmes leurs plus piquantes railleries.

Lorsque la vérité m'a forcé de dire par quelle étrange violation de la plus simple loi du goût, Voltaire a réuni dans un même cadre des caricatures grimaçantes à des figures nobles et pures, ne me sera-t-il point permis de venger ce grand poëte du tort que lui-même a fait à sa gloire, en citant quelques vers de la scène éternellement attendrissante où le jeune Euphémon obtient son pardon de l'amour que ses désordres ont tant outragé?

Euphémon ose enfin se présenter aux

regards de Lise ; il se précipite à ses pieds ; la suivante de sa jeune maîtresse s'écrie :

Grand Dieu! qu'il est changé!

Oui, dit-il, en s'adressant à Lise :

Oui, je le suis ; votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître.
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour;
Qui fit rougir la nature et l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que *j'ai fui*, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu pur et sacré,
Y reste seul : il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,

Non pour briser votre nouvelle chaîne,
Non pour oser traverser vos destins :
Un malheureux n'a pas de tels desseins.
Mais quand les maux où mon esprit succombe,
Dans mes beaux jours, avaient creusé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je suis venu ; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière,
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, destiné pour être votre époux,
Je meurs du moins sans *être haï* de vous.

Bientôt, Lise croit à tout son amour; mais elle veut en douter encore, pour s'en faire assurer davantage : Vous, lui dit-elle,

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore !
— Si je vous aime ! hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je respectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours : ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,

Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être;
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes.
Regardez-moi, tout changé que je suis;
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi; c'est tout ce que je veux.

Avec quelque succès que Voltaire ait mis l'*Enfant Prodigue* sur la scène, j'ose croire que ce sujet est plus favorable à l'épopée qu'à la poésie dramatique*. Étranger

---

* J'ai déjà avoué l'embarras que j'éprouvais à me servir ici, relativement à l'*Enfant Prodigue*, du terme d'*Épopée*, qui s'applique aux plus grandes compositions du génie, telles que l'*Énéide* et la *Jérusalem Délivrée*; mais on sait que, dans le langage de la critique littéraire,

à la tragédie par les évènemens familiers qui le composent, les intérêts privés qui le remplissent et la catastrophe heureuse qui le termine, il ne peut appartenir qu'au genre de la comédie attendrissante ; et, dans ce genre même, accoutumé à un grand mouvement dramatique et à ce luxe brillant d'esprit, de langage et de manières qui caractérise le théâtre des peuples modernes, il est impossible de conserver l'auguste et touchante simplicité du sujet, ainsi que cette gravité, j'ai presque dit cette pureté des mœurs locales qui en fait un des plus grands charmes.

---

il n'y a que ce mot pour désigner le récit en vers d'une action vraisemblable, intéressante, et dont les personnages ont quelque chose d'héroïque.

De là l'indispensable nécessité de surcharger l'action d'un grand nombre d'incidens accessoires et de personnages secondaires, d'en changer le lieu et l'époque, enfin de métamorphoser d'anciens pasteurs de Judée en de riches bourgeois de nos jours et de nos villes.

A cette considération ajoutons-en une autre, que j'ai déja légèrement indiquée : le poëte dramatique, resserré dans la limite étroite d'un seul fait, d'un seul jour et d'un seul lieu, ne peut mettre sous les yeux du spectateur que le retour de l'Enfant Prodigue ; tous les efforts de son talent ne peuvent avoir pour objet que de préparer et de suspendre l'entrevue du père et du fils, qui est le but et la fin de son action. Il est obligé d'étaler dans une froide

exposition et de distribuer dans des récits, plus ou moins naturellement amenés, ce qui a précédé le départ de l'Enfant Prodigue, et ce qu'on a pu savoir ensuite des excès auxquels il s'est abandonné loin de la maison paternelle.

Le poëte épique, au contraire, maître absolu des événemens, des lieux et des temps, vit d'abord dans la famille où ce fils est entouré de tout ce qui compose le bonheur domestique; puis il s'en éloigne avec lui; il l'accompagne dans ses courses lointaines; il est le témoin invisible de ses désordres et de l'horrible abjection qui en est la suite et le châtiment; enfin, il le ramène lui-même aux pieds de son père, et assiste au pardon comme il avait assisté au crime, à la punition et au repentir. Il

a tout vu, tout entendu, tout senti; il peut tout raconter.

Il est, je crois, facile d'établir ici en peu de mots que le sujet de l'*Enfant Prodigue* est du ressort de l'épopée, quoique le sort d'une famille seulement y soit intéressé, et que les personnages ne s'élèvent point au-dessus de la condition privée.

Racine, détournant le sens d'un mot de Tacite, et l'appliquant aux convenances du poëme tragique, a dit, et surtout prouvé par un bel ouvrage*, que l'éloignement des lieux suppléait à l'éloignement des temps; et qu'il était également vrai de ces deux sortes de distances, qu'elles augmentaient notre respect pour les héros : *major è longinquo reverentia.*

---

* *Bajazet.*

Une autre vérité non moins incontestable découle de ce principe; c'est que, dans les personnages, l'ancienneté compense ce qui pourrait leur manquer du côté de l'importance et de la noblesse; en un mot, qu'ils deviennent à nos yeux plus grands et plus vénérables à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque où nous vivons, et s'enfoncent dans l'obscurité des temps.

Quels hommes auraient plus le droit de produire une semblable illusion que ces pasteurs de la Judée, ces patriarches, dont nos traditions sacrées nous disent que l'origine fut contemporaine de celle du monde! Voilà ce qu'ont senti les auteurs à qui nous devons les poëmes de la *Mort d'Abel*, de *Joseph* et de *Tobie;* et le public, qui n'a pas donné une égale approbation à leurs

ouvrages, n'a reproché à aucun d'eux le choix de son sujet. J'ajouterais que la parabole de l'*Enfant Prodigue* elle-même a déja été la matière d'un poëme *, si l'auteur n'avait cru devoir la traiter familièrement en la rajeunissant, et si, par là, son ouvrage n'était étranger à la question que j'agite.

Tous ceux qui ont transporté sur la scène tragique ou dans l'épopée des sujets tirés des saintes Écritures, ajoutant au respect que méritent en général les vérités historiques celui qui est dû particulièrement à cette source sacrée, se sont accordés sur la nécessité de ne point altérer les principales circonstances du fait; mais tous ont

* Voyez note 1 du premier chant.

dû se permettre d'en changer à leur gré les circonstances accessoires, d'en supprimer quelques-unes, et surtout d'en inventer un plus grand nombre.

J'ai usé de cette liberté nécessaire et innocente avec plus de réserve peut-être, et en même temps avec plus de sécurité que mes devanciers, puisque l'aventure de l'Enfant Prodigue n'est point un événement réel, mais un événement imaginé, en un mot un apologue.

J'ai créé des incidens et des personnages nouveaux; mais j'ai voulu que toutes ces créations fussent tirées, pour ainsi dire, des entrailles de mon sujet, et qu'elles en fussent un développement nécessaire, plutôt qu'une extension et un embellissement.

Mon changement le plus important est

d'avoir donné une mère à mon Enfant Prodigue : cette idée m'a été favorable. Quel poëte eût pu repousser de son sujet, ou seulement négliger d'y faire entrer la peinture des douleurs et des joies de l'amour maternel ! Il faut désespérer de les rendre avec toute leur énergie ; mais, si faiblement exprimées qu'elles soient, elles ne peuvent manquer d'animer et d'embellir un ouvrage. Du reste, s'il était nécessaire de motiver, sous le rapport de la composition, l'admission de ce nouveau personnage, je dirais qu'il m'a paru bon d'établir un contraste, une sorte d'opposition dramatique entre un père juste, mais rigide, et une mère susceptible de toute la faiblesse que ce titre comporte. La prédilection répréhensible de cette mère pour le plus jeune de

ses fils, m'a servi à expliquer et à rendre moins odieuse, sans toutefois la justifier, la jalousie farouche du fils aîné, à qui j'ai conservé le caractère que lui donne l'Écriture. Enfin j'ai mis en action cette vérité, déja prouvée par beaucoup d'exemples, que faire entre deux enfans un partage trop inégal de son amour et de ses soins, c'est s'exposer à perdre la tendresse de celui-ci, sans s'assurer la reconnaissance de celui-là, et à les rendre ennemis l'un de l'autre; c'est s'exposer, en un mot, à faire de tous deux de mauvais fils et de mauvais frères.

Lorsque l'Enfant Prodigue est puni de ses déréglemens par la misère, je n'ai rien dissimulé, rien adouci dans la peinture de l'abjection profonde où il se trouve plongé.

Mais une certaine pitié que cet infortuné m'inspirait, et qui sera peut-être partagée par mes lecteurs, m'a porté à le priver alors momentanément de l'usage de sa raison, et à lui épargner ainsi le sentiment continuel d'un mal aussi affreux, aussi décourageant que l'opprobre. C'est aussi une cruelle punition que sa démence; mais du moins son ame anéantie n'a point à supporter toujours le poids de l'avilissement, qui m'eût semblé devoir en briser le ressort. Quand sa raison lui est entièrement rendue, il est éclairé sur son horrible état, mais il va s'en affranchir. Du reste, il est en proie aux plus cuisans remords : c'est là le véritable châtiment de sa faute, c'est là le commencement de son retour à la vertu.

Je n'ai point à faire l'apologie du genre

de merveilleux que j'ai employé, en faisant apparaître un ange à l'Enfant Prodigue, au moment où l'Éternel, touché de son amer repentir, veut donner à sa vertu renaissante le soutien dont elle a encore besoin. La Bible nous apprend que les anges communiquaient fréquemment, sous une forme visible, avec les serviteurs et même avec les ennemis du Dieu d'Israël, témoins Jacob, Balaam, le fils de Tobie, Habacuc et un grand nombre d'autres.

Le temps où l'action se passe est indéterminé dans la parabole. Dans mon poëme, tout indique qu'elle est postérieure au passage de la mer Rouge et à la sortie d'Égypte.

J'ai cependant placé la famille de l'Enfant Prodigue dans le pays de Gessen,

contrée fertile de l'Égypte inférieure, qui fut donnée par Pharaon à Jacob et à ses fils; mais, de ce que j'ai établi dans cette contrée la résidence de mes personnages, il n'en résulte aucune contradiction entre le lieu de la scène et l'époque où elle se passe. Il est prouvé que la terre de Gessen était située dans la partie orientale de l'Égypte inférieure *, aujourd'hui le milieu de l'isthme de Suez. Quand les Israélites, après avoir erré quarante ans dans le désert, furent enfin fixés dans la terre promise, l'Écriture **, en retraçant les limites de leur nouveau territoire, le borne, du côté du midi, par le *torrent de l'Égypte*,

---

* Voyez note 2 du premier chant.

** Nomb., ch. 34.

c'est-à-dire le bras oriental du Nil, et les bords de *la grande mer*, expression qu'elle emploie toujours pour désigner la Méditerranée. Or, il est évident que la terre de Gessen se trouve comprise dans cette division de territoire, et l'Écriture dit positivement* que, dans le partage qui eut lieu entre les différentes tribus, ce morceau de la terre promise échut ensuite aux enfans de Juda.

C'est parmi leurs descendans, encore alors en possession de cette terre, que j'ai choisi mes personnages, afin de pouvoir retracer les mœurs judaïques dans toute leur simplicité première, et par là me conformer naturellement aux mœurs patriar-

* Josué, ch. 15.

cales empreintes dans la parabole même.

L'Enfant Prodigue, en abandonnant la tente paternelle, se rend à Memphis, qui était alors le séjour des arts, du luxe et de la corruption. J'ai essayé de peindre cette ville opulente et voluptueuse telle que la représentent les anciens historiens, et surtout Hérodote. Quelques notes extraites de leurs ouvrages, et placées à la suite de ce poëme, attesteront au moins le soin que j'ai pris de n'employer que des couleurs fidèles.

Un fils ingrat, fugitif, débauché et repentant; une mère idolâtre de ce fils, prête à mourir de douleur quand elle est abandonnée par lui, prête à mourir de joie quand elle le revoit, après une longue et criminelle absence; un père, véritable

israélite, juste, sévère et résigné à la volonté de Dieu qu'il aime et craint par-dessus tout; un frère né violent, aigri de plus par l'aveugle prédilection dont son jeune frère est l'objet: tous opposés de caractère, divisés d'affections, et réunis enfin par le sentiment du repentir et de l'indulgence; voilà les principaux personnages de mon poëme, en voilà presque toute l'action.

L'indulgence extrême avec laquelle le public a daigné accueillir les premières éditions de cet ouvrage; les éloges et les critiques dont il a été l'objet; le suffrage que lui ont accordé les gens de lettres; celui des bonnes mères, qui m'ont su quelque gré du personnage de Nephtale et des souvenirs qu'il leur a retracés; enfin la pensée, que ce poëme a fait naître chez

quelques écrivains, de reporter sur nos théâtres le sujet de l'Enfant Prodigue; tous ces motifs réunis m'ont imposé le devoir de revenir sur mon travail avec l'attention la plus sévère. Tout en mettant à profit les conseils de la critique, j'ai invoqué de nouveau ceux de l'amitié; j'ai adopté toutes les censures qui ont paru fondées; et, portant sur mon propre ouvrage un regard aussi impartial, aussi désintéressé que je l'ai pu, j'ai supprimé, corrigé ou refait entièrement un grand nombre de passages que la critique elle-même avait vus d'un œil trop indulgent.

Sans entrer ici dans d'autres détails, et pour ne parler que des changemens qui touchent à l'ensemble du sujet, j'ai laissé entrevoir, dès le premier chant, un com-

mencement d'intérêt tendre et doux entre Azaël et la jeune Gessénienne. Cet intérêt n'a d'abord, du côté d'Azaël, aucun des caractères de l'amour; mais il suffit pour préparer le lecteur à l'idée de leur union, qui doit être la récompense des vertus de Jephtèle et le prix du repentir d'Azaël.

Toutefois, en suivant cette idée, j'ai cru qu'il convenait que cette jeune fille, dont le personnage a une si grande influence sur la marche du second chant, ne fût qu'indiquée dans le premier, et ne s'y montrât qu'entourée d'une sorte de mystère aux yeux du lecteur.

Au troisième chant, dans la peinture des fêtes d'Apis, au moment où Azaël, entraîné par les désordres de tout genre dont il est le spectateur, ne peut plus retenir l'aveu

des transports que lui fait éprouver la fille du Moabite, on a observé, avec beaucoup de raison, qu'il était peu naturel, quel que fût l'égarement de ses sens, que cet aveu lui échappât presque sous les yeux du père de cette jeune étrangère. J'ai essayé de mettre plus de vraisemblance dans la manière dont il déclare son amour; le père de la Moabite n'est plus témoin de cet aveu. J'ai ramené ensuite l'attention sur ce vieillard, si promptement délaissé par une fille que l'amour aveugle et subjugue. J'ai donné plus de force et de durée aux remords de celle-ci; et lorsqu'elle-même se punit, par une fin si cruelle, et de ses propres fautes et de l'abandon de son amant, elle est instruite du départ de son père et sait très-bien que, même en prenant la réso-

lution d'aller le rejoindre dans Moab, elle ne peut plus prétendre à trouver grace devant lui.

Dans le tableau des débauches d'Azaël, j'ai aussi supprimé la peinture de certains excès qui blessaient toutes les bienséances du goût et apportaient d'ailleurs un obstacle beaucoup trop légitime au pardon qui doit être accordé à l'Enfant Prodigue. Enfin, ce pardon même, il l'achète maintenant par une longue expiation, et n'a l'espoir fondé de l'obtenir qu'au moment où il se jette aux pieds de son père en les baignant des pleurs du repentir. Ce que lui dit, sans le reconnaître, le jeune messager de Ruben, ne peut que lui retracer ses fautes et lui peindre la consternation où elles ont plongé sa famille; et dans tout

le discours de sa mère, qu'il entend au moment de s'introduire sous la tente, il ne peut plus saisir un seul mot qui lui permette de croire que sa grace est assurée.

Après avoir établi ainsi la preuve de ma déférence pour des opinions plus éclairées que la mienne, il me reste à rendre compte des motifs qui m'ont empêché de me rendre aussi facilement à plusieurs autres observations critiques * : elles m'ont été faites par des personnes dont je ne puis révoquer en doute le bon esprit et les excellentes intentions. Ces observations d'ailleurs sont assez importantes pour mériter qu'on les

---

* Ces observations ont été le sujet de trois morceaux de critique fort spirituels, insérés dans le *Courrier de l'Europe*.

examine avec soin et qu'on les discute avec la même bonne foi qui les a dictées.

Dans la parabole de l'Enfant Prodigue, telle que l'Écriture la rapporte, il est permis de croire, a-t-on dit, que l'Enfant Prodigue n'a plus sa mère. Il est tout simple alors qu'il réclame, en quittant la maison de son père, la part qui lui revient dans l'héritage maternel. Dans le poëme, au contraire, Azaël a ses parents : quel motif, quel prétexte peut-il avoir pour demander à son père la part de son bien ?

Qu'il me soit permis de répondre que dans la parabole rien ne prouve que la mère de l'Enfant Prodigue n'existe plus : c'est une supposition gratuite. Cela fût-il d'ailleurs, ce que nous savons de la législation des Hébreux ne nous apprend point

qu'un tel état de choses autorisât un fils à se faire délivrer la part qui peut lui revenir dans le bien de famille. C'est une idée prise dans nos mœurs et notre législation. Au reste, quand il se détermine à quitter la maison paternelle, mon Enfant Prodigue ne fait à son père aucune demande semblable : il ne réclame, il ne veut emporter que sa bénédiction.

Par quel motif, me réplique-t-on, Ruben met-il de lui-même une aussi forte somme à la disposition de son fils, qui ne lui demande rien ?

Il fait connaître une des raisons qui le portent à en agir ainsi : il ne veut point que son fils joigne la misère aux autres maux qui peuvent l'atteindre loin de sa famille. Il est un autre motif qu'il ne dit

point, qu'il ne doit point dire, mais qu'il est facile de supposer dans un caractère aussi ferme qu'élevé, tel que j'ai essayé de le peindre. Ruben qui, dans le fond de son cœur, ne peut renoncer à toute espérance de revoir un jour son fils, ne voudrait pas devoir son retour à un sentiment aussi dégradant que le besoin. Ce motif me paraît puisé dans les plus nobles mouvemens du cœur paternel.

Mais, m'objecte-t-on, ne doit-il pas prévoir, ne doit-il pas craindre le mauvais usage que son fils va faire d'une fortune dont on le rend si témérairement possesseur ?

Cette crainte, naturelle à la vérité, n'a encore d'autre fondement que le jeune âge et l'inexpérience d'Azaël. Sa conduite jus-

qu'alors n'a point annoncé un caractère prodigue. Ce qu'il répond à sa mère qui le suppose épris d'une des filles de sa tribu, ne permet point de penser que le désir d'être libre dans le choix de ses amours entre pour quelque chose dans le parti qu'il prend. Ce qu'il explique lui-même de ses projets pour l'avenir, n'annonce qu'une imagination vivement frappée par des idées vagues de fortune et d'élévation. L'exemple de Joseph lui fait espérer la même destinée, lorsqu'il sera rendu à Memphis. Une autre idée aussi le séduit et le domine intérieurement, celle de son indépendance. L'autorité de son frère, ou plutôt la rigueur avec laquelle il l'exerce, est pour Azaël un obstacle à tout repos domestique; c'est cette dépendance qui l'importune et

qu'il veut fuir. S'il avait le goût du luxe et de la débauche, il ne partirait point sans avoir demandé les moyens de satisfaire ce penchant.

Enfin, m'a-t-on dit, quel que soit le motif qui détermine ce départ, un vieillard, un père ne doit-il pas s'y opposer et employer son autorité à retenir près de lui un enfant dont les résolutions sont aussi insensées, et cependant aussi absolues?

Ce reproche peut s'appliquer au texte de la parabole comme à mon poëme, et, à la rigueur, je ne me crois point obligé de justifier ce qui, littérairement parlant, est une donnée historique de mon sujet. Toutefois, si l'on veut se reporter aux temps et aux lieux ou j'ai placé mon action, la conduite de Ruben dans cette circonstance

ne paraîtra point contraire à l'idée que nous avons des mœurs et de la croyance des Hébreux. Le fatalisme entre pour beaucoup dans les opinions de ce peuple. Azaël se montre comme poussé par un ascendant suprême, par une main invisible à la résolution qu'il prend. Ruben agirait contre ses propres principes en employant son autorité pour combattre dans son fils une résolution qui se manifeste par de tels signes. D'ailleurs ces excursions des enfans hors de la maison paternelle, sont des événemens assez naturels dans l'histoire du peuple juif. On sent bien que de pareilles idées de dogme ne peuvent avoir qu'un faible empire sur le cœur d'une mère qui se voit séparée de l'enfant qu'elle aime avec prédilection; aussi Nephtale tient-elle un

langage bien différent. Mais ici Ruben seul est le maître, et son consentement suffit pour que ce départ ait lieu.

Je dois avouer que j'avais d'abord beaucoup trop faiblement indiqué les motifs qui empêchent Ruben de combattre par toute son autorité les projets de son fils. Cette faute, j'ai essayé de la réparer; c'est une obligation que j'ai aux personnes qui ont bien voulu me faire les objections auxquelles je viens de répondre, et que je désire avoir réfutées.

Digitized by Google

CHANT PREMIER.

Digitized by Google

Google

ARGUMENT

DU CHANT PREMIER.

Invocation. — Exposition. — Pays de Gessen, patrie de l'Enfant prodigue. — Ruben, son père. — Nephtale, sa mère. — Pharan, son frère aîné. — Caractère des deux frères. — Prédilection de la mère pour son jeune fils Azaël. — Fête des semaines. — Apparition d'une jeune fille près de la tente où est Azaël. — Festin israélite. — Azaël n'assiste point au festin. — Inquiétudes de sa mère. — Elle s'imagine qu'Azaël est épris d'amour pour quelque jeune Israélite. — Elle charge Pharan de chercher son frère et de le lui ramener. — Duretés de Pharan. — Retour des deux fils à la tente de Ruben. — Tendresses maternelles. — Froideurs d'Azaël; il remet au lendemain les aveux qu'il

se propose de faire à sa famille. — Nuit de tourment. — Aveux d'Azaël; résolution de quitter la tente paternelle. — Rigide équité du père; plaintes et désolations de la mère; jalousie et insensibilité de Pharan. — Départ de l'Enfant Prodigue. — Désespoir de Nephtale.

Digitized by Google

L'ENFANT PRODIGUE.

POËME.

CHANT PREMIER[1].

****

Fille du ciel, Muse aux chastes attraits,
Au sistre d'or, aux accens toujours vrais,
Qui, dédaignant les routes fabuleuses
Où s'égaraient les nymphes de Tempé,
Du roc fécond par Moïse frappé
Bus à longs traits les eaux miraculeuses,

Et, du Très-Haut chantant les saintes lois,
Fis résonner, au bruit de tes cantiques,
De Sinaï les cimes prophétiques;
Vierge céleste, encourage ma voix!
Viens, je confie à ta lyre fidèle
Du Dieu vivant la parole immortelle.

Redis-moi donc par quelle folle erreur
Un fils soumis devint un fils rebelle;
Quel vain espoir, quelle étrange fureur
Lui fit quitter la tente paternelle.
Dis ses excès; dis l'affreux dénûment,
Fruit mérité de son égarement;
Et, lorsqu'enfin Dieu va, dans sa colère,
Lever son bras sur l'enfant criminel,
Fais parvenir aux pieds de l'Éternel
Les pleurs du fils et le pardon du père.

Heureux Gessen (2), séjour aimé du ciel,
C'est dans ton sein qu'il avait pris naissance
Ce fils, l'objet des douleurs d'Israël,
Dont jusqu'alors il était l'espérance.
C'est dans ton sein que Nephtale et Ruben (3)
Coulaient tous deux, sous les lois de l'hymen,
Des jours de paix, d'amour et d'innocence.
A leur bonheur, fruit de ces chastes nœuds,
Les dons du ciel ajoutaient l'opulence.
De gras troupeaux se jouaient autour d'eux;
De toutes parts, dans leur domaine immense,
Des plants choisis croissaient en abondance;
Au moindre signe, on voyait à leurs vœux
Se présenter des esclaves nombreux;
Et, tous les ans, abandonnant leur tente,
Deux cents chameaux, caravane brillante,
Jusqu'à Memphis (4) portaient les longs tissus

Du lin soyeux et du moelleux byssus (5),
D'un sol fécond dépouille renaissante.

Dans ces beaux lieux, parmi des biens si doux,
Croissaient deux fils, orgueil des deux époux.
L'aîné, Pharan, du domaine champêtre
Cueille les fruits, surveille les troupeaux,
Et sur le sol témoin de ses travaux
Étend déjà les yeux jaloux d'un maître.
L'autre, encor faible (Azaël est son nom),
A peine atteint la première jeunesse.
Un jour timide éclaire sa raison;
Ses goûts naissans respirent la mollesse;
Je ne sais quoi de vague et d'inquiet
Au fond du cœur le tourmente en secret;
Aucun rapport de goûts, de caractères,
Ne semble enfin rapprocher ces deux frères.

Ce n'était point de Caïn pour Abel
La sombre haine ou le dédain cruel;
Mais loin qu'entre eux régnât l'amitié tendre
Que de son frère un frère a droit d'attendre,
De ces enfans les débats mutuels
S'offraient sans cesse aux regards paternels.

Fallait-il donc que le cœur d'une mère
Autorisât ces sentimens jaloux!
Il est trop vrai que le plus jeune frère
Était l'objet de ses soins les plus doux.
Soit qu'en ses traits une heureuse noblesse
Justifiât cette tendre faiblesse;
Soit qu'en effet l'épouse de Ruben,
Dans cet enfant, dernier fruit de l'hymen,
Vît s'élever l'appui de sa vieillesse;
Absent, présent, à toute heure, en tous lieux,

Nephtale, hélas! révèle à tous les yeux
Pour Azaël son idolâtre ivresse.

Aveugle amour dont son cœur est épris!
Qu'il est affreux de perdre ce qu'on aime!
Et d'une erreur que produit l'amour même
L'ingratitude est-elle donc le prix!

C'était le jour où, par des sacrifices (6),
Des rits pieux et des hymnes touchans,
Tout Israël des moissons de ses champs
Offrait à Dieu les fidèles prémices.
Dès le matin, aux tentes de Ruben
On voit courir les vierges de Gessen;
Leur jeune essaim choisit dans la prairie
Les épis d'or et la vigne fleurie.
Toutes bientôt, assemblant sous leurs mains

Des verts buissons la dépouille odorante,
Vont de Gessen parfumer les chemins;
Chacune accourt; une seule plus lente
Porte en rêvant son tribut solennel,
Marche à l'écart, se dérobe à la vue,
Puis, vers la tente où respire Azaël,
Sans qu'on l'observe, à la fin parvenue,
Lève les yeux, et, ne le voyant pas,
Poursuit sa route, en gémissant tout bas.

Quand tout est prêt pour ce doux sacrifice;
Dès que Pharan, pour frapper la génisse,
N'attend plus rien que l'ordre paternel;
Dès que Ruben voit sa famille entière
Se réunir aux fêtes d'Israël;
Alors, le front baissé dans la poussière:
« Dieu d'Abraham, écoute ma prière.

« Que le travail au sein de nos sillons
« Ramène encor ta manne salutaire !
« Mûris nos fruits, et sur notre humble terre
« Laisse pleuvoir tes bénédictions ! »

Il dit : soudain cent voix religieuses
Chantent de Dieu les merveilles nombreuses :
C'était d'Agar l'enfant prêt à mourir
Dans les tourmens d'une soif dévorante,
Quand, tout à coup, un ange vient offrir
L'eau secourable à sa bouche expirante;
C'est Jéhova (7) qui, de l'Égypte en deuil
Sous ses fléaux humiliant l'orgueil,
De Gessen seul prend en pitié la terre;
Ou d'Israël la fuite salutaire,
Lorsqu'arrachée au lit qu'elle habitait
La vaste mer se lève en double trombe,

S'ouvre aux Hébreux, et de son poids retombe
Sur l'étranger qui les persécutait.

A l'instant même où ces vierges pudiques
Jusques au ciel élevaient leurs cantiques,
Nephtale a vu sur leurs chastes attraits
De son enfant errer les yeux distraits.
Un nouveau trouble a passé dans son âme :
« Dieu ! se peut-il qu'une amoureuse ardeur,
« Si jeune encor, vienne agiter son cœur,
« Et du désir éveille en lui la flamme ? »
Telle est sa crainte ; et déjà du matin
Le sacrifice est achevé, la foule
Loin du lieu saint en silence s'écoule ;
Et le vieillard, ordonnant un festin,
Fait préparer les restes des victimes,
L'agneau sans tache et les simples azymes.

Nephtale veut, d'un œil sage et discret,
Mieux observer l'enfant de sa tendresse.
Elle l'attend; sa crédule faiblesse
Se flatte encor que, s'il brûle en secret,
Un prompt aveu va sans doute à sa mère
De son amour révéler le mystère;
Ou, si son cœur hésitait à s'ouvrir,
Que dans ses yeux, son trouble, son silence,
Ce feu caché pourra se découvrir.
Attente vaine, et trompeuse espérance!
Oh! quel tourment! son fils ne paraît pas.
De ce festin déja l'heure se passe
Sans qu'Azaël vienne y prendre sa place.
« Mon cher Pharan, va, vole sur ses pas.
« Oui, tout me dit qu'après le sacrifice,
« Épris d'amour, notre jeune Azaël
« Aura suivi les vierges d'Israël.

« Ah! de ta mère abrège le supplice;
« Va le trouver; prévenons ses erreurs;
« Va, pars. Tu vois mes mortelles terreurs;
« Si, comme à nous, sa présence t'est chère,
« Rends-moi mon fils, ramène-moi ton frère! »
Nephtale dit: aussitôt s'échappant,
Touché des pleurs que sa mère répand
Quoiqu'en secret tout son cœur s'en offense,
L'aîné des fils obéit en silence;
Il part; il court dans les champs de Ruben,
Non loin du puits où venaient sur la pierre
Se reposer les filles de Gessen,
Aux bords du lac où dans ce frais Éden
Les égarait leur course journalière.
Enfin, lassé de parcourir ces lieux,
Il l'aperçoit sur la haute montagne,
Près du torrent, seul, et portant les yeux

Loin de Gessen, vers la vaste campagne.
C'est là qu'errant, le cœur privé de paix,
Aux flots grondans, aux nuages épais,
Il vient conter l'ennui qui le dévore
Et le projet qui trouble sa raison.
Non, dans son cœur l'amour n'est point encore;
Mais par-delà cet immense horizon
Il entrevoit un bonheur qu'il ignore.
Gessen pour lui n'est plus qu'une prison;
Il veut la fuir. En ses vœux moins timide,
Il porte envie au nuage rapide,
Au noir torrent qui, loin de son berceau,
Va s'égarer de rivage en rivage;
Au faon léger, à ce farouche oiseau
Qui, dans les airs déployant son plumage,
Vole, revient, part et fuit l'esclavage.
Infortuné! quel démon dans ton sein

A pu souffler ce funeste dessein?
Crains de tes vœux la fougue passagère!
Arrête encor; vois quel séjour tu fuis,
Quels biens tu perds, quel bonheur tu détruis!
Qui te rendra tous les soins d'une mère,
Son tendre appui, son amour sans tourmens,
Et de ses bras les doux enlacemens?

C'était ainsi que, plaignant sa misère,
Il eût fallu combattre le poison
Qui d'Azaël égarait la raison.
Mais, loin d'avoir ce langage d'un frère,
Loin de calmer son cœur préoccupé,
Pharan l'aborde avec un front sévère,
Et le ramène aux tentes de son père,
Comme un captif de ses fers échappé.

Et cependant du sommet des montagnes

L'ombre descend et couvre les campagnes;
La nuit s'avance et le couple inquiet
De son asile, à pas pressés, s'approche,
Sans qu'Azaël, pendant ce long trajet,
Forme une plainte ou Pharan un reproche.
Seuls dans Gessen veillaient les deux époux.
Du saint vieillard l'inquiétude amère
Déja s'exhale en mots pleins de courroux,
Quand tout à coup, ramené par son frère,
L'infortuné, qu'appellent tous leurs vœux,
En murmurant vient s'offrir devant eux.
Sa mère alors : « O mon enfant! dit-elle,
« As-tu bien pu dans l'attente et l'effroi
« Aussi long-temps laisser ton père et moi ?
« Jamais encor ton absence cruelle
« A ce tourment n'avait livré mon cœur.
« Si le tien souffre, est-ce en fuyant ma vue

Digitized by Google

« Que tu prétends retrouver le bonheur ?
« De tes chagrins la cause m'est connue :
« Eh ! du secret pourquoi t'envelopper ?
« A nos regards crois-tu donc échapper ?
« Quand loin de nous et dans la solitude
« Tu vas cacher ta sombre inquiétude,
« Ah ! je vois trop que l'amour maternel
« Ne suffit plus au bonheur d'Azaël.
« D'un autre amour tu sens déja l'ivresse.
« Mais, de tes feux loin que mon cœur se blesse,
« Dis-nous quelle est la vierge de Gessen
« Que dans tes bras doit couronner l'hymen.
« Parle, mon fils ; je veux que de ma bouche
« Ta jeune épouse apprenne son bonheur.
« Pour Azaël rien ne coûte à mon cœur ;
« Je la verrai. Si ma douleur la touche,
« Si son front pur, à ton nom prononcé,

« D'un feu soudain rougit embarrassé,
« Je te la donne, et de mes mains j'apprête
« Le saint taled qui doit parer sa tête (8),
« Pour que mon fils puisse goûter toujours
« D'heureuses nuits, ainsi que d'heureux jours ».

A tous ces soins d'une âme maternelle
Le malheureux, que son trouble décèle,
Cherche à répondre et s'exprime en ces mots :
« Il est bien vrai, je souffre; et de mes maux,
« Du deuil affreux qui partout m'environne,
« Mon désespoir n'accuse ici personne.
« Pharan peut-être, avec moins de rigueur,
« Eût à la paix accoutumé mon cœur.
« Oui, fatigué de sa vertu sévère,
« Dans tous mes vœux contrarié par lui,
« Je l'avoûrai, j'ai cherché dans autrui

« Cette pitié que me refuse un frère.
« Je n'implorai ni l'amour, ni l'hymen;
« Mais, du bonheur me créant une image,
« J'osai choisir des filles de Gessen
« La plus obscure, et surtout la plus sage,
« Et je me dis : Si tu l'avais pour sœur,
« Tu connaîtrais l'amitié fraternelle.
« Ce chaste nœud, dont j'aimais la douceur,
« Comme pour vous, fut un secret pour elle.
« N'y pensons plus; ce désir s'est éteint.
« D'un fol amour mon cœur n'est point atteint.
« J'ai des projets..... Vous les saurez, ma mère.
« Mais d'un seul jour que l'aveu s'en diffère;
« Oui, votre fils, de tous vos soins touché,
« Demain, pour vous, n'aura rien de caché. »

Azaël dit, puis s'échappe en silence,

Et d'un repos que lui-même a perdu
A sa famille il ravit l'espérance.
Mais le vieillard : « L'ai-je bien entendu ?
« C'est sous mes yeux, c'est à sa mère en larmes
« Qu'un fils ingrat fait subir ce tourment,
« Quand elle-même avec ménagement
« L'entretenait de ses justes alarmes !
« Demain, dit-il, nous saurons ses projets.
« Ah ! s'il le veut, qu'il garde ses secrets ;
« Mais que du moins il marche, en ma présence,
« Dans le respect et dans l'obéissance.
« Viens, ma Nephtale, et toi, fils vertueux,
« D'un fils ingrat consolez-moi tous deux ! »
Il dit ; chacun, plein d'un trouble funeste,
Gagne sa couche, et, sans oser parler,
De cette nuit, si lente à s'écouler,
En vains projets va consumer le reste.

Dieu ! quelle nuit ! et quel jour odieux
Va d'une mère épouvanter les yeux !
Ah ! dans l'excès de sa crainte mortelle,
L'incertitude est un bonheur pour elle !

Mais la vapeur qu'exhale le matin
Blanchit déja dans l'horizon lointain ;
Les rayons frais de l'aube matinale
Frappent la couche où veille encor Nephtale ;
Elle se lève et des soins d'un époux,
Des soins d'un fils se trouve environnée.
Eh ! que lui fait l'hommage le plus doux,
Si d'Azaël elle est abandonnée !
Son cœur vers lui s'échappait en secret,
Quand, prêt à fuir, le jeune Israélite,
Tout pâle encor du dessein qui l'agite,
Vient révéler son coupable projet.

« Si j'ai, dit-il, par un trop long silence
« De tous vos cœurs lassé la patience,
« C'est qu'avant tout moi-même j'ai voulu
« Fixer mon sort long-temps irrésolu.
« Je cède enfin au pouvoir qui m'entraîne;
« Mais jugez-moi : suis-je digne de haine?
« Dans cet asile où je fus tant aimé,
« Vous le voyez, soit destin, soit faiblesse,
« D'un poison lent je m'éteins consumé.
« Nul avenir ne rit à ma jeunesse,
« Et de mes maux votre malheur s'accroît.
« Sous d'autres cieux je ne sais quel présage,
« Dans un lointain que mon œil entrevoit,
« D'un bonheur pur m'offre une vague image.
« Voyez Joseph à Sichem ignoré!
« Sur d'autres bords, il vécut honoré.
« Ah! comme lui, dans mes destins prospères,

« Dans l'avenir qui s'ouvre à mes projets,
« Plus d'une fois, aux rives étrangères,
« Mes souvenirs, mes vœux et mes regrets
« Se tourneront vers cette solitude;
« Je me dirai qu'aux tentes de Gessen,
« Le cœur en paix, vous goûtez dans l'hymen
« Ce bonheur simple, exempt d'inquiétude,
« Et qui toujours hôte des mêmes lieux,
« Loin de s'user, s'accroît par l'habitude;
« Et moi, je pars, je fuis loin de vos yeux.
« Terre natale où dorment mes aïeux,
« Réduit paisible où je laisse ma mère,
« Champ paternel, recevez mes adieux!
« Je vais partir; bénissez-moi, mon père. »

A ce discours, à ce mot si cruel,
Ce mot d'adieu qui, comme un trait mortel,

S'en vient frapper son ame déchirée,
Trois fois Nephtale, au désespoir livrée,
Cherche à répondre, et sa douleur trois fois
Dans les sanglots laisse expirer sa voix.
Mais de Ruben qu'un saint courroux excite
Telle n'est point la sévère douleur.
Rien n'ébranlait cette ame israélite.
« Mon fils, dit-il, à ce vœu de ton cœur,
« Va, ne crains pas qu'un père aigri s'oppose.
« De tes chagrins puisque telle est la cause,
« Pars, laisse-nous; cherche, loin de ces lieux,
« Cet avenir si brillant à tes yeux.
« Mais, quand tu fuis une mère qui t'aime,
« De ma maison tu te bannis toi-même.
« N'y rentre plus; va-t'en sous d'autres cieux!
« Qu'en te voyant les fils de l'étrangère
« Disent entre eux, avec des ris moqueurs:

« Ce fils ingrat abandonna sa mère.
« Ah ! quand Joseph (9) par d'éclatans honneurs
« Vit à Memphis sa foi récompensée,
« Rachel par lui n'était point délaissée.
« Je ne veux pas toutefois à tes maux,
« Dans ton exil, ajouter la misère.
« Cent bourses d'or (10) vont charger tes chameaux;
« Un serviteur que choisira ton frère
« Dans le désert pourra guider tes pas;
« Et puisqu'enfin ton ingrat caractère,
« Las du lien qui joint le fils au père,
« Pour le briser, n'attend point mon trépas;
« Garde ces biens : qu'ils soient ton héritage !
« De ce moment, ici rien ne t'engage;
« Tu peux partir, je ne te maudis pas. »

« Partir ! mon fils, est-il vrai ? dit Nephtale.

« C'est donc ainsi, cruel, que tu m'apprends
« De ce départ la nouvelle fatale!
« Ah! malheureux, diffère encore; attends,
« Attends du moins qu'à ces jours d'amertume
« Mon triste cœur par degrés s'accoutume;
« A ce bonheur où je ne suis pour rien,
« Oui, s'il le faut, j'immole tout le mien.
« Mais si tu pars aujourd'hui, dans une heure,
« O mon enfant, tu veux donc que je meure? »

« Pourquoi gémir et vous désespérer? »
Dit Azaël à sa mère éperdue.
« Je vous l'ai dit, mon destin est d'errer.
« Mais espérons qu'à soi-même rendue,
« Mon âme, un jour, plus calme dans ses goûts,
« Se sentira rappeler près de vous.
« Il est des vœux d'un ascendant suprême,

« Que vainement on combattrait soi-même.
« Que craignez-vous ? Quelque brillant séjour,
« Quelqu'heureux bord que loin de vous j'habite,
« Puis-je oublier la mère que je quitte
« Et le bonheur qui m'attend au retour ?
« Quand du Delta (11) j'aurai touché la terre,
« Quand j'aurai vu les pompes de Memphis,
« D'un père alors désarmez la colère ;
« Qu'il me pardonne, et près de vous, ma mère,
« Je reviendrai. » — « Vous reviendrez, mon fils!
« Le jeune oiseau qui, désertant nos plaines,
« S'échappe et fuit aux régions lointaines,
« Revient aussi, quand ses goûts sont lassés,
« Se reposer sur la rive natale ;
« Mais, au retour de sa course fatale,
« Retrouve-t-il tous ceux qu'il a laissés ! »
Soudain ses pleurs coulent en abondance.

A ces momens précurseurs des adieux
Pharan bientôt se dérobe en silence;
Ruben alors, oubliant toute offense,
Sent qu'il est père et détourne les yeux.
Nephtale seule à ce fils qu'elle adore
N'adresse plus ni plainte, ni regret,
Mais sur son cœur qui gémit en secret
Le prend, le quitte et le reprend encore,
Et du bonheur, du tourment de le voir,
Nâvre à loisir sa douleur sans espoir.
L'orgueil d'un fils, lassé de se défendre,
A tant d'amour sans doute allait se rendre,
Quand de Pharan l'empressement cruel
Fait apporter sous les yeux d'Azaël
Les bourses d'or, fatal présent d'un père.
Industrieux à repousser son frère,
Pour le départ il n'a rien oublié.

Choisi par lui, le guide se présente,
Et les chameaux sont au seuil de la tente,
Le mufle au vent et le genou plié.

Le malheureux, que cet aspect enflamme,
Sent de nouveau s'éveiller dans son âme
De ses projets l'inquiète fureur.
Il veut partir; il a vu sans horreur
Que Pharan même à sa fuite conspire.
Près d'elle encor sa mère en vain l'attire;
Sa mère en vain fait parler ses douleurs;
Cet insensé qu'irrite un long délire
Ne voit qu'un frère et veut fuir ses rigueurs.
Sur son chameau tout tremblant il s'élance,
Retient ses pleurs, vers une mère en deuil
Jette en partant un douloureux coup-d'œil;
Et de Memphis, qu'il voit en espérance,

Ses vœux bientôt ont franchi la distance.

Nephtale, en proie au plus affreux tourment,
Veut profiter de ce dernier moment.
Du jeune Hébreu qui se perd dans l'espace
Elle se plaît à suivre encor la trace;
Mais quand son œil, en cet éloignement,
N'entrevoit plus qu'à travers un nuage
Du voyageur la fugitive image;
Quand des chameaux les pas retentissans
D'un bruit lointain ne frappent plus ses sens;
Alors, blessé d'une atteinte mortelle,
Son cœur se brise, elle pâlit, chancelle,
Et sur Ruben, prompt à la secourir,
Tombe expirante et ne pouvant mourir.

FIN DU PREMIER CHANT.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

DU PREMIER CHANT.

Note 1, page 53.

Les notes semblent être, depuis quelque temps, un accessoire indispensable de tout poëme. C'est, en général, moins une branche de la littérature, qu'une ressource de la librairie. L'usage en est condamnable quand les notes ne sont qu'un moyen de grossir le volume, sans nécessité pour l'auteur et sans fruit pour le lecteur. Mais dans un poëme où j'ai eu quelquefois à décrire des objets d'histoire naturelle, à établir des points de géographie ancienne, à parler de coutumes qui remontent à la

plus haute antiquité ; les notes qui traitent de ces matières, doivent être considérées comme des pièces justificatives du poëme. On y verra de quelles autorités je me suis aidé pour parler, avec quelque exactitude, de beaucoup de choses sur lesquelles j'avoue la faiblesse et le peu d'étendue de mes connaissances. Ce serait se tromper étrangement que d'y chercher des prétentions à une érudition que je n'ai point. J'espère qu'on n'y trouvera que ce que j'ai voulu y mettre ; je veux dire l'indication des sources où j'ai puisé pour éclairer mon ignorance, et un moyen de vérifier si je me suis trompé, et de redresser mes erreurs.

Plusieurs personnes d'un rare savoir n'ont pas dédaigné de faire quelque attention aux notes de cet ouvrage, lorsque je l'ai publié ; elles m'ont fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, et ont pris la peine de relever quelques inexactitudes ; j'ai profité de leurs avis. J'ai aussi retranché une grande

partie des notes des premières éditions ; enfin, j'ai tâché de n'en laisser subsister aucune qu'on pût accuser d'une inutilité complète.

C'est sans doute un travail sans mérite que d'accumuler, à la fin d'un ouvrage, les citations plus ou moins nombreuses des auteurs qu'on a dû consulter. Mais peut-être n'est-ce point une occupation tout-à-fait inutile que de rapprocher ces diverses citations par un lien commun, de les comparer entre elles, d'en tirer quelques résultats, de les accompagner de ses propres observations ; en un mot, de rattacher ce travail à la critique littéraire, et de lui donner ainsi une sorte d'intérêt pour les lettres et pour ceux qui les cultivent. Tel est le but que je me suis proposé.

Je commencerai par donner une idée de quelques ouvrages peu connus, qui ont pour sujet la parabole de l'*Enfant Prodigue*.

On trouve dans le recueil de M. Legrand d'Aussi

un fabliau intitulé : *Lai de Courtois*, qui est une imitation de cette parabole. Ce fabliau est une suite de dialogues, dans lesquels l'action se prolonge, et passe d'un lieu à un autre, sans que rien indique au lecteur le changement de scène. Ainsi, au moment de sa plus grande détresse, *Courtois*, qui est l'Enfant Prodigue, forme, dans un monologue, la résolution de s'aller jeter aux genoux de son père ; et, dans le vers suivant (car le fabliau est en vers de quatre pieds), on le voit prosterné devant son père, et implorant son pardon.

Le *Lai de Courtois* commence par une réprimande du père à son fils aîné : « Allons, allons, debout, lui dit-il, c'est assez dormir ; il y a longtemps que le rossignol chante, il fait jour, vous devriez être aux champs avec vos bêtes. — Eh quoi ! mon père, tous les jours me coucher tard et me lever matin ! si c'est là la vie que vous me destinez, elle est aussi par trop dure. Je vous sers

de mon mieux, et vous me traitez en vrai serf, tandis que mon frère cadet vit près de vous sans rien faire, ou qu'il perd *au trémerel* ce qu'avec bien des sueurs nous gagnons tous deux.

Le père défend son second fils contre les reproches de l'aîné. Celui-ci prend de l'humeur et veut s'en aller. Il demande ce qui doit lui revenir de son bien. Le père lui donne *soixante sous* qu'il accompagne de sages avis sur la manière de se conduire. Courtois, qui s'imagine que cette somme ne doit jamais finir, s'en va fort content. Dans sa route, il entend crier : *Bon vin de Soissons, à six deniers la mesure.* L'aubergiste l'invite à entrer, lui fait des politesses, et lui offre une chambre dans laquelle il trouvera un bon lit *fait à la française, haut de paille et mou de plume*, avec un oreiller parfumé de violettes, de l'électuaire, de l'eau-rose pour se laver le visage, enfin toutes les petites recherches qu'on peut desirer. Courtois entre. On

lui donne à boire. Enchanté de l'empressement qu'on marque à le servir, il s'applaudit d'avoir entrepris de voyager; et, tout en se moquant des avis de son père, il trouve qu'*il fait là meilleur qu'à l'église.*

Un moment après il est accosté par une fille de joie, nommée Perrette, qui lui présente la tasse d'argent pour boire, et lui fait compliment sur ses beaux yeux et ses graces. « Que je serais heureuse, « lui dit-elle, d'avoir si bel ami! Je voudrais qu'il « n'eût rien à faire, on ne trouverait en France ni « duc, ni comte aussi bien mis que lui. » Là-dessus arrive une autre fille, d'intelligence avec la première, qui, feignant de venir là par hasard, s'entretient tout bas avec lui du mérite de sa compagne, et le félicite d'avoir rencontré une pareille aventure : « S'il cherche un cœur sûr et fidèle, c'est là son « fait; il ne saurait mieux trouver. » On boit ensemble, et même on ne veut qu'une seule tasse

pour les trois. Les deux filles ont vu de l'argent dans la bourse de Courtois, et font avec l'aubergiste le complot de la lui dérober. Pour en venir là, on propose de jouer *à la mérelle*. Pendant le jeu, la bourse est escamotée, et les deux demoiselles disparaissent. Alors l'hôtelier se présente pour demander son paiement. Courtois, qui n'a plus rien, est obligé de donner ses habits pour s'acquitter, et se trouve ainsi dépouillé, sur le grand chemin. Alors, sans argent, sans moyen d'en avoir, il se rappelle, mais trop tard, les avis de son père, et songe à ce frère qui nage dans l'abondance, tandis que lui il va manquer de tout. Un paysan, touché de son état, lui propose de garder ses pourceaux; il se trouve trop heureux d'accepter, etc. Le reste, et c'est ce qu'il y a de mieux, est comme dans la parabole.

La forme donnée à ce fabliau y répand beaucoup d'obscurité. On y remarque cependant du mou-

vement, du naturel et quelques traits assez piquans.

M. Legrand d'Aussi attribue à ce fabliau l'origine du théâtre français. Cette opinion n'est appuyée d'aucune preuve. Ce qui paraît probable, c'est qu'il a fourni à un professeur hollandais, Guillaume Foulon, l'idée et quelques détails d'une comédie latine en cinq actes, imprimée à Anvers en 1529, sous le titre de *Acolastus, de Filio prodigo comœdia.* L'ouvrage de Guillaume Foulon fut traduit en français par Antoine Tiron, et imprimé en 1564. Cette pièce, peu digne d'attention, n'est connue que des curieux, et ne mérite guère d'être recherchée qu'à cause de sa rareté et de son ancienneté. On n'y trouve, comme dans nos mystères, l'observation d'aucune des règles d'unité. L'Enfant Prodigue est une manière d'imbécile, incapable d'inspirer aucun intérêt, et donnant, avec une crédulité stupide, dans les pièges grossiers qu'on lui tend. Il a un *conseiller* qui le dirige en tout, et le force de quitter

Digitized by Google

son père. Celui-ci est un vieillard sans caractère, qui ne fait rien non plus sans l'avis de son *conseiller*. Les autres personnages sont à l'unisson. On en pourra juger par la scène que je vais transcrire. L'Enfant Prodigue, ayant quitté son père, arrive dans une ville voisine avec sa valise sur le dos. Il est abordé par deux intrigans de la plus basse espèce, qui s'emparent de lui, le mènent à la taverne, et finissent par le dépouiller. Que le lecteur juge si, au naturel et au comique près, il ne semble pas que ce soit M. de Pourceaugnac abordé, à la sortie du coche, par Sbrigani.

Les personnages de cette scène sont l'*Enfant Prodigue*, chargé de sa petite valise, et *Galifre* et *Claquedent*, les deux fripons qui veulent le dépouiller. Elle commence par un monologue de l'Enfant Prodigue. « Maintenant, dit-il, suis-je « bien joyeux d'avoir surmonté tant de fâcheux « chemins ! Fi, soucis ! arrière, tristesse ! puisque

« je suis parvenu à bon port, je ferai désormais, à « mon plaisir, tout ce que bon me semblera; tout « ce qui me viendra en fantaisie, je le dirai et ferai « sans m'enquérir davantage, sans qu'il y ait « homme qui m'empêche de faire et dire tout ce « que beau et bon me semblera, ainsi qu'a fait mon « père jusqu'à présent, duquel je me suis banni « de mon gré afin qu'il ne me soit plus contrôleur. « Outre, je procurerai que quelque part que je « passe, on me fasse révérence, qu'ils me mettent « les mains sur les épaules, me mènent banqueter; « finalement que je vive en perpétuelles joie et « liesse. Davantage, à force d'or et d'argent, j'en « allierai plusieurs avec moi; ainsi régnerai-je « comme un très-puissant monarque. Quoi! ne « suis-je pas gentilhomme, issu de bonne maison « et noble race! Non, non! je ne céderai à nul ici, « pas même aux plus puissans, puisque Philautus, « mon grand ami, m'a montré toutes les voies de

« bien et de mal, lesquelles je sais sur le doigt.
« Mais je voudrais bien maintenant rencontrer
« quelque bon et amiable qui me traitât sur le haut
« du cœur, moi qui suis personnage qui le vaux en
« toute manière. Que chacun m'offre tout à souhait!
« Oh! s'ils savaient qui je suis, tous accourraient
« à moi à la foule, rôtisseurs, cuisiniers, pâtissiers,
« parfumeurs, le fruitier, le pêcheur, l'oiseleur
« avec sa denrée.

GALIFRE.

« Claquedent, qui est-ce que je vois là venir de
« loin?

CLAQUEDENT.

« Je ne sais; si ce n'est quelqu'un qui vienne au
« marché, c'est un voyageur étranger. Il est bon
« à voir.

GALIFRE.

« Cela va bien: je m'attends que nous aurons
« moyen de lui apprêter une amorce; c'est main-

« tenant qu'il me faut déployer toutes mes ruses.

CLAQUEDENT.

« O Galifre, mon ami ! il a une mallette.

GALIFRE.

« Une mallette ? dis-tu.

LE PRODIGUE.

« Mais, je ne vois ici personne.

CLAQUEDENT.

« Ois-tu ce qu'il dit ?

GALIFRE.

« Il demande d'être connu.

LE PRODIGUE.

« Mais je suis en grand pensement où c'est que « je me retirerai.

GALIFRE.

« Il cherche un logis.

CLAQUEDENT.

« C'est un douillet, à voir ses façons, contenance « et maniment.

GALIFRE.

« C'est une proie digne de nous, c'est le gibier « qu'il nous faut; je me joindrai à lui par derrière.

CLAQUEDENT.

« Et moi, de quoi servirai-je?

GALIFRE.

« Que tu sois fait au badinage, afin que par là « tu aies honnête place en notre compagnie. (*Il « aborde le Prodigue.*) Gentil seigneur, personnage « illustre, Dieu vous maintienne en bonne santé!

CLAQUEDENT, *l'abordant aussi.*

« Monsieur, je prie Dieu qu'il vous accroisse en « toute joie et prospérité.

GALIFRE *à Claquedent.*

« Il fallait dire gentil, magnifique, noble sei- « gneur : retiens cela.

LE PRODIGUE.

« Et à vous aussi, Dieu vous maintienne en joie!

GALIFRE.

« Nous vous remercions très-affectueusement de « si grande humanité que nous montrez.

CLAQUEDENT.

« Par bieu, sire, on connaît bien à votre habit « que vous êtes de bonne maison.

GALIFRE.

« Mais, qu'il ne vous déplaise, quel vent vous « mène en ce quartier ?

LE PRODIGUE.

« La tempête de mes affections m'a jeté en ce « lieu.

GALIFRE.

« Et où s'adressait votre chemin ?

LE PRODIGUE.

« Ce m'est tout un où, mais que je puisse vivre « à mon plaisir.

GALIFRE.

« Quant à cela, vous en avez ici la meilleure

« commodité du monde. Sachez qu'en cette ville y « a mignonnes et godinettes de toutes sortes.

CLAQUEDENT.

« Ici, y a bonnes hôtelleries; sucriers, apothi- « caires et droguistes sont logés en ce quartier.

GALIFRE.

« Aussi n'aurez-vous faute de musiciens s'il vous « en plaît.

CLAQUEDENT.

« Vous aurez ici tout passe-temps et liesse que « vous pourrez souhaiter.

LE PRODIGUE.

« Par le sang de moi, à ce que je vois, je suis ci « arrivé à la bonne heure pour gaudire et faire « bonne chère! or, je vous dirai mon nom.

GALIFRE.

« Comment vous nomme-t-on, seigneur?

LE PRODIGUE.

« Le Prodigue.

GALIFRE.

« Voilà un nom fort convenable.

CLAQUEDENT.

« Vous êtes des nôtres.

LE PRODIGUE.

« Des vôtres ! je ne demande pas mieux, j'en « suis très-joyeux ; n'y a-t-il nulle espérance d'ob- « tenir par-deçà quelque principauté?

GALIFRE.

« Oui-dà, seigneur ; car, en premier lieu, cette « beauté excellente qui reluit en vous est bien plai- « sante à un chacun. Davantage, ces mœurs tant « honnêtes, ce gentil naturel, l'ornement et grâce « de bien parler que vous avez, démontrent assez « que vous êtes de bon lieu venu.

CLAQUEDENT.

« Depuis la tête jusqu'aux pieds, il n'y a rien en « vous qui ne soit plein de beauté naïve.

GALIFRE.

« Quand de plus près nous vous contemplons, « nous apercevons une majesté divine reluire en « vous.

LE PRODIGUE.

« Il n'y a rien qui soit en moi qui de tout le « monde ne soit prisé et aimé. Je triomphe, je do- « mine, quoi !

CLAQUEDENT, *à part.*

« Le niais, la bête ! il n'entend pas qu'on lui « donne la baste.

GALIFRE.

« Oh la morbieu ! il faut qu'il soit roi !

CLAQUEDENT.

« C'est bien dit, puisqu'il est doué de tant d'excel- « lentes vertus.

LE PRODIGUE.

« Si vous saviez ce que je porte de bon quant « et moi, vous auriez matière de bien dire davan- « tage, cela sais-je bien.

GALIFRE.

« Que serait-ce ?

CLAQUEDENT.

« Çà donc, contez-nous toutes vos vertus, pour « être de nous honoré selon vos mérites.

LE PRODIGUE.

« Sus donc ! soupesez cette bougette pleine d'or.

CLAQUEDENT.

« Qu'est-ce qu'il nous conte ? il a de l'or ?

GALIFRE.

« Oui, il en a.

CLAQUEDENT.

« Si ne savez la louange d'or, je suis bien homme « pour vous l'apprendre. L'or est la plus grande « félicité que les hommes sauraient avoir ; c'est ce « qui vous fait semblable aux dieux. Quiconque l'a « en sa possession tout aussitôt devient-il honoré, « noble, excellent, outre peut-être un roi très- « excellent.

LE PRODIGUE.

« Par Jupin ! cette doctrine est toute conforme « à celle de Philautus. A quoi tient-il que je ne me « fais appeler roi ?

CLAQUEDENT.

« Très-haut et puissant roi, que ne nous rece- « vez-vous pour vos vassaux ?

LE PRODIGUE.

« Je vous reçois à foi et hommage. Voilà que « vous tiendrez de moi.

GALIFRE.

« Maintenant je suis du tout au commandement « et service du roi.

CLAQUEDENT.

« Et je me rends du tout à son service. (*A part.*) « Par ainsi régnera le borgne entre les bigles. Ho ! « qu'il fera bon voir cela !

LE PRODIGUE.

« Que faisons-nous ici debout ? pourquoi nous

« tenons-nous ci plantés à jeun ? que n'allons-nous « banqueter ?

CLAQUEDENT.

« J'ai le cœur à la cuisine.

GALIFRE.

« Quand il vous plaît, je suis tout prêt.

LE PRODIGUE.

« Où mettrons-nous couteaux sur table ?

GALIFRE.

« Je vous adresserai un bon hôte.

CLAQUEDENT.

« S'il est aussi homme de bien que toi, il suffira.

GALIFRE.

« Mais, dites-moi, seigneur, de quoi achète- « rons-nous la provision ?

LE PRODIGUE.

« C'est bien avisé : prends cet argent, et me « fais appareiller un souper comme pour un pape.

Digitized by Google

GALIFRE.

« J'y donnerai ordre, seigneur.

LE PRODIGUE.

« Outre, je veux que notre festin soit garni de « pain, vin, toutes bonnes viandes et de belles « trognes. »

GALIFRE.

« Vous plaît-il pas qu'on fasse venir les joueurs « de hautbois?

LE PRODIGUE.

Oui-dà.

GALIFRE.

« Je m'en vais tout courant à la boucherie. Hé! « Claquedent, écoute. Conduis notre roi en la « maison du rustre, (*plus bas*) mais non sans le dé- « charger. As-tu ouï?

CLAQUEDENT.

« Oui, bien!

LE PRODIGUE.

« Où est le logis de notre hôte?

GALIFRE.

« A la rue de Vénus.

LE PRODIGUE.

« Il va bien. Porte ceci, etc. »

Il est à remarquer que dans toutes les scènes où l'Enfant Prodigue se livre à la débauche, les détails sont d'une licence qui ne serait pas tolérée aujourd'hui sur les derniers tréteaux de nos boulevards, ce qui n'empêche point que l'ouvrage ne porte en tête : « Matière très-utile et profitable « pour les jeunes gens, à cause des bons propos, « sentences et admonitions qui y sont annexés. »

En 1785, M. Daillant de la Touche a publié un poëme de l'Enfant Prodigue en huit chants. L'auteur a eu l'intention d'y peindre des mœurs modernes. Je n'en citerai aucun fragment. J'ai déjà fait connaître, dans les premières éditions de cet ouvrage, un morceau assez étendu du poëme

de M. Daillant de la Touche, pour qu'on puisse juger du talent de l'auteur, des personnages qu'il met en action et des ressources qu'il a pu m'offrir.

NOTE 2, page 54.

Heureux Gessen; séjour aimé du ciel,
C'est dans ton sein, etc.

Le pays de Gessen était un des lieux les plus fertiles de l'ancienne Égypte. C'est cette contrée que Pharaon donna à Joseph pour qu'il y établît son père Jacob, et toute sa famille. L'Écriture la représente comme une terre très-riche en fruits et en pâturages. L'ordre exprès de Dieu la préserva de tous les fléaux qui ravagèrent le reste de l'Égypte.

Les savans n'ont pas toujours été d'accord sur le lieu de l'Égypte où était située la terre de Gessen. Jablonski a fait, sur ce point de géographie

ancienne, huit dissertations, dans lesquelles il cherche à combattre l'opinion qui place le pays de Gessen dans la basse Égypte; il est porté à croire que ce pays est l'ancienne *Héracleopolis** des Grecs, aujourd'hui province de Fioum (ou Faïoum) dans la moyenne Égypte. Ce sentiment est dénué de toute probabilité; il a été victorieusement réfuté par les autorités les plus respectables. Campège Vitringa** dit positivement que *le pays de Gessen est situé sur la rive orientale du Nil.**** Guillaume de

---

* « Ostendimus enim, rationibus non contemnendis, Gosen (vel « Gessen) Israelitarum in Ægypto domicilium, fuisse illam regni « hujus provinciam, quam Græci Heracleopolin, Arabes Fioum, « nuncupare consueverunt. » Vid. Jablonski Opuscula, tome 2, « page 224.

** « Constat Israelitas consedisse in terrâ Gosen (vel Gessen). « Situs ejus non est incertus. Jacebat in orâ Nili orientali. » Vid. Geograph. sacr., cap. VIII, s. 2.

*** « Terrâ Gessen, quæ fratribus Joseph data fuisse legitur, « in eâ parte Ægypti est quæ Syriam respicit, sicut ex lectione

Tyr, et Jean de Marsham*, écrivains très-versés dans ces sortes de matières, sont du même avis, et placent le pays de Gessen dans la basse Égypte, vers la frontière de l'Arabie. Cette opinion est conforme à la Genèse, qui dit que, quand Jacob vint, avec sa famille, du pays de Chanaan jusqu'à Memphis**, *Joseph fit atteler son chariot et vint en la terre de Gessen jusqu'au-devant de son père.* Or, son père arrivait de Chanaan, pays de Judée; pour que Joseph, qui était à Memphis, pût venir au-devant de lui jusqu'à la terre de Gessen, il fallait nécessairement que Gessen fût situé sur la route qui conduisait de l'ancienne Memphis en Judée. M. Gosselin, dans son sa-

« libri Geneseos esse deprehenditur. » Vid. Gesta Dei per Francos, tome I, page 969.

* « Verùm ubi terrarum fuit Gessen? Certe in inferiore Ægypto, « et habitatio Israelitarum Syriæ finitima. » In Canone chronico, ad sec. VII, page 90.

** Genes., cap. XLVI, vers. 26.

vant ouvrage* intitulé : *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, établit que « cette terre de Gessen est située vers le milieu « de la largeur de l'Isthme de Suez, et près des « Lacs, ou des Marais amers que l'on trouve en- « core, et qui répandent quelque fertilité dans « leurs environs. »

Voilà plus de témoignages qu'il n'en faut pour justifier l'opinion que l'auteur de ce poëme a adoptée, en plaçant le pays de Gessen dans la partie de la basse Égypte qui avoisine l'Arabie.

Note 3, page 55.

C'est dans ton sein que Nephtale et Ruben
Coulaient tous deux, sous les lois de l'hymen,
Des jours, etc.

L'usage est de faire sentir toutes les lettres dans la prononciation des mots hébraïques, tels

* Voyez l'ouvrage de M. Gosselin, tome 2, page 182.

que *Ruben* et *Gessen*. On ne fait ici cette remarque que parce que, sans l'observation de cette règle, l'oreille serait quelquefois blessée du retour des mêmes sons à l'hémistiche, comme dans ce vers :

C'est dans ton *sein* que Nephtale et *Ruben*;

Et plus haut :

Heureux *Gessen*, séjour aimé du ciel,
C'est dans ton *sein*, etc.

NOTE 4, page 55.

Et tous les ans, abandonnant leur tente,
Deux cents chameaux, caravane brillante,
Jusqu'à Memphis portaient les longs tissus
Du lin soyeux, etc.

On sait maintenant, à n'en pouvoir douter, dans quel point de l'Égypte était située l'ancienne Memphis. Le bourg de Menf, faible reste de cette immense cité, est à six lieues du Grand-

Caire, sur la rive gauche du Nil. On y voit encore des ruines remarquables, des pierres dont la sculpture et la peinture excitent l'admiration, et dont le soleil et les injures du temps n'ont pu effacer les couleurs.

NOTE 5, page 55.

Du lin soyeux et du moelleux byssus.

Quelques naturalistes ont pensé que le byssus n'était autre chose que le coton. Un passage de Pline a pu accréditer cette opinion : « Pars Ægypti « in Arabiam vergens gignit fruticem quem aliqui « gossypion vocant, plures xylon, et ideò lina inde « facta xylina. Parvus est, similemque barbatæ « nucis defert fructum, cujus ex interiore bom- « byce lanugo netur, nec alia sunt eis candore « mollitieve præferenda. Vestes inde sacerdotibus « Ægypti gratissimæ*. »

* Plin. Histor. Natur. lib. XIX, cap. I.

Jules Pollux dans son *Onomasticon** rapporte que « en Egypte on trouve, sur un arbrisseau, « une espèce de laine dont on fait des toiles. Sur « cet arbre vient un fruit qui ressemble assez à une « noix. Ce fruit a trois capsules. Il se fend dans sa « maturité, et alors on en tire quelque chose qui « ressemble à de la laine. »

Cette description peut, à la rigueur, s'appliquer au coton. M. Rouelle pense aussi que le coton était employé en Egypte pour les embaumemens. Il assure, dans les mémoires de l'académie** des Sciences, que la plupart des toiles qui enveloppent les momies qu'il a examinées, sont des étoffes de coton. Les morceaux de linge dont les oiseaux embaumés sont garnis, afin de leur donner une figure plus élégante, sont également de coton.

---

* J. Pollucis Onomasticon, lib. VII, cap. 17.

** *Mém. de l'académie des Sciences*, année 1750, page 150.

L'abbé Fleuri, dans son ouvrage sur *les mœurs des Israélites*, assure, au contraire, que « ce bys-« sus, dont il est tant parlé dans l'écriture, est une « espèce de soie d'un jaune doré, qui croît dans de « grandes coquilles ; » et il appuie son sentiment du témoignage de Gesner le naturaliste, qui dit*, en effet, que le byssus n'est autre chose que la pinne-marine. Mais Gesner n'entend parler que du byssus animal, et il s'agit dans l'Écriture du byssus végétal. Or est-il bien démontré que ce byssus soit notre coton? Dans le passage cité de Pline, il y a bien la description du *xylon* ou *gossypion;* mais rien ne dit que cela s'applique au byssus végétal. Le byssus minéral est l'amiante; le byssus animal est la soie de la pinne-marine. Il me semble qu'il faut chercher dans le règne végétal une substance qui ressemble, le plus pos-

---

** Gesner. Histor. anim., lib. 4, de Pinnâ.

sible, à la soie de la pinne-marine, pour supposer qu'elle est le byssus des anciens; car il n'y a pas de doute que c'est d'après une grande ressemblance qu'on s'est accordé à lui donner un même nom. Or, il ne semble pas que le coton ait assez de conformité avec la belle soie marine qui se trouve encore aujourd'hui dans le golfe de Tarente.

D'ailleurs il faut observer que les anciens désignent le byssus comme la production d'une plante, et non d'un arbre; il n'y a, je crois, que le seul Philostrate qui fasse croître le byssus sur des arbres grands comme des peupliers. Dans tous les autres auteurs on caractérise le byssus par ces mots: *lini genus*. Le coton, au contraire, est toujours décrit comme provenant d'un *arbrisseau*.

Il résulte de tout ceci, si je ne me trompe pas, qu'il faut chercher le byssus végétal dans l'ordre des plantes herbacées, et non dans les *fru-*

tex, ou arbrisseaux, parmi lesquels se trouve le coton.

Ce fameux byssus si soyeux, si brillant, ne serait-il pas le duvet de l'*Apocynum majus*, genre d'asclépias? En effet ce duvet, qu'on nomme aussi *ouate soyeuse*, sort de capsules solides auxquelles les anciens ont pu donner le nom de noix, puisqu'ils nommaient ainsi tous les fruits solides. Cet apocyn est originaire de Syrie et d'Égypte, et particulier à ces deux contrées, ce qui favorise cette opinion; le duvet en est extrêmement fin, brillant, d'un beau blanc de perles; et cette plante est encore très-commune dans tous les lieux humides de l'Égypte. Enfin, aucune production végétale ne ressemble mieux à la soie de la pinnemarine, qui est aussi nommée byssus.

Mais tout ceci n'est que pure conjecture; et plus on lit, plus on éprouve de difficulté à appliquer les noms anciens aux productions modernes.

NOTE 6, page 57.

C'était le jour où par des sacrifices,
Des rits pieux et des hymnes touchans,
Tout Israël des moissons de ses champs
Offrait à Dieu les fidèles prémices.

Cette fête s'appelle la fête des semaines, dans les Écritures; c'est une de celles que Dieu prescrivit à Moïse de faire célébrer aux Israélites.

NOTE 7, page 59.

C'est Jehova qui, de l'Égypte en deuil,
Sous ses fléaux, humiliant l'orgueil,
De Gessen seul prend en pitié la terre.

Ces fléaux sont connus, dans l'Écriture, sous le nom de plaies d'Égypte; elles étaient au nombre de dix. L'ordre exprès de Dieu en préserva la terre de Gessen.

(*Exode*, chap. VII, VIII et suiv.)

Note 8, page 66.

Le saint taled qui doit parer sa tête,
Pour que mon fils, etc.

Le Taled était un voile garni de franges, dont les Hébreux se servaient dans plusieurs de leurs cérémonies religieuses. Les juifs s'en couvrent encore la tête dans leurs synagogues.

Note 9, page 77.

Ah! quand Joseph, par d'éclatans honneurs,
Vit à Memphis sa foi récompensée,
Rachel par lui n'était point délaissée.

Il est tout naturel que l'exemple de Joseph soit cité fréquemment par les Hébreux qu'il avait établis dans la terre de Gessen, et qui furent protégés par lui pendant tout le cours de sa puissance à la cour des Pharaons. Ruben et sa famille peuvent compter Joseph au nombre de leurs

aïeux. Ce sol qu'ils habitent est encore rempli des souvenirs de sa bienveillance ou de son autorité; et son élévation rapide et prodigieuse devait exercer une influence bien puissante sur l'imagination du jeune Azaël. Au reste, les Musulmans eux-mêmes ont conservé une haute vénération pour Joseph: ils le regardent comme le fondateur d'un grand nombre de monumens et d'établissemens utiles en Égypte. On peut lire son histoire entière dans le XIIe chapitre du *Coran*.

NOTE 10, page 77.

Cent bourses d'or vont charger tes chameaux.

L'usage de compter par bourses est encore suivi de nos jours chez les Orientaux.

NOTE 11, page 79.

Quand du Delta j'aurai touché la terre.

Tout le monde sait que cette partie de la basse Égypte, qu'on nomme le Delta, est ainsi appelée

parce que le terrain compris entre la mer et les deux branches principales du Nil, a la forme de cette lettre grecque. Le Delta, arrosé par les inondations du ciel, était plus fertile, et surtout plus peuplé, que la partie de l'Égypte qui avoisinait l'Arabie. La capitale de cette partie de l'Égypte était Alexandrie, située sur la côte et près des embouchures du Nil, ville autrefois célèbre, et dont de belles ruines attestent encore aujourd'hui l'ancienne splendeur.

CHANT SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARGUMENT

DU CHANT SECOND.

Tristesse profonde de Nephtale après le départ d'Azaël. — Indifférence de Pharan. — Ruben cherche à consoler Nephtale; il lui cite l'exemple d'Isaac, qui fut pendant vingt ans privé de la présence de son fils Jacob. — Inutilité de ses soins près de cette mère désolée. — Nephtale ne se plaît que dans les lieux où elle a vu son fils. — Elle va jusqu'à l'entrée du désert qui mène à Memphis. — Elle est surprise par un affreux ouragan. — Description du kamsin ou vent empoisonné. — Nephtale est secourue par une jeune Gessénienne, nommée Jephtèle, qui la rappelle à la vie. — Discours de Nephtale à cette jeune fille. — Jephtèle lui avoue son amour pour Azaël. — Tendre union de

ces deux femmes malheureuses. — Nephtale emmène sous sa tente la jeune Israélite, et l'adopte pour fille. — Jephtèle est présentée à Ruben qui l'accueille. — Sentimens jaloux de Pharan. — Ruben réprime les emportemens de son fils, et annonce le projet qu'il a de charger un de ses serviteurs, au départ de la prochaine caravane pour Memphis, de lui apporter des nouvelles d'Azaël. — Soins touchans que prend ce vieillard pour être instruit du sort de son fils. — Espérances de Nephtale. — Préparatifs pour le départ de la caravane. — Arrivée d'un Moabite sous la tente de Ruben. — Nouvelles d'Azaël. — Consternation dans la famille de l'Enfant Prodigue.

L'ENFANT PRODIGUE.

POËME.

CHANT SECOND.

Si Dieu réserve à l'ame maternelle
Un bonheur pur qu'il n'a point fait pour nous,
Il mêle aussi parmi ces biens si doux
D'affreux chagrins qui ne sont que pour elle.
Pendant neuf mois quand la femme a porté
Le gage heureux de sa fécondité;

Dès qu'elle a vu, dans un tendre délire,
Sur ses genoux son enfant lui sourire,
Que de tourments, que de secrets ennuis
Troublent ses jours, épouvantent ses nuits!
Dans tous les vœux qu'elle forme en silence,
Comme l'effroi se joint à l'espérance!
Tantôt, hélas! quand tout semble assurer
De son bonheur la longue jouissance,
Elle se dit que le temps qui s'avance
De son enfant viendra la séparer;
A ses côtés, sous son œil tutélaire,
Ses soins jaloux voudraient le retenir;
Elle voudrait bien loin dans l'avenir
Reculer l'âge où l'appui d'une mère
A son bonheur sera moins nécessaire.
Tantôt son cœur, d'un autre espoir charmé,
De cet enfant, à peine encor formé,

Hâte déjà la jeune intelligence,
Croit par ses vœux accélérer le temps,
Le voit aux jours de son adolescence,
Prédit ses goûts, devine ses penchans,
De cent vertus dote ses premiers ans,
Le fait l'appui de sa famille entière;
Enfin c'est lui qui doit, en tous les lieux,
Rester près d'elle et fermer sa paupière.
Mais cet enfant qui doit fermer ses yeux,
Pour ses vieux jours ce soutien qu'elle espère,
Quand sous la tombe il devance sa mère,
O de son âme affreux déchirement!
Que je la plains! A son malheur extrême
Loin de souffrir aucun soulagement,
Elle entretient un désespoir qu'elle aime,
De l'amitié fuit les soins passagers,
Cherche des lieux qui soient tristes comme elle,

Ne conçoit pas, dans sa douleur mortelle,
Qu'il soit des cœurs à son deuil étrangers;
Et toutefois ce deuil n'est point sans charmes :
L'infortunée, en déplorant son sort,
A cet enfant que lui ravit la mort
N'a pas du moins à reprocher ses larmes.
Mais par des torts indignes de pardon
Perdre à jamais l'enfant de sa tendresse;
Mais recueillir, pour prix de sa faiblesse,
L'ingratitude et surtout l'abandon,
Et des tourmens qu'on éprouve soi-même
Se voir forcé d'accuser ce qu'on aime;
Des coups du sort voilà le plus cruel!
Tu l'éprouvais, malheureuse Nephtale.
Quelle douleur à la tienne est égale!
Combien de fois ton chagrin maternel
Baigna de pleurs la couche conjugale!

Mais tes regrets ne sont point partagés :
Pour cet enfant dont tu pleures l'absence,
Déja Pharan à tes yeux affligés
Ne cache plus sa froide indifférence;
Et de tes maux quand ton cœur consumé
A toute joie, à tout espoir se ferme,
Autour de toi la douleur a son terme,
Et tout reprend son cours accoutumé.

« Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs de femme,
« Disait Ruben? pour des maux passagers,
« Au désespoir doit-on livrer son âme?
« Lorsque Jacob (1), sur des bords étrangers,
« Voulut au loin se chercher une épouse,
« N'alla-t-il pas, jusqu'aux plaines d'Haran,
« Porter ses vœux aux filles de Laban?
« Et du vieillard quand l'adresse jalouse,

« De son hymen ayant fixé le jour,
« Trompa Jacob par un lâche détour,
« Et, dédaignant sa tendresse soumise,
« Sourd à sa voix durant deux fois sept ans,
« Lui fit payer par des travaux constans
« La triste épouse à sa couche promise,
« Du désespoir qui sauva sa douleur?
« Qui le rendit aux tentes de son père,
« Riche, honoré de cet exil prospère,
« Et de Rachel fortuné possesseur ?
« Le même Dieu qui, dans sa longue absence,
« Le soutenait, n'a-t-il plus la puissance
« De ranimer votre cœur abattu?
« Qui nous a dit que l'Éternel lui-même,
« Quand votre fils trahissait la vertu,
« Dans ce départ vainement combattu,
« N'a point caché sa volonté suprême!

« Nos vœux trompés sont souvent à ses yeux
« Le seul moyen qui doit nous rendre heureux.
« Gardez-vous donc de perdre l'espérance ! »
C'est par ces mots que d'une épouse en pleurs
Ruben croyait adoucir la souffrance.
Mais Ruben même irritait ses douleurs ;
Et si, parfois, la malheureuse mère,
Dans le seul fils qui reste à ses côtés,
Veut réveiller le souvenir d'un frère,
Elle n'entend que discours emportés ;
Et par Pharan sa plainte repoussée
Vient retomber sur son ame oppressée.

Contre ses maux son unique recours,
Son seul plaisir était d'errer toujours
Aux mêmes lieux où, non loin d'elle encore,
Avait erré cet enfant qu'elle adore.

Là, rappelant son bonheur disparu,
Sur le chemin qu'il avait parcouru,
De tous ses pas elle observait la trace ;
Cherchait le lieu, s'arrêtait à la place
Où d'Azaël, pour la dernière fois,
Jusqu'à son cœur a retenti la voix.
Et si les vents en tourbillons volages
Se dirigeaient vers l'heureuse Memphis,
De ses regrets, de ses vœux pour son fils
Elle chargeait les mobiles nuages.
Puis (2) quand la nuit, des sommets de Ségor,
Étend son ombre et vient couvrir la terre,
Pâle et sans pleurs, vers son toit solitaire
Elle s'en va, pour revenir encor.

Errant un jour, dans ces courses lointaines,
Elle parvient jusqu'aux arides plaines

Qui vers Memphis s'étendent en désert.
Là, nul sentier, nul abri n'est offert;
Et toutefois sans crainte (3) elle s'avance,
Quand son regard dans l'étendue immense
Voit accourir, du fond de l'horizon,
Des vents du sud la brûlante rafale.
Aussitôt l'air, qui se change en poison,
Vient la frapper d'une chaleur fatale;
Le vent de feu, d'un ciel tranquille et pur,
En s'élevant, court enflammer l'azur;
Du sol brûlé l'importune poussière
Répand partout une épaisse blancheur;
L'herbe est sans sève et l'onde sans fraîcheur;
De toutes parts, sur la nature entière,
Un jour plombé s'étend, et les chameaux,
Pour éviter la vapeur meurtrière,
Ont dans le sable enfoncé leurs naseaux.

Dans cette mer de poussière flottante,
Sous le fléau qui la persécutait,
L'infortunée en vain se débattait,
Quand de Gessen une jeune habitante,
Jusqu'au désert ayant suivi ses pas,
Vers elle accourt, la saisit dans ses bras,
Et l'entraînant, d'un pas ferme et rapide,
Loin du désert, loin du vent homicide,
Dans un vallon où le basskam (4) en fleurs
Embaume l'air de sa sève odorante,
Près d'un ruisseau la dépose expirante.
Là, mille soins soulagent ses douleurs.
L'eau la plus pure, à la source puisée,
Éteint sa soif promptement apaisée;
Le plus doux fruit, du dattier détaché,
Baigne de sucs son palais desséché;
Et sur ses yeux qu'obscurcit un nuage,

La jeune fille agite un vert feuillage,
Que d'une eau vive elle avait humecté.
Portant sur elle un regard de bonté :
« Qui que tu sois, je te bénis, ma fille,
« Lui dit Nephtale. Heureuse est ta famille!
« Dans le désert, sans toi, j'allais mourir.
« Ah! puisqu'ainsi tu daignes secourir
« Une infortune à ton cœur étrangère,
« De quels doux soins tu dois combler ta mère! »

« — Ma mère!... hélas! je n'ai plus de parens,
« Répond soudain la jeune Israélite.
« Pourquoi louer les soins que je te rends?
« C'est un devoir et non point un mérite.
« Bien plus encor que tu ne peux penser,
« A tes douleurs je dois m'intéresser.
« Cet Azaël, dont la fuite t'expose

« A tous les maux que peut souffrir l'amour,
« De mes tourmens il est aussi la cause.
« Rappelle-toi ce jour, ce triste jour
« Où, me mêlant à mes jeunes compagnes,
« J'offrais à Dieu, suivant nos rits sacrés,
« Les premiers fruits de nos riches campagnes,
« La vigne en fleur et les épis dorés.
« Ah! dans quel trouble, avec quelles délices
« Mon faible cœur, en priant l'Éternel,
« Offrit alors à ce même Azaël
« D'un feu naissant les secrètes prémices!
« Du trait soudain dont mon cœur fut frappé,
« Jamais l'aveu ne m'était échappé;
« Et si ton fils, par une prompte absence,
« N'eût à mes feux ravi toute espérance,
« Dieu m'est témoin qu'un silence discret
« Eût dans mon sein retenu mon secret.

« Dirai-je plus? sans tous ses maux, Nephtale
« N'eût jamais su ma tendresse fatale,
« Eût de Jephtèle ignoré jusqu'au nom.
« Mais je te vois gémir dans l'abandon;
« Aux bords des lacs, au sein des vastes plaines,
« Sans t'aborder, j'ai suivi tous tes pas;
« J'ai vu tes pleurs, j'ai partagé tes peines:
« Que ta pitié ne me repousse pas!
« Dans ta douleur, ô malheureuse mère!
« Il n'est pas bon (5) que tu sois solitaire.
« Le ciel, hélas! ne m'offre aucun moyen
« De soulager ni ton mal ni le mien:
« Mais puisqu'enfin même deuil nous rassemble,
« Sur Azaël nous gémirons ensemble. »

Des pleurs alors échappent de ses yeux.
Soudain Nephtale: « O ma fille, dit-elle,

« Serait-ce un songe? est-ce une voix mortelle?
« Ou, sous tes traits, est-ce un ange des cieux?
« Nul être encore, ô ma chère Jephtèle,
« De mots plus doux, de plus tendres accens,
« Jusqu'à ce jour n'avait frappé mes sens.
« Je me ranime à ta voix consolante;
« A mon oreille elle est plus douce encor
« Que ne peut l'être à ma bouche brûlante
« Le miel si pur des plaines de Ségor.
« A ton malheur, oui, j'unis ma misère.
« Tes maux sont grands, si tu n'as plus ta mère;
« Mais, dès ce jour, tu trouveras en moi
« Les tendres soins d'une amitié fervente.
« Mon fils, hélas! plus à plaindre que toi,
« Est orphelin quand sa mère est vivante.
« Laissons ses torts et plaignons ses malheurs.
« Toi, seul appui qui s'offre à mes douleurs,

« Viens, sois ma fille, et que ta peine amère
« Trouve un refuge au sein d'une autre mère. »

Ainsi déjà ces deux cœurs sont d'accord;
Et l'une et l'autre, unissant leurs alarmes,
Font succéder à ce premier transport
Ces entretiens, ces aveux pleins de charmes,
Où, sans tourment, la douleur a ses larmes;
Et vers Gessen, en se donnant la main,
Toutes les deux poursuivent leur chemin.

Mais quelle crainte, ô fille malheureuse,
Vient assaillir ton ame douloureuse,
Quand, tout à coup, Nephtale t'introduit
Aux mêmes lieux, sous ce même réduit
D'où s'est banni l'objet de ta tendresse!
De quel tourment ton cœur est agité,

Lorsqu'au vieillard Nephtale a raconté
Dans le désert sa mortelle détresse,
Les prompts secours de ta vive amitié,
Pour ses douleurs ta soigneuse pitié,
Tout, excepté ta pudique tendresse!
Entre la crainte et l'espoir partagé,
Comme ton cœur, en secret soulagé,
Bénit alors, dans sa reconnaissance,
De ce récit l'attentive prudence!

Ruben, guidé par un tendre intérêt,
Met tous ses soins, applique tout son zèle
A rassurer la tremblante Jephtèle.
Il plaint ses maux; il voit avec regret
Ses pieds meurtris par un si long trajet;
Ses yeux (6) en feu qu'un nuage de sable
Irrite encore et que le jour accable;

Son noble front, ses traits où la douleur
Garde toujours un reste de paleur;
Et l'admettant au sein de sa famille,
L'appelle aussi du doux nom de sa fille.

Le seul Pharan, blessé de cet accueil,
Laisse éclater un dépit plein d'orgueil.
« Long-temps, dit-il, sans accuser mon frère,
« Sans m'échapper en reproches jaloux,
« J'ai pu souffrir que le cœur de ma mère
« Fût tout entier au fils qu'elle préfère;
« Mais comment voir, sans un juste courroux,
« Que sa douleur, qui se tait devant nous,
« S'épanche au sein d'une fille étrangère!
« Dans quel espoir? pour que l'indigne objet
« De tant d'égards et de sollicitude
« De leur discours soit l'éternel sujet!

« Si, pour tout prix du travail le plus rude,
« Je n'ai subi que rigueurs, que dégoûts,
« Faudra-t-il donc, pour être aimé de vous,
« Que je l'imite en son ingratitude! »

« Ah! c'est aussi de vos emportements
« Pousser trop loin la fureur impuissante,
« Répond Ruben d'une voix menaçante!
« Modérez mieux ces jaloux sentiments.
« Cessez du moins cet horrible langage;
« Ou, s'il le faut, d'un égal châtiment
« Je punirai le fils qui lâchement
« Quitta sa mère, et le fils qui l'outrage.
« Il est trop vrai que, par son abandon,
« Blessé déjà du coup le plus sensible,
« Pour Azaël mon cœur inaccessible,
« A tous ses torts ne voit aucun pardon;

« Mais, devant moi, que personne n'oublie
« Qu'il est absent, peut-être infortuné.
« Si loin de lui votre cœur entraîné
« Brise le nœud qui tous les deux vous lie,
« Rappelez-vous qu'il est encor mon fils!
« Le temps approche où le lin de nos plaines,
« Les purs tissus préparés de nos laines
« Iront vêtir la superbe Memphis.
« J'ordonne alors qu'un serviteur fidèle
« Jusqu'en ses murs cherche mon fils errant.
« Puisqu'à nos pleurs il fut indifférent,
« Je ne veux point qu'égaré dans son zèle,
« Ce serviteur, trompant ma volonté,
« Ramène ici l'enfant qui m'a quitté;
« Mais que du moins, éclairant ma tendresse,
« Un sûr témoin jusqu'à nous arrivant
« M'apprenne enfin s'il faut, dans ma vieillesse,

« Le pleurer mort, ou le plaindre vivant. »

Pharan pâlit à la voix de son père.
Tels de Dieu (7) même éclataient les accens,
Quand, se mêlant à la voix du tonnerre,
Au mont Sina, sa parole sévère
De son prophète épouvantait les sens.
O de Ruben équitable tendresse!
Nul soin ne coûte à ce cœur paternel.
Bientôt il veut, devançant sa promesse,
Qu'un jeune Hébreu, de l'âge d'Azaël,
Chaque matin, sans tromper son attente,
Vers le désert se rende au jour levant,
Chargé du soin d'amener à sa tente
Tout voyageur de Memphis arrivant.
Et, du soleil quand le flambeau s'efface,
Sur les chemins, et d'espace en espace,

Ses serviteurs ont ordre d'arracher
Du cèdre altier les souches résineuses,
Qui sur les monts s'allument en bûcher,
Pour que la nuit ces traces lumineuses
Puissent frapper d'une heureuse clarté
Sa tente ouverte à l'hospitalité.

Ces soins touchans, ce changement prospère,
N'échappent point aux regards d'une mère.
Elle en jouit avec timidité;
Tant le malheur nourrit la défiance!
Et toutefois dans son cœur agité
Déja se glisse un rayon d'espérance.
Mais c'est en vain qu'un zèle ingénieux
Vient rassurer sa tendresse craintive:
Sur cet enfant, objet de tant de vœux,
Nul avis sûr, nul indice n'arrive.

Ruben enfin voit s'approcher le temps
Où vers le Nil et ses rives lointaines
Il va porter le trésor de ses laines,
Les frais tissus, dépouille de ses champs
Et de Memphis parure tributaire.
Le cou tendu, déjà le dromadaire
Au conducteur offre son vaste dos
Qui va ployer sous les pesans fardeaux.
Pharan, Nephtale et la jeune étrangère,
D'un soin commun, sous les yeux du vieillard,
Font préparer, pour ce prochain départ,
Des voyageurs l'aliment nécessaire,
Les fruits séchés, et l'outre aux larges flancs
Qui jusqu'au Nil, dans les sables brûlans,
Doit rafraîchir la caravane (8) errante.
Un soir qu'enfin leur ardeur vigilante
A prolongé ces pénibles travaux,

Pendant la nuit, sur le seuil de la tente,
Le front poudreux, devant eux se présente
Un étranger, tout vêtu de lambeaux.
Il a du Nil visité les rivages,
Et va, dit-il, terminant ses voyages,
Loin de Memphis, cause de tous ses maux,
Ensevelir à Moab, sa patrie,
L'affreux chagrin dont son âme est flétrie.
Du voyageur Ruben touche la main.
Jephtèle approche, et se courbant soudain,
Avec respect, dans l'onde hospitalière
Lave ses pieds que souille la poussière.
Et, cependant, sur un tissu de lin
Nephtale apporte et les dattes vermeilles,
Et le rayon, doux trésor des abeilles.

Dès que ces mets, par leurs sucs nourrissans,

Du voyageur ont ranimé les sens,
Ruben alors, d'une voix attendrie :
« Puis-je savoir, lui dit-il, si le ciel
« Offre à mes yeux un ami d'Israël ?
« Mais, quels que soient ton culte et ta patrie,
« Dors sous ma tente avec sécurité.
« Si d'Osiris tu quittes la cité (9),
« Combien d'objets, en cette ville immense,
« Ont dû s'offrir à ton œil enchanté !
« Raconte au moins à notre impatience
« Quel fait récent occupait les esprits,
« Quels étrangers habitaient son enceinte,
« Quand tu quittas ses rivages chéris.
« A nos désirs tu peux céder sans crainte.
« Au fond des cœurs, ah ! si tu pénétrais,
« Sans nul effort dans le mien tu lirais
« A te presser quel intérêt m'excite. »

« Qu'exiges-tu? répond le Moabite.
« Fils d'Israël (10), ton Dieu n'est pas le mien.
« Puisqu'entre nous il n'est aucun lien,
« Pourquoi vouloir qu'un étranger t'apprenne
« Quel fol orgueil, quelle espérance vaine,
« Jusqu'à Memphis guida sa fille et lui;
« Et quel malheur, quel opprobre aujourd'hui,
« Seul, privé d'elle, à Moab le ramène?
« Heureux vieillard! laisse en paix mes chagrins.
« Le ciel, pour toi, n'a que des jours sereins.
« Des fils soumis, objets de ta tendresse,
« De leurs respects entourent ta vieillesse;
« Ta fille aux soins de l'hospitalité
« Joint la pudeur ainsi que la beauté;
« Laisse-moi fuir; ton bonheur m'importune.
« Adieu! je pars. Plaignez mon infortune,
« Et, pour jouir de tous ces biens si doux,

« Priez le ciel qu'il éloigne de vous
« Ce vil Hébreu, fléau de ma famille,
« Cet Azaël, qui m'a ravi ma fille! »

Il dit : chacun, d'étonnement frappé,
Reste muet, et s'aperçoit à peine
Que l'étranger, dans sa fuite soudaine,
Loin de leurs yeux déja s'est échappé.
Du seul Ruben la pitié tutélaire
Songe aux besoins du malheureux qui fuit;
Il suit ses pas et s'en va, dans la nuit,
De dons furtifs charger son dromadaire.

Mais dans quel deuil, dans quel abattement
Les a plongés ce récit alarmant!
Le front baissé, le regard immobile,
Jephtèle éprouve un désespoir tranquille.

Dans ses rigueurs Pharan même amolli,
D'un cœur jaloux dépouillant la rudesse,
Avec effroi voit son frère avili;
Nephtale suit son aveugle tendresse;
Elle ne voit qu'un fils dans le malheur,
Elle le plaint, et dans sa rêverie
Vingt fois l'appelle, et soupire, et s'écrie :
« Il vit du moins! Dieu peut toucher son cœur. »

FIN DU SECOND CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

DU SECOND CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

DU SECOND CHANT.

Note 1, page 129.

Lorsque Jacob sur des bords étrangers
Voulut au loin se chercher une épouse,
N'alla-t-il pas, jusqu'aux plaines d'Haran,
Porter ses vœux aux filles de Laban?
Et du vieillard quand l'adresse jalouse,
De son hymen ayant fixé le jour,
Trompa Jacob, etc.

Jacob, dont Ruben cite ici l'exemple, fut absent de chez son père pendant plus de vingt ans. Il partit seul, à pied, son bâton à la main, pour

aller de Betzabée à Haran, ce qui fait un voyage de plus de deux cents lieues, se couchant où la nuit le surprenait, et n'ayant qu'une pierre sous sa tête.

Lui-même ensuite envoya son fils Joseph, âgé de seize ans, chercher ses frères à Sichem; et l'enfant ne les ayant pas trouvés, poursuivit sa route jusqu'à Dothaïm, c'est-à-dire à plus de deux journées de chemin d'Hébron. Ces voyages, ces excursions hors de la maison paternelle sont des événemens tout naturels dans l'histoire de ce peuple.

Note 2, page 132.

Puis quand la nuit, des sommets de Ségor,
Étend son ombre et vient couvrir la terre,
Pâle et sans pleurs, etc.

Le pays de Ségor était dans la tribu de Siméon. Loth s'y retira par le conseil de l'ange, qui le

fit sortir de Sodôme. La ville de Ségor fut préservée de l'incendie en sa considération. Ségor est le même lieu que Balé ou Béla. L'Écriture nous représente les plaines de Ségor comme un pays délicieux et aussi fertile que l'Égypte. La Genèse l'appelle *le jardin du Seigneur*. On y recueillait un miel excellent.

(Genese, chap. XIII, XIV, XV.)

NOTE 3, page 133.

Quand son regard dans l'étendue immense
Voit accourir du fond de l'horizon
Des vents du sud la brûlante rafale.
Aussitôt l'air, qui se change en poison,
Vient la frapper d'une chaleur fatale;
Le vent de feu, d'un ciel tranquille et pur,
En s'élevant, court enflammer l'azur.

Ce vent brûlant a deux noms: *kamsin*, qui veut dire cinquante jours; on le nomme ainsi par

la raison qu'il s'élève le plus souvent dans les cinquante jours qui environnent l'équinoxe; les Arabes du désert l'appellent aussi *sémoun*, qui signifie poison. M. Volney assure que ce vent n'est point particulier à l'Égypte, qu'il se fait ressentir en Syrie, en Arabie, en Perse, en Afrique, et même en Espagne.

Quand ce vent commence à souffler, l'air prend d'abord un aspect inquiétant; le ciel, toujours si pur en ces climats, devient trouble; le soleil perd son éclat et n'offre plus qu'un disque verdâtre. L'air n'est pas nébuleux, mais gris et poudreux; et réellement il est plein d'une poussière très-déliée, qui ne se dépose pas et pénètre partout. Ce vent, toujours léger et rapide, n'est pas d'abord très-chaud; mais, à mesure qu'il prend de la durée, il croît en intensité. Les corps animés le reconnaissent promptement au changement qu'ils éprouvent. Le poumon, qu'un air trop raréfié

ne remplit plus, se contracte et se tourmente; la respiration devient courte, laborieuse. La peau est sèche, et l'on est dévoré d'une chaleur interne. On a beau se gorger d'eau, rien ne rétablit la transpiration. On cherche en vain la fraîcheur; les corps qui avaient coutume de la donner, trompent la main qui les touche; le marbre, le fer, l'eau, quoique le soleil soit voilé, sont chauds. Malheur, dit M. Volney qui donne ces détails, malheur aux voyageurs qu'un tel vent surprend en route, loin de tout asile! ils en subissent tout l'effet, qui est quelquefois porté jusqu'à la mort. Le danger est surtout au moment des rafales. Alors, la vitesse accroît la chaleur au point de tuer subitement, avec des circonstances singulières. Tantôt un homme tombe, frappé, entre deux hommes qui restent sains; et tantôt il suffit de se porter un mouchoir aux narines, ou d'enfoncer le nez dans un trou de sable, comme font les chameaux.

Le cadavre du malheureux qui succombe à cet air meurtrier, demeure chaud, enfle, devient bleu, et se déchire aisément.

Note 4, page 134.

Dans un vallon où le basskam en fleurs
Embaume l'air de sa sève odorante,
Près d'un ruisseau, etc.

Le basskam est une espèce de baumier qui croît dans l'Égypte et l'Arabie. Le nom arabe de cet arbre, suivant Forskal et M. Niebuhr, est *Ahouscham*, ou plutôt *Abou' lscham*, c'est-à-dire *odoriférant;* à la lettre, *le père de l'odeur.*

Voici ce que dit, au sujet du basskam, un écrivain espagnol : « J'ai vu l'arbre basskam, et il « est très-commun dans les montagnes de la Mecque. « Ses branches et ses feuilles ressemblent à celles « du baumier, si ce n'est que la feuille du basskam

« a une forme presque arrondie. L'arbre du bass-
« kam est beaucoup plus grand que l'arbuste du
« baume. Sa fleur est mince, d'une couleur entre
« le jaune et le blanc. Sa fructification consiste
« en grappes. Les Arabes du désert mangent le
« fruit du basskam. Quand on arrache une de
« ses feuilles, ou qu'on casse une de ses branches,
« il sort à l'endroit de la blessure une larme hu-
« mide, blanche, qui prend ensuite une teinte
« rougeâtre, visqueuse, d'une odeur aromatique.
« L'arbre tout entier est odorant, aromatique.
« Les feuilles ont une saveur sucrée un peu vis-
« queuse. Le fruit est connu aujourd'hui de tous
« les droguistes, tant parmi nous, en Espagne,
« que dans d'autres contrées, sous le nom de
« graines de baume. On apporte cette graine à la
« Mecque. Elle s'y vend, et on l'exporte de là
« dans les diverses contrées.

« J'ai connu l'arbre par moi-même. Quant au

« fruit, il a la figure de celui qui est entre les « mains de tout le monde. »

Ces renseignements sont puisés dans les notes que M. Silvestre de Sacy a ajoutées à sa traduction de la *Relation de l'Égypte, par Abd-Allatif, médecin arabe.*

NOTE 5, page 137.

Dans ta douleur, ô malheureuse mère !
Il n'est pas bon que tu sois solitaire.

Expression de l'Écriture : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul.*

NOTE 6, page 140.

Ses yeux en feu qu'un nuage de sable
Irrite encore et que le jour accable.

On sait que des ophtalmies sont produites par ce vent brûlant, et que cette maladie est très-com-

mune en Égypte. Ces tourbillons, dit M. Paw, entraînent un sable si fin et si chaud, qu'il blesse les glandes lacrymales et la rétine de ceux qui le reçoivent au visage, comme ferait un feu volant.

(Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois, t. I, p. 96.)

NOTE 7, page 144.

Tels de Dieu même éclataient les accens,
Quand, se mêlant à la voix du tonnerre,
Au mont Sina, sa parole sévère
De son prophète épouvantait les sens.

(EXODE, chap. XXXIV.)

NOTE 8, page 146.

L'outre aux larges flancs
Qui, jusqu'au Nil, dans les sables brûlans,
Doit rafraîchir la caravane errante.

L'établissement des caravanes est de la plus haute antiquité. La première que l'on remarque

dans l'histoire romaine, remonte au temps d'Auguste, lors de l'expédition des légions pour découvrir les aromates de l'Arabie.

Note 9, page 148.

Si d'Osiris tu quittes la cité,
Combien d'objets, en cette ville immense,
Ont dû s'offrir à ton œil enchanté!

Plusieurs historiens ont donné à Memphis le nom de *ville d'Osiris*. Les Égyptiens adoraient le soleil sous le nom d'*Osiris*. « Les anciens Égyp-« tiens, dit Diodore de Sicile *, ayant contemplé « la voûte des cieux élevée sur leurs têtes, et ad-« miré l'ordre merveilleux qui règne dans l'uni-« vers, regardèrent le soleil et la lune comme

* Diodore de Sicile, liv. Ier.

« des dieux éternels, et les honoraient d'un culte « particulier : ils nommèrent l'un Osiris, et l'autre « Isis. » « Il est reconnu, dit Macrobe *, qu'Osi- « ris n'est autre chose que le soleil. Lorsque les « Égyptiens veulent le désigner avec leurs carac- « tères hiéroglyphiques, ils peignent un sceptre « et un œil. »

Note 10, page 149.

Fils d'Israël, ton Dieu n'est pas le mien.
Puisqu'entre nous il n'est aucun lien,
Pourquoi vouloir, etc.

Après la mort d'Achab, Moab secoua le joug d'Israël.

(Les Rois, liv. V, chap. Ier.)

---

* Macrobe, Saturnales, liv. Ier.

Digitized by Google

CHANT TROISIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARGUMENT

DU CHANT TROISIÈME.

Arrivée d'Azaël à Memphis. — Son étonnement à la vue des merveilles que renferme cette vaste cité. — Arts et luxe de Memphis. — Azaël visite la plaine des Momies, le lac Achéruse et les Pyramides. — Palais de Pharaon. — Jardin royal. — Les canaux, le papyrus, le lotos. — Azaël se lasse bientôt d'admirer les monuments des arts ou les productions du sol. — Fêtes d'Apis. — Réjouissances et débauches publiques. — Affluence d'étrangers à Memphis. — Azaël observe, pendant les fêtes, une jeune Moabite éclatante de beauté. — Il en devient épris. — Il lui déclare la violence de ses feux. — Peinture de l'amour dans ces brûlants climats. — Épisode d'Azaël et de Lia. — Azaël

écarte loin de lui tout ce qui peut lui rappeler son Dieu ou sa patrie. — Lia apprend que son père, qu'elle a abandonné, est retourné à Moab. — Tristes pressentimens de Lia. — Azaël l'abandonne. — Désordres de l'Enfant Prodigue. — Nuits de débauches. — Jeu. — Sa fortune s'épuise. — Famine causée à Memphis par le défaut de crue du Nil. — Effroi des Égyptiens. — Renvoi des Étrangers. — Coutume qui veut qu'une femme soit immolée au Nil, pour obtenir des dieux le plein débordement du fleuve. — Dévouement de Lia. — Elle se précipite dans le Nil. — Fureur du peuple contre Azaël. — Il est chassé de Memphis.

L'ENFANT PRODIGUE

POËME.

CHANT TROISIÈME.

Le jeune aiglon qu'une indigne barrière
Tient éloigné des champs de la lumière,
S'il peut franchir, dans son vol assuré,
Le fer jaloux dont il est entouré,
Fier d'échapper à son vil esclavage,
Reprend soudain sa liberté sauvage,
Au sein des bois cherche un nouvel abri,

Et, dédaigneux des mains qui l'ont nourri,
Va, tout le jour, dans sa fuite imprudente,
Battre les airs d'une aile indépendante.

Tel Azaël, aux bords du Nil errant,
Vers sa famille à la douleur en proie
Détourne à peine un œil indifférent;
Sur le rivage où Memphis se déploie,
Sur les granits (1), les jaspes, les métaux,
De toutes parts taillés en chapiteaux,
Dressés en mur, allongés en portique,
Sur ces beaux lieux, d'un beau ciel couronnés,
Fixe long-temps des regards étonnés,
Et, s'enivrant d'un bonheur fantastique,
Voudrait avoir, dans ses fougueux désirs,
De nouveaux sens pour de nouveaux plaisirs,

Il touche enfin (2) cette terre chérie,

De tous les arts primitive patrie.
Voilà ces bords où, par un flux constant,
Loin de son lit le fleuve qui s'étend,
Court épancher son onde tributaire,
Et la rappelle, en léguant à la terre
Ces sels nitreux, ces féconds sédimens,
Heureux produit de ses débordemens.
A tous ces dons de la riche nature
Se joint des arts la magique imposture:
Les chars roulants dans la vaste cité;
Les longs tissus éclatants de dorures;
Les jeux, les chants, les fêtes, les parures,
Pour les regards d'Azaël enchanté
Tout est prestige, et la mort elle-même
Cache son deuil sous un riant emblême.

Vers cette plaine (3), asile du trépas,

Où se dépose, avec un soin fidèle,
Des fils d'Isis la dépouille mortelle,
Le jeune Hébreu porte bientôt ses pas.
Il voit ce champ (4), leur funèbre héritage,
Ce lac qui s'ouvre à leur dernier passage,
Et cette barque où le dur nautonier,
La rame en main, pour le fatal voyage,
Vient de la mort réclamer le denier;
Tableaux touchans, coutume ingénieuse
Dont s'empara la Grèce fabuleuse.
Et si plus loin, dans ses vœux indiscrets,
Il veut errer sous ces temples secrets,
Sous ces caveaux, dont la voûte solide
Jusques aux cieux se dresse en pyramide,
Là, dans les sucs (5) dont l'heureux appareil
Prête à la mort tous les traits du sommeil,
Sous les bandeaux dont l'adroit assemblage

Du corps détruit protége encor l'image,
Les Pharaons (6), que la mort a frappés,
S'offrent à lui, dans leur noble attitude,
Du lin royal encore enveloppés;
Et, lui, contemple avec inquiétude,
Dans tous ces rangs par la pourpre occupés,
Ces rois muets dont la froide assemblée
Impose encore à son âme troublée.

Mais, rappelé dans la ville des arts,
Il va soudain reposer ses regards
Sur ces palais, sur ces vastes asiles,
Des rois vivans somptueux domiciles;
Sur ces jardins où dans d'étroits canaux
Le large fleuve, emprisonnant ses flots,
Court arroser d'une onde passagère
Le papyrus (7), dont l'écorce légère

Se tresse en natte, en tissu transparent,
Et le lotos (8), dont la cime bleuâtre
N'ose entr'ouvrir son calice odorant
Qu'au dieu du jour dont elle est idolâtre;
Le pleure absent; aussitôt qu'il a lui,
Du fond des eaux se lève tout humide,
Et jusqu'au soir prenant l'astre pour guide,
Au sein des flots se replonge avec lui.

Pourquoi faut-il que l'art et ses miracles,
Que ce beau sol et ses rians spectacles
Au jeune Hébreu n'offrent qu'un vain attrait,
Bientôt détruit, aisément satisfait;
D'une nature à ses yeux étrangère
Effet rapide, impression légère;
Contre le feu qui couve dans ses sens
Faibles secours, remèdes impuissants!

Memphis prépare une fête nouvelle.
Les prêtres saints (9), les ministres des lois
Vont présenter, pour la première fois,
Aux yeux d'un peuple à tous ses dieux fidèle,
Le jeune dieu, quadrupède naissant,
Du vieil Apis héritier mugissant.
O! quel spectacle et quelle horrible fête
S'offrent alors aux regards d'Azaël,
Encor frappé des pompes d'Israël!
Au seuil du temple où la foule s'arrête,
Dans les parvis, brillent de tous côtés
Les vases d'or de sardoine incrustés,
Les hauts trépieds, les lourdes draperies,
Que charge encor le poids des broderies.
Près de l'autel, le sésame onctueux
Des lampes d'or alimente les feux;
Le cinnamome et la myrrhe enflammée

Montent dans l'air en vapeur embaumée;
Des doigts savans, en sons mélodieux,
Font retentir le sistre (10) harmonieux,
Et, tout le jour (11), le peuple dans l'ivresse
Laisse éclater sa bruyante allégresse,
Se livre aux jeux, aux danses, aux festins,
Aux vils amours, aux hymens clandestins,
A tout l'essor des voluptés brutales,
De ces climats hideuses bacchanales.

Parmi la foule et dans ces flots nombreux
De spectateurs, d'étrangers de tout âge
Qui, dans l'espoir de partager ces jeux,
Ont de Memphis abordé le rivage,
Azaël fixe un regard curieux
Sur une fille inconnue, étrangère.
Près d'un vieillard qu'elle appelle son père,

Vers cette pompe, en détournant les yeux,
Elle marchait; et quand la foule émue,
Sur les chemins s'arrêtant à sa vue,
Pour l'admirer, l'environnait, soudain
Elle cachait sous son voile de lin
Ses traits charmans, comme la jeune plante
Qui craint la bise et les vents du midi,
Cache sa fleur sous la voûte brillante
Du verre en dôme autour d'elle arrondi.

A tant d'attraits se livrant sans défense,
L'Israélite examine en silence
Ces vêtemens à Memphis (12) étrangers,
Ces longs cheveux ceints de bandeaux légers,
Ces anneaux d'or, des filles moabites
Riches atours, parures favorites.
Quand Azaël, l'observant de plus près,

Eut à loisir admiré tous ses traits,
Il veut la fuir; un pouvoir qui l'entraîne
Vers elle encor, malgré lui le ramène.
Plus il la suit, et l'écoute, et la voit,
Plus de ses sens l'embrasement s'accroît.
Sept jours entiers, la même fête appelle
Au même lieu les mêmes spectateurs;
Sept jours entiers, l'œil attaché sur elle,
Le malheureux, dans ses traits enchanteurs,
Dans ses regards que le trouble embarrasse,
Puise l'amour, et l'espoir, et l'audace.
Déjà vingt fois, de sa bouche échappés,
Des mots brûlans, qu'elle écoute en silence,
De ces deux cœurs l'un de l'autre occupés
Ont préparé la douce intelligence.
S'il ne saisit le jour, l'instant offert,
Où retrouver l'occasion qu'il perd?

Point de délais! Azaël sent qu'il aime,
Il faut aussi qu'il sache, à l'instant même,
Si du poison qu'il combat vainement
La jeune vierge éprouve le tourment.
A ce projet son ame est décidée.
Il n'a qu'un but, qu'un espoir, qu'une idée.
Un seul témoin gêne encor ses aveux,
D'un père encor il redoute les yeux;
La vierge enfin, dans la foule égarée,
S'est du vieillard un instant séparée,
L'Hébreu la suit; plus d'obstacle à ses vœux.
« O de Moab la fille la plus chère!
« (Dit-il alors à la jeune étrangère)
« Tu vois mon trouble; il t'apprend mon amour.
« C'est toi que j'aime, et tu vas, dans ce jour,
« Fixer d'un mot ma destinée entière.
« Si tes dédains repoussent ma prière,

« Je cours au Nil, et ses flots vont cacher
« Le malheureux qui ne t'a pu toucher.
« Mais, près de toi si ta pitié m'arrête,
« Si dans ton sein toi-même tu ressens
« Ce feu secret qui dévore mes sens,
« Écoute-moi : ces pompes, cette fête,
« Ces voluptés d'une foule en fureur,
« Ainsi qu'aux tiens, à mes yeux font horreur.
« Il est, crois-moi, de plus pures délices,
« Des jeux plus doux et d'autres sacrifices.
« Quitte ces lieux; suis mes pas; sois ma sœur.
« Au jour tombant, viens sous la vigne en fleur;
« Viens! à ma foi que ta pudeur se livre.
« Tourne les yeux vers le fleuve; vois-tu
« Ce bord désert par la vague battu?
« Je te l'ai dit, sans toi je ne puis vivre;
« J'y cours t'attendre : oseras-tu me suivre ? »

La jeune fille, éperdue aux accens
De cette voix qu'elle craint et qu'elle aime,
De volupté sent frémir tous ses sens;
Sa raison fuit; dans son désordre extrême,
Cherchant en vain un regard paternel
Qui la dérobe à ce feu criminel,
Elle y succombe; et, se livrant soi-même,
Dénoue, et jette aux pieds de son amant
L'étroit tissu qui ceint son vêtement.
Il s'en saisit, et tout fier de ce gage
Dont l'aspect seul rallume ses desirs,
Ivre d'espoir, il fuit vers le rivage,
Futur témoin de ses premiers plaisirs.

Mais sur ces bords qu'il parcourt en silence,
Dans quelle attente il compte les instans!
Oh! qu'il voudrait, en son impatience,

Vers l'avenir précipiter le temps!
Pourquoi faut-il qu'un si long jour devance
L'heureuse nuit où son bonheur commence!

Et dans son cours le soleil cependant
Déjà s'abaisse aux portes d'occident.
Des bords du Nil une vapeur légère
S'exhale et monte en brume passagère;
Le vent du soir frémit dans les roseaux;
Le jour s'éteint; on n'entend sur la rive
Que les ibis qui, d'une aile craintive,
Viennent raser la surface des eaux.
Et, lui, lassé par une vaine attente,
Sur le chemin vers Memphis prolongé
Fixait encor son œil découragé,
Quand, tout à coup, à ses yeux se présente,
De loin d'abord et comme une ombre errante,

Digitized by Google

Bibliothèque Nationale

E. Picot del.t Ad.t Godefroy se.

TOUT MON BONHEUR A COMMENCÉ PAR TOI.

Digitized by Google

La jeune fille, objet de tous ses vœux.
A cet aspect qui redouble ses feux,
Son pas rapide a dévoré l'espace.
Il part, il vole; il franchit comme un trait
Le long chemin que son œil mesurait;
Il est près d'elle; et, tout bouillant d'audace,
De la beauté dont son cœur a fait choix,
Sous ses baisers fait expirer la voix,
Et de ses bras l'enveloppe et l'enlace.

Ange du ciel, qui, de ce pur séjour,
Viens des mortels légitimer l'amour
Et de l'hymen consacrer le mystère,
Ne laisse voir qu'à la nuit solitaire
Ces nœuds secrets, ces coupables transports,
Ces courts plaisirs suivis de longs remords.
Voile ta face; et qu'un chaste nuage

Dérobe au ciel un hymen qui l'outrage!

O jour fatal! dès que le jeune amant
Eut, dans l'excès de sa nouvelle flamme,
Aux voluptés abandonné son ame,
Dans tous ses goûts quel soudain changement!
Ces bourses d'or, ce funeste héritage,
Entre ses mains jusqu'ici sans usage,
Qu'il va bientôt en sentir tout le prix!
Sur les attraits dont son œil est épris
Il veut que l'or en longs tissus se joue,
Brille en réseau, tombe en voile flottant,
Ou, sur ce front de blancheur éclatant,
En bandeau souple et s'attache et se noue.
Lui-même il voit d'un regard de dédain
Son vêtement, dont le tissu de lin
Lui retraçait, sur ces bords infidèles,

Le souvenir des tentes paternelles.
Il s'en dépouille; il écarte, à dessein,
Loin de l'objet de son idolâtrie,
Ce seul témoin qui dépose à ses yeux
Qu'en d'autres temps, il eut, sous d'autres cieux,
Ruben pour père, et Gessen pour patrie.
L'attrait du luxe et la soif des plaisirs
De tous ses sens éveillent les désirs.
Aux bords du fleuve(13), aux lieux où le rivage,
Mélange heureux de la terre et des eaux,
Se creuse en golfe, en îles se partage,
L'art a créé pour ces hôtes nouveaux
D'un frais abri l'élégant édifice.
Là, quand du soir l'étoile reparaît,
Le couple heureux s'achemine en secret,
Et de la nuit aux voluptés propice
Vient consumer, jusqu'au réveil du jour,

Les courts instans qu'abrège encor l'amour.
Mais, du matin quand la clarté première
Frappait leurs yeux de sa pâle lumière,
Errant alors sur ces bords enchantés,
L'Hébreu, près d'elle, ivre de voluptés,
De ce bonheur qui l'étonne et l'agite
Entretenait la jeune Moabite.
« Chère Lia, lui disait-il un jour,
« Apprends-moi donc par quel charme ineffable
« Tu satisfais, tu préviens tour à tour
« Dans tous ses vœux ce cœur insatiable !
« Eh! quel désir pourrais-je encor former?
« Je suis heureux, dès que l'aube nouvelle
« Vers ce rivage à tes côtés m'appelle.
« Sûr de te plaire, et plus sûr de t'aimer,
« Je suis heureux, quand la nuit, sous la tente
« De mes amours discrète confidente,

« A tous nos jeux donne un plus libre essor.
« Dans le sommeil je suis heureux encor :
« Je crois sentir sur ma bouche enflammée
« De tes baisers la saveur embaumée.
« Ces doux transports, tu les fis naître en moi.
« Tout mon bonheur a commencé par toi.
« Ah! que par toi tout mon bonheur finisse,
« Et que le fleuve à tes yeux m'engloutisse
« Si tu n'es pas, jusqu'à mon dernier jour,
« Ma seule joie et mon unique amour! »

La Moabite écoute avec ivresse
Tous ces aveux qui charment sa tendresse.
Mais le temps fuit; tout change; ces discours,
Ces mots si doux reviendront-ils toujours
Calmer son cœur et flatter son oreille?
Une autre, hélas! oserait l'espérer.

Mais tout l'effraie : eh ! comment rassurer
Ce cœur coupable où le remords s'éveille !
Dans l'avenir Lia voit tant de maux !
Seule, un matin, dans ces molles prairies
Que le Nil baigne et nourrit de ses flots,
Elle égarait ses sombres rêveries,
Quand elle voit, près du fleuve couché,
Un vieil esclave à son père attaché.
Vers ce témoin de son heureuse enfance
L'espoir encor l'entraîne, elle s'avance.
« Quoi ! dit l'esclave, est-ce vous que je voi,
« Vous, à Moab naguère encor si chère !
« Eh ! quel remords vous conduit jusqu'à moi ?
« Il n'est plus temps : votre malheureux père,
« Qui de rester m'a fait la dure loi,
« Parmi les siens n'a pas voulu sans doute
« De votre faute amener le témoin.

« A son départ ce fut son dernier soin.
« Seul de Moab il a repris la route.
« Si je languis sur ce bord détesté,
« Il l'a voulu; je ne l'ai point quitté. »
Lia frémit; et l'esclave fidèle
Baisse les yeux, se lève et fuit loin d'elle.

Oh! qui peindra son affreux désespoir!
O de son cœur éternelle blessure!
L'infortunée au tourment qu'elle endure
Veut de l'amour opposer le pouvoir,
Et dans une ame où la sienne s'exhale
Court épancher sa douleur filiale.
Dieu! quel accueil! quel triste changement!
Au nom d'un père, elle voit son amant
Qui, repoussant sa tendre confiance,
L'écoute à peine et garde un long silence.

Lui-même alors la quitte plus souvent,
Revient moins vîte, ou l'aborde en rêvant.
S'il était vrai qu'on trahît sa tendresse?
Ce noir soupçon qu'elle combat en vain,
Toujours chassé se reproduit sans cesse;
Et par ces mots elle décèle enfin
Tous les tourments dont le fardeau l'oppres. e :
« Mon bien aimé, quand tu parles, je sens
« Jusqu'à mon cœur pénétrer tes accens.
« Oui, cette voix à qui tout est possible
« Ne peut frapper une oreille insensible.
« Mais mon regard est-il donc condamné
« A voir toujours mon père abandonné?
« Ah! le remords me punit de mon crime.
« Malgré moi-même, il m'atteint dans tes bras;
« Il vient troubler ma joie illégitime.
« Bien plus que toi, je fus coupable, hélas!

« Je dois souffrir; mais, loin que je refuse
« Un châtiment qui m'unit à ton sort,
« Cherchons tous deux si pour le même tort
« Nous n'aurions pas aussi la même excuse.
« Tous deux, unis par le même lien,
« Allons rejoindre ou mon père ou le tien;
« Et de Ruben si l'équité sévère
« Fermait sa tente à l'épouse étrangère,
« Peut-être, un jour, toi-même, sans danger,
« Tu fléchirais son courroux passager.
« Sans accuser une main qui t'est chère,
« Sans devancer, par des vœux indiscrets,
« Cet heureux jour promis à ma misère,
« Dans ta tribu, du moins je l'attendrais,
« Et, s'il le faut, j'y servirais ta mère. »

« — Qui? toi, Lia! peux-tu former ce vœu?

« Puis-je l'entendre? et connais-tu si peu
« Quel Dieu terrible adore ma patrie?
« Ne sais-tu pas que, pour ce Dieu jaloux,
« Notre hymen seul est une idolâtrie,
« Et que Gessen n'a plus d'abris pour nous?
« Si j'écoutais ce vœu pusillanime,
« Lia, toi-même en serais la victime.
« Quand ton époux, dans Gessen revenu,
« T'y garderait la foi qu'il t'a promise,
« Veux-tu, dis-moi, qu'un père prévenu
« Loin de mon lit te bannisse, ou me dise :
« Retire-toi (14)! je ne t'ai point connu.
« Non, non, Lia! dans ton cœur trop facile
« N'entretiens pas un espoir inutile.
« Je suis chassé du foyer paternel.
« Ton sort t'attache au sort d'un criminel;
« Pour le subir, arme-toi de courage.

« Vivre exilés, voilà notre partage! »

A ce discours, à ce langage affreux,
Elle pâlit, dans son sein douloureux
Retient sa plainte, enferme ses alarmes,
Et son regard s'est voilé de ses larmes.

Il est donc vrai! dans cet état cruel,
Son seul asile est aux bras d'Azaël.
Son cœur bientôt se ferme à l'espérance;
Un long chagrin la consume en silence.
De jour en jour, sur ses jeunes attraits
De la douleur le voile vient s'étendre,
Sans qu'Azaël, par un seul mot plus tendre,
D'un mal qu'il cause arrête les progrès.
Loin d'affermir ce timide courage,
De ses douleurs qu'il pourrait soulager,

De ses remords qu'il devrait partager,
Le seul aspect l'importune et l'outrage;
Il s'en éloigne, ou, d'abord avec soin,
Plus rarement s'en montre le témoin;
Puis, se livrant à ses goûts infidèles,
Poursuit déja des voluptés nouvelles;
Et de son cœur il a bientôt chassé
Le souvenir de son bonheur passé.

Tandis qu'en proie au chagrin qui la tue,
Lia gémit, sous ses maux abattue,
De tout devoir, de tout soin dégagé,
Dans les plaisirs son amant est plongé.
Memphis le voit, prodigue de largesses,
Sur ses excès attirant tous les yeux,
De vingt beautés, opprobre de ces lieux,
Solliciter les vénales tendresses.

Déjà son bien follement dispersé
Suffit à peine à son luxe insensé.
Le jour, la nuit, sous une vaste tente
Où l'or se mêle à la pourpre éclatante,
Dans des banquets où les mets somptueux,
Les flots du vin, les chants voluptueux
De tous les sens vont allumer l'audace,
A ses côtés effrontément il place
Et l'adultère au regard alarmé,
Et la débauche au visage enflammé.
Un vil ramas de femmes impudiques,
D'hommes flétris, honte et fléau des mœurs,
A tous ses goûts, à toutes ses fureurs
Viennent offrir des voluptés cyniques.
Et quand l'excès de tant d'affreux plaisirs
A d'Azaël abattu l'énergie,
Son cœur se livre à d'avares désirs.

Le jeu se mêle à la bruyante orgie.
Les dés soudain résonnent agités.
Autour de lui ce signal fait paraître
Tous ces brigands que le désert voit naître,
Des bords du Nil ces hôtes redoutés,
Qui, méditant une adroite rapine,
De l'insensé vont hâter la ruine.
Leur main rusée étale sous ses yeux
Les bourses d'or, les joyaux précieux.
Du sort, par eux toute chance est prévue.
Le jeune Hébreu croit déjà posséder
Les monceaux d'or que convoite sa vue;
Mais, contre lui prompt à se décider,
Le sort que guide une adresse coupable,
A ses regards s'obstine à présenter
Du dé fatal la chance inévitable.
Battu du sort, il veut toujours lutter;

Le dé toujours vient tromper son attente.
Il voit enfin sa fortune expirante
Tomber aux mains de ces hommes sans foi,
Et, gémissant sur sa bourse épuisée,
Reste en spectacle à leur lâche risée.
De chaque nuit tel est l'affreux emploi;
Et lorsqu'enfin les heures fugitives
Montrent l'aurore à l'orient vermeil,
Le jour qui naît plonge en un lourd sommeil
Ses vils amis et ses impurs convives.

Mais quel fléau (15), quelle calamité
Des Pharaons a frappé la cité!
Sur ce rivage, où tout un peuple abonde,
Pourquoi ce deuil, ce désespoir, ces cris?
Voici les temps où le sol d'Osiris,
Fertilisé par le flot qui l'inonde,

Doit se couvrir d'une moisson féconde;
Et cependant, infidèle à ses bords,
Le dieu du Nil, de son urne profonde,
N'a point versé les liquides trésors.
Point de moisson! la foule misérable,
L'œil sur les flots tristement attaché,
Depuis trois mois, vers le sol desséché
Rappelle en vain le fleuve inexorable.
De la famine (16) affreux avant-coureur,
Un lâche effroi de tous les cœurs s'empare.
Dès ce moment, partout règne la peur;
Règne effrayant! car la peur est barbare.

Un prompt édit, en ce commun danger,
Loin de Memphis bannit tout étranger.
Des magistrats l'unique espoir se fonde
Sur un moyen qui redouble l'effroi :

Pour que le Nil épanche (17) enfin son onde,
Un vieil usage, une exécrable loi
Veut qu'une femme, au rivage amenée,
Soit dans le fleuve à périr condamnée.
L'édit sanglant, dans Memphis proclamé,
A la famine ajoute l'épouvante.
Chacun frémit; le jeune homme alarmé
Cache aux regards sa sœur ou son amante;
Plus d'un vieillard, plus d'un père, en secret,
Se plaint aux dieux de ce funeste arrêt,
Et chaque mère, au sein de sa famille,
Entre ses bras presse en tremblant sa fille.

Un sûr avis, de son destin cruel
Vient informer l'amante d'Azaël.
Pour tous les deux Memphis n'a plus d'asile,
Ah! si du moins l'arrêt qui les exile,

Dans le malheur devait les réunir;
S'il se pouvait que la pitié d'un père
Daignât l'absoudre ou même la punir,
Oh! que Lia trouverait peu sévère
L'affreuse loi qui vient de la bannir!
Mais d'Azaël la longue indifférence
A dans son cœur détruit toute espérance.
Combien de jours passés déjà sans lui!
Que devenir! vers Moab qu'elle a fui
La verra-t-on ramenant sa misère,
Et d'un époux révélant l'abandon,
Quand elle-même a besoin de pardon,
Contre Azaël armer le cœur d'un père;
Ou, se fiant aux droits d'un vain hymen,
Porter sa honte aux tentes de Gessen?
L'infortunée! un autre espoir l'anime.
Le Nil, dit-on, demande une victime;

C'est à ce prix que les dieux ont voulu
Rendre à Memphis la paix et l'abondance :
C'en est assez, son sort est résolu.
C'est trop long-temps souffrir sans espérance;
Elle a vécu (18). Sans frayeur, sans regrets,
Du sacrifice elle fait les apprêts.
Un triste soin, pour dernière parure,
Lui fait choisir cette même ceinture
Qu'à l'infidèle abandonna sa main.
Bientôt, du Nil elle a pris le chemin.
Parmi la foule elle s'ouvre un passage.
En s'approchant du funeste rivage,
Au bruit des flots qui vont l'envelopper,
De quelque effroi son cœur se sent frapper;
Mais aussitôt recueillant son courage,
Au bord du fleuve elle arrête ses pas,
D'un long regard le mesure en silence,

Un seul moment plaint son cruel trépas;
Puis tout à coup, dans l'horizon immense
Apercevant un nuage léger
Qui vers Moab semblait se diriger:
« Heureux séjour de la douce patrie,
« Champs de Moab, terre long-temps chérie,
« Pourquoi faut-il, sous un ciel en courroux,
« Borner ma course et mourir loin de vous!
« Fleuve sacré, puissent tes ondes pures
« D'un cœur coupable effacer les souillures!
« Puisse ma mort, en désarmant tes flots,
« Permettre enfin que l'auteur de mes maux
« Habite en paix tes rivages qu'il aime,
« Et qu'avec lui j'ai tant aimés moi-même!
« Je meurs du moins en lui gardant ma foi.
« Je meurs pour lui qui ne vit plus pour moi.
« Dieux de Memphis, prenez votre victime! »

Elle s'écrie et dans les flots s'abîme.

Son dévouement, sa déplorable fin
Saisit les cœurs d'un intérêt soudain.
Une pitié rapide et généreuse,
Dans tous les rangs fait bientôt parvenir
Les derniers sons de sa voix douloureuse;
Pour la venger, chacun voudrait punir
L'indigne amant qui, par un lâche outrage,
Au désespoir a réduit son courage;
C'est lui surtout que Memphis doit bannir.

Contre ses jours une foule inhumaine
Formait déja tous les vœux de la haine,
Quand vers ces bords un instinct curieux
Pousse Azaël, qui, non loin de ces lieux,
Révait peut-être à des erreurs nouvelles.

Ce bruit l'étonne; il court, il a des ailes.
Il veut savoir s'il est quelque danger,
Quelque malheur qu'il doive partager,
En le voyant, la foule qui s'anime
Montre le fleuve et parle de victime.
Pourquoi ce mot qu'il entend proférer
D'un jour fatal semble-t-il l'éclairer?
A ce seul mot, pourquoi dans sa pensée
Lia soudain s'est-elle retracée?
Il doute encore; il peut encor douter.
Dieu! quel objet! quelle affreuse lumière!
De son amante il voit au loin flotter,
Il reconnaît la dépouille dernière....

Trop assuré de son funeste sort,
Le malheureux, à cette horrible image,
Reste sans voix, sans force, sans courage,

Et l'œil fixé sur ce fleuve de mort
Qui, pour jamais, engloutit tant de charmes.
Le peuple en vain l'accable de mépris;
Morne, insensible, il n'oppose à ses cris
Qu'un deuil sans plainte, un désespoir sans larmes.
Tous les excès d'une foule en courroux
Sont à ses yeux, des châtiments trop doux.
Il veut mourir; il veut qu'au même abîme,
La mort du moins le joigne à sa victime;
Il va la suivre; on l'arrache à ces bords.
Loin de son lit le fleuve aussi l'exile;
Et sans pitié l'on ferme à ses remords
Ce seul refuge et ce dernier asyle.

C'est vainement qu'au jour de ses dangers,
Autour de lui son infortune appelle
De son bonheur les amis passagers;

A ses revers nul n'est resté fidèle.
Chacun l'accuse, ou l'outrage, ou le fuit.
Hors de Memphis il est enfin conduit.
Aux cris alors succède un long silence.
De son exil il reçoit la sentence;
Puis, dans sa fuite évitant tous les yeux,
Vers le désert il marche sans se plaindre.
Là leurs fureurs ne pourront plus l'atteindre;
Mais il est sûr de porter en tous lieux
Et ses remords et le courroux des cieux.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

Note 1, page 172.

Sur les granits, les jaspes, les métaux
De toutes parts taillés en chapiteaux,
Dressés en mur, allongés en portique,
Sur ces beaux lieux d'un beau ciel couronnés
Fixe long-temps des regards étonnés.

On se figure aisément l'impression que dut faire un pareil spectacle sur un jeune hébreu, échappé des solitudes de Gessen, lorsqu'aujourd'hui même les ruines seules de Memphis inspirent un semblable enthousiasme aux voyageurs européens que la curiosité amène dans ces contrées.

Je dois dire ici que j'ai puisé un grand nombre de renseignemens utiles, sur l'ancienne Memphis, dans l'excellente traduction que M. Langlès a donnée du *Voyage de Norden*.

Quant aux *murailles de métaux* dont il est parlé dans ma description de Memphis, une note extraite par M. Langlès, d'un manuscrit arabe de la bibliothèque du roi, apprend que *l'on comptait à Memphis soixante et dix portes en fer, et qu'une muraille de fer et de cuivre environnait cette ville.*

NOTE 2, page 172.

Il touche enfin cette terre chérie,
De tous les arts primitive patrie.

« Les Égyptiens prétendent que le genre hu-
« main a commencé en Égypte; et ils allèguent
« pour raison la fertilité de leur terroir et les
« avantages que leur rapporte le Nil. Ils disent
« que, dès que les élémens ont été développés,

« l'Égypte a produit les premiers hommes, puis-
« qu'enfin, dans la disposition même où est main-
« tenant l'univers, la terre d'Égypte est la seule
« qui enfante encore quelques animaux. De plus,
« s'il est échappé quelques êtres vivans du dé-
« luge de Deucalion, c'est l'Égypte qui les a sau-
« vés, puisqu'étant en partie sous l'aspect immédiat
« du soleil, elle est plus exempte des grandes pluies
« que tout autre pays. Si au contraire ce déluge
« les a tous fait périr sans exception, on ne peut
« placer, avec vraisemblance, les premiers essais
« du renouvellement de la nature que dans l'Égypte;
« car la chaleur de son climat, tempérée par les
« vapeurs froides et humides qui lui étaient ap-
« portées de tous les endroits de la terre, devait
« former un air très-propre à la génération des
« animaux. »

(Diodore de Sicile, liv. I, section 1.)

Ces raisonnemens sont d'une logique qui est bien loin d'être péremptoire, et, à coup sûr, d'une

bien mauvaise physique; mais ils prouvent que telle était alors l'opinion répandue chez les Égyptiens.

Note 3, page 173.

Vers cette plaine, asile du trépas,
Où se dépose, avec un soin fidèle,
Des fils d'Isis la dépouille mortelle,
Le jeune Hébreu, etc.

On voit qu'il est ici question de la plaine des Momies. Cette plaine était aux portes de Memphis; on y arrivait en traversant le lac Achéruse: c'est là que se déposaient les momies des Égyptiens qui n'étaient point assez riches pour avoir d'autre sépulture. Cette plaine peut avoir douze lieues de tour: son fond est un rocher très-plat, qui paraît avoir été couvert autrefois par les eaux de la mer, et qui se trouve aujourd'hui caché sous cinq ou six pieds de sable. Avant de pouvoir creuser le caveau où se déposait le cadavre, il fallait en-

lever le sable qui couvrait le rocher. Ensuite on pratiquait une espèce de chambre dans la pierre même ; cette chambre enfermait plusieurs niches destinées à recevoir les corps des chefs de la famille à qui cette sépulture était destinée. A chaque cadavre qu'on y déposait, on avait soin de fermer exactement l'ouverture, par une pierre taillée si juste que le sable ne pût point y pénétrer. C'est de cette plaine qu'ont été tirées les momies envoyées en Europe. Les habitans de Memphis ne pouvaient guère choisir de lieu plus avantageux, soit pour la conservation des corps, puisque la nature même du terrain semblait les mettre à l'abri de la corruption ; soit pour les préserver d'être volés par un effet de l'avarice ou de l'impiété des hommes.

Note 4, page 174.

Il voit ce champ, leur funèbre héritage,
Ce lac qui s'ouvre à leur dernier passage,

Et cette barque où le dur nautonier,
La rame en main, pour le fatal voyage,
Vient de la mort réclamer le denier;
Tableaux touchans, coutume ingénieuse
Dont s'empara la Grèce fabuleuse.

Comment ne pas reconnaître dans une foule d'images de la mythologie des Grecs, et surtout dans leur fable des champs Élysées, les usages des peuples d'Égypte, chez lesquels avaient voyagé les plus illustres personnages de la Grèce, tels que Orphée, Musée, Mélampe, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, etc.? Orphée, suivant Diodore de Sicile *, a rapporté de l'Égypte ses mystères, ses orgies et toute la fable de l'Enfer. Il n'y a d'autre différence que celle du nom entre les fêtes de Bacchus et celles d'Osiris, comme entre les fêtes de Cérès et celles d'Isis.

* Diodore, liv. I, sect. II.

Les supplices des méchans dans le Tartare, le séjour des bons aux Champs Elysées, et quelques autres idées semblables, sont visiblement prises des funérailles des Égyptiens. Mercure, conducteur des âmes chez les Grecs, a été imaginé d'après un homme à qui l'on remettait anciennement, en Égypte, le corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre, lequel le recevait avec un masque à trois têtes, comme celles de Cerbère.

L'Océan est le Nil même, auquel les Égyptiens donnent en leur langue un nom qui signifie la même chose qu'Océan. Les portes du soleil sont la ville d'Héliopolis; et ces plaines heureuses, qu'on dit être le séjour des justes après leur mort, ne sont à la lettre que les belles campagnes qu'arrose le lac Achéruse auprès de Memphis, et qui sont partagées par des champs et des étangs couverts de blé ou de lotos. C'est là qu'on termine les funérailles de la plupart des Égyptiens, lors-

qu'après avoir fait traverser le Nil et le lac Achéruse à leurs corps, on les dépose enfin dans des tombes qui sont arrangées sous terre en cette campagne. Les cérémonies qui se pratiquent encore aujourd'hui dans l'Égypte conviennent à tout ce que les Grecs disent de l'Enfer; comme à la barque qui transporte les corps, à la pièce de monnaie qu'il faut donner au nocher, nommé Caron, en langue égyptienne; au temple de la ténébreuse Hécate, placé à l'entrée de l'Enfer, et aux portes du Cocyte et du Léthé, posées sur des gonds d'airain.

Note 5, page 174.

Là, dans les sucs dont l'heureux appareil
Prête à la mort tous les traits du sommeil,
Sous les bandeaux dont l'adroit assemblage
Du corps détruit protège encor l'image.

Voyez Hérodote, liv. 2, sur la manière dont on embaumait les corps des grands, en Égypte.

NOTE 6, page 175.

Les Pharaons que la mort a frappés
S'offrent à lui, etc.

On sait que ce nom de *Pharaon* était un titre accordé alors aux rois d'Égypte, comme celui de Ptolémée fut donné aux mêmes rois, successeurs d'Alexandre.

NOTE 7, page 175.

Le papyrus, dont l'écorce légère
Se tresse en natte, en tissu transparent.

Le papyrus est la plante qu'Hérodote appelle *byblos*. « Le papyrus, dit Théophraste*, ne vient « pas dans une eau profonde, mais d'environ deux « coudées, ou même moins. La racine, qui est de « la grosseur du poignet d'un homme robuste, et

* De Plantis, lib. IV.

« longue de plus de dix coudées, croît au-dessus « de la terre même ; mais elle y tient par un grand « nombre de racines obliques et minces. La tige « de cette plante est triangulaire et environ de « quatre coudées ; elle a une chevelure faible ; « elle ne porte point de fruit. . . . . Le papyrus « sert à beaucoup de choses : on en construit des « barques ; et, de la pellicule de l'écorce, on fait « des voiles, des nattes, de certains vêtemens, des « couvertures de lit, des cordages, et beaucoup « d'autres choses en très-grand nombre. . . . . »

« Le papyrus, dit Pline*, croît dans les lieux ma- « récageux de l'Égypte, ou dans les eaux dor- « mantes que le Nil laisse après son inondation, « quand elles n'ont pas plus de deux coudées de « profondeur. La racine est tortueuse et de la gros- « seur du bras : la tige est triangulaire, elle va

* Plin., Hist. Nat., lib. XIII, cap. XI.

« toujours en diminuant, et n'excède pas dix cou-
« dées. Le haut, en forme de thyrse, ne contient
« point de graine, et ne sert qu'à faire des cou-
« ronnes aux dieux à défaut de fleurs. . . . . De
« la tige du papyrus entrelacée on construit des
« barques ; et du *liber* on fait des voiles, des nattes,
« des habillemens, des couvertures de lit et des
« cordes. »

Strabon* décrit deux espèces de papyrus : l'une d'une qualité inférieure ; et l'autre, qui est la meilleure, servant aux usages sacrés. Il pense aussi que la rareté de cette plante en Égypte doit être attribuée à la même ruse qui est employée par les Juifs à l'égard du dattier et du baumier : ils ne souffrent pas qu'elle croisse en beaucoup de lieux, pour augmenter le revenu de l'état, en en faisant hausser le prix.

---

* Lib. XVII.

C'est à tort que M. de Paw, dans ses *Recherches philosophiques** *sur les Égyptiens et les Chinois*, prétend que le *papyrus* qui croît en Égypte est la même plante que la canne à sucre.

Note 8, page 176.

Et le lotos, dont la cime bleuâtre, etc.

« Lorsque le Nil a pris toute sa crue, dit Hérodote**, et que les campagnes sont comme une « espèce de mer, il paraît dans l'eau une quantité « prodigieuse de lis, que les Égyptiens appellent « lotos : ils les cueillent et les font sécher au soleil ; ils en prennent ensuite la graine. Cette « graine ressemble à celle du pavot, et se trouve « au milieu du lotos ; ils la pilent et en font du pain

* Tome I, page 168.

** Liv. II, trad. de M. Larcher.

« qu'ils cuisent au feu. On mange aussi la racine « de cette plante : elle est d'un goût agréable et « doux ; elle est ronde et de la grosseur d'une « pomme. »

« Le lotos, selon Diodore de Sicile, pousse une « petite fleur semblable à celle du lis : il produit « plusieurs fleurs entassées les unes sur les autres ; « elles se resserrent quand le soleil se couche, et « plongent la tête dans l'eau ; mais, au lever du « soleil, elles se relèvent au-dessus de l'eau et « s'épanouissent. »

Plusieurs modernes, et, entre autres, Prosper Alpin, ont aussi donné des descriptions de cette plante. M. de Paw* assure qu'elle a disparu de l'Égypte. Savary prétend que « les ** ruisseaux des « environs de Damiette en sont couverts, et que,

---

* Recherches sur les Égyptiens et les Chinois, t. I, p. 165 et 166.

** Lettres sur l'Égypte, page 8, note 9.

« si les voyageurs qui ont parcouru l'Égypte n'ont « pas vu le lotos, c'est qu'il ne se trouve point sur « les grands canaux du Nil, mais dans les ruisseaux « qui traversent l'intérieur des terres. »

Les récits des voyageurs ne nous donnaient que des conjectures, la plupart erronées, sur le lotos, lorsque M. Savigny fit connaître le résultat de ses recherches sur cette plante curieuse. La notice qu'il publia à ce sujet trouve ici trop naturellement sa place pour que je veuille en priver mes lecteurs.

Parmi les plantes qui croissent au milieu des eaux, dit M. Savigny, et dont les fleurs, par l'éclat, la richesse, la variété de leur coloris, font l'ornement des ruisseaux, des fleuves et des lacs, on trouve une petite famille connue par les botanistes sous le nom de famille des morrènes. Ce sont des herbes peu élevées, à longues racines, à feuilles souvent radicales, tantôt flottantes à la surface de

l'eau, tantôt entièrement submergées : leurs fleurs sont complètes et offrent un calice plus ou moins nombreux, des étamines toujours insérées au pistil, et un ovaire, ordinairement inférieur, chargé de styles ou simplement de stigmates. On range ces plantes dans la classe des unilobées, parce que leur semence est composée d'un seul cotylédon ou de deux, dont un très-petit et presque insensible.

De tous les genres qui font partie de cette famille des morrènes, il n'en est aucun dont les fleurs ne le cèdent en grandeur et en beauté à celles du genre nymphæa. On reconnaît bientôt les diverses espèces qui le composent à leurs pétales très-multipliés, au nombre considérable de leurs étamines, à leur stigmate sensible, formant un large disque rayonné et posé immédiatement sur le sommet de l'ovaire ; enfin à leur baie sèche, divisée en plusieurs loges et renfermant plusieurs semences. Il ne s'en trouve que deux en Europe : l'une et l'autre

se rencontrent aux environs de Paris; et il n'est personne qui, en se promenant sur les rives de la Seine, ou dans les prairies basses et noyées, voisines de ce fleuve, n'ait eu plus d'une fois l'occasion d'admirer les belles fleurs du nénuphar jaune, et les fleurs encore plus belles et plus éclatantes du nénuphar blanc. Nous allons voir que l'Égypte n'a rien à envier, sous ce rapport, aux contrées européennes.

En effet, depuis l'époque où le Nil commence à croître et à s'étendre dans les campagnes, jusqu'à celle où il a entièrement retiré ses eaux, la surface des canaux, des rivières, et généralement de presque tous les terrains inondés, est émaillée de fleurs, dont les magnifiques corolles, les unes blanches, les autres azurées, charment la vue par leur fraîcheur et l'odorat par leur agréable parfum. Ces fleurs sont celles de deux espèces de nymphæa particulières à l'Egypte. La première, que Linnée

appelle nymphæa lotus, est célébrée depuis longtems par les historiens et les poëtes : tous les voyageurs anciens et modernes lui ont payé leur tribut d'éloges et d'admiration. Savary, dans ses Lettres sur l'Égypte, la fit souvent paraître sur scène pour embellir ses tableaux: aussi cette espèce est-elle bien connue des auteurs systématiques, et la plupart l'ont-ils caractérisée et décrite d'une manière très-satisfaisante.

Il n'en est pas de même de la seconde espèce, c'est-à-dire de celle dont les corolles sont azurées : elle fut à peine aperçue par quelques voyageurs ; et, si l'on en fit mention, ce ne fut jamais que d'une manière vague et peu précise. Forskal, qui parcourut l'Égypte en 1761, et qui donna une Flore très-bien faite de ce pays, ne paraît pas l'avoir observée. Son silence à cet égard est d'autant plus étonnant, que la plante dont il s'agit croît toujours à côté du nymphæa lotus et semble prendre

plaisir à confondre ses corolles avec les siennes : elle n'est pas même indiquée dans la dernière édition du *Systema Naturæ*, publié par Gmelin ; et on sait cependant que cet auteur a rassemblé, avec l'attention la plus scrupuleuse, toutes les espèces éparses dans les différens ouvrages de botanique qui avaient paru jusqu'à lui.

Ainsi, il était indispensable d'assigner un nom et un caractère spécifiques à ce nymphæa ; il fallait encore en donner une description faite avec exactitude : c'était en quelque sorte enrichir la botanique d'une plante nouvelle ; c'est aussi le but que je me suis proposé dans ce mémoire.

Mais, comme cette espèce a beaucoup de rapports avec le nymphæa lotus, et qu'il ne serait pas impossible qu'on les eût souvent confondues, j'ai cru avantageux de les décrire comparativement ; car, par ce moyen, on sentira mieux les caractères qui les séparent, et qui obligent d'en former deux espèces distinctes.

La racine du nymphæa lotus, et celle de l'autre espèce que je nommerai, d'après la couleur de ses corolles, nénuphar azuré, en latin *nymphæa cærulea*, consistent en un faisceau de très-longs filamens, charnus, blanchâtres, dont l'extrémité supérieure tient à des tubercules arrondis. Dans plusieurs provinces de l'Égypte, on arrache, après l'inondation, ces mêmes tubercules, principalement ceux de la première espèce; on les y emploie comme aliment: la saveur en est sèche, terreuse, et en fait un mets peu délicat.

Dans l'une et l'autre, les feuilles sont grandes, assez nombreuses, sous-orbiculaires, divisées en deux lobes, depuis leur base jusqu'à l'endroit où s'insère le pétiole, c'est-à-dire à peu près jusqu'au milieu du disque: elles sont moins épaisses que celles de nos nénuphars d'Europe, d'un vert un peu foncé, luisantes en dessus, souvent lavées de pourpre ou de violet en dessous. Ces feuilles sont

portées par des pétioles radicaux, cylindriques, légèrement comprimés, quelquefois très-longs; et elles nagent à la surface des eaux.

Les fleurs sont très-grandes et ont souvent plus de quatre pouces de diamètre. Leurs pédoncules, qui naissent de la racine, sont uniflores et ne diffèrent que très-peu des pétioles.

Le calice de ces fleurs est composé de huit folioles, disposées sur deux rangs et colorées en dedans. Les plus intérieures sont aussi les plus colorées, et ressemblent un peu aux pétales.

Ces derniers, au nombre de douze à vingt, sont également disposés sur plusieurs séries.

Les étamines sont de couleur jaune, à filamens larges, pétaliformes.

Les rayons du stigmate varient ordinairement pour le nombre, depuis douze jusqu'à vingt-cinq: ils sont de la couleur des étamines, comprimés et légèrement infléchis à leur sommet.

Voilà ce que les racines, les feuilles et les fleurs offrent de commun. Examinons actuellement les différences qu'elles présentent.

Les feuilles du nymphæa lotus sont bordées, dans tout leur contour, de dentelures très-aiguës, fermes et presque piquantes: leurs lobes sont le plus souvent exactement parallèles, et quelquefois même ils convergent et se recouvrent mutuellement; leur surface inférieure est chargée de nervures très-saillantes qui forment un réseau bien apparent; enfin leurs pétioles sont hispides.

Celles du nymphæa cærulea, au contraire, ont leur bord à peine sinué; leurs lobes sont plus pointus et divergent ordinairement. La surface inférieure ne présente que des nervures peu sensibles, dont les principales seules sont légèrement saillantes, les autres étant concaves et moins élevées que le disque: les pétioles de ces feuilles sont très-glabres.

Dans le nymphæa lotus, les fleurs sont toujours plus ouvertes. Les folioles de leur calice sont ovales, lancéolées, verdâtres extérieurement, sans taches, mais marquées de sept nervures plus pâles, très-distinctes.

Les folioles du calice dans le nymphæa cærulea sont beaucoup plus étroites, lancéolées, presque cunéiformes : leur côté extérieur est d'un vert foncé, varié constamment d'un nombre infini de points et de petites lignes d'un pourpre noirâtre, d'ailleurs sans veines apparentes.

Les pétales du nymphæa lotus sont ovales, lancéolés et très-inégaux, ceux du dernier rang étant beaucoup plus petits que les autres : leur couleur est un blanc de lait pur, rarement lavé de pourpre, verdâtre à l'extérieur.

Dans le nymphæa cærulea, les pétales sont lancéolés, tous parfaitement égaux, d'un blanc brillant, teint, surtout vers le sommet, du plus bel

azur, tirant quelquefois cependant légèrement sur le violet.

Les étamines dans le nymphæa lotus ont des anthères très-comprimées, lancéolées, sans aucun appendice à leur sommet, et à peine de la longueur des filamens.

Les anthères du nymphæa cærulea sont au contraire peu comprimées, linéaires et plus longues que les filamens : leur sommet est d'ailleurs terminé par un appendice subulé, bleuâtre, semblable à un petit pétale.

Enfin les sommets des rayons du stigmate sont plus longs et subulés dans le nymphæa lotus ; plus courts et ovales, lancéolés, dans le nymphæa cærulea.

L'odeur qu'exhalent les fleurs de chaque espèce est aussi très-différente : celle du nymphæa cærulea est extrêmement douce et suave ; celle du

nymphæa lotus est plus forte, plus piquante et beaucoup moins agréable.

Quant au fruit, il ne m'a pas offert de différences remarquables : c'est, dans l'une et l'autre espèce, une baie sèche, arrondie, recouverte des bases des folioles du calice et de celles des pétales, tronquée et radiée à son sommet, qui est toujours sali par la décomposition des étamines et des pétales intérieurs ; elle est divisée en plusieurs loges, dont chacune répond à un rayon de stigmates, et renferme quantité de petites semences rondes, de couleur rose.

Les Arabes ont très-bien su distinguer ces plantes et leur donner à chacune un nom particulier : ils appellent la première *neoufar*, et la seconde *bachenin*.

En choisissant, dans la description que je viens de mettre sous les yeux, les différences les plus

Digitized by Google

saillantes, on pourra caractériser l'une et l'autre espèce, ainsi qu'il suit :

« Nymphæa lotus. Nymphæa foliis dentatis, an-
« theris apice simplicibus.

« Nymphæa cærulea. Nymphæa foliis repensis,
« antheris apice subulatopetaloïdeis. »

Note 9, page 177.

Les prêtres saints, les ministres des lois,
Vont présenter, pour la première fois,
Aux yeux d'un peuple à tous ses dieux fidèle,
Le jeune dieu, quadrupède naissant,
Du vieil Apis héritier mugissant.

Cette cérémonie s'appelait *apparition*. On sait que le bœuf Apis était un objet de culte pour les Égyptiens. Il paraît que les prêtres de Memphis fixaient un terme à ses jours. Pline * nous apprend

* Pline, liv. viii.

que « le bœuf Apis ne peut pas vivre au-delà d'un « certain nombre d'années. Lorsqu'il y est parve- « nu, on le noie dans la fontaine des prêtres. » On annonçait alors qu'Apis avait disparu, et on s'occupait de lui chercher un successeur. Les anciens nous ont laissé des peintures fort détaillées de la douleur des Égyptiens à la mort de cet animal sacré. « Lorsqu'Apis meurt, dit Lucien *, est-il un « Égyptien assez amoureux de sa longue chevelure « pour ne pas la couper sur-le-champ, et faire « éclater sur sa tête tondue les signes de sa dou- « leur ? »

La fête de l'*apparition* excitait une joie générale parmi le peuple. On accourait à cette cérémonie de toutes les parties de l'Égypte. « Quand le nou- « vel Apis est désigné, on le conduit à Nilopolis, « ou ville du Nil, où il est nourri pendant qua-

* Lucien, des Sacrifices.

« rante jours ; on l'embarque ensuite dans une gon-
« dole, où il y a pour lui une chambre dorée, et il
« est conduit, comme un Dieu, dans le temple de
« Vulcain à Memphis. » A ces détails, qui sont fournis par Diodore de Sicile *, Strabon **, qui avait visité le palais d'Apis, ajoute que « le bœuf
« était nourri dans un appartement sacré devant
« lequel s'ouvrait une grande cour. La maison
« dans laquelle on garde la vache qui l'a produit,
« en occupe un côté. Les prêtres le produisent aux
« regards du public. »

Suétone *** assure que Titus alla visiter Apis et lui rendre hommage.

---

* Diodore de Sicile, liv. II.

** Strabon, liv. XVII.

*** Vie de Titus.

NOTE 10, page 178.

Des doigts savans, en sons mélodieux
Font retentir le sistre harmonieux.

Le sistre était employé dans les cérémonies religieuses des Égyptiens et des Hébreux. Bochard prouve que, dans des siècles très-éloignés, l'Égypte entière a été surnommée *la terre des sistres*. On attribuait une grande influence au son de ces instrumens. Du temps de Plutarque, les Égyptiens croyaient encore que le bruit du sistre faisait fuir le monstre Typhon : « Typhonem clangore sistro-« rum pelli posse credebant. »

(Plut. de Iside et Osiride.)

NOTE 11, page 178.

Et tout le jour, le peuple dans l'ivresse
Laisse éclater sa bruyante allégresse;
Se livre aux jeux, aux danses, aux festins,

Aux vils amours, aux hymens clandestins,
A tout l'essor des voluptés brutales.

Les fêtes d'Apis duraient sept jours. C'était un temps de réjouissances et de débauches publiques. « Il serait trop long, dit Élien *, de décrire les « danses, les spectacles, les festins, les excès de « toute espèce auxquels les Égyptiens se livrent « dans cette circonstance; il est impossible d'expri- « mer la joie qui éclate dans toutes les villes du « royaume. » La débauche la plus grossière présidait à ces fêtes. Juvénal ** donne à entendre qu'on y portait la dissolution au même point où la portèrent les Grecs de Canope.

. . . . . Horrida sanè
Ægyptus; sed luxuriâ, quantùm ipse notavi,
Barbara famoso non cedit turba Canopo.

---

* Elien, Traité des Animaux.

** Juvénal, sat. xv.

Note 12, page 179.

Ces vêtemens à Memphis étrangers,
Ces longs cheveux ceints de bandeaux légers,
Ces anneaux d'or, des filles moabites
Riches atours, parures favorites.

Les femmes et les filles juives, et particulièrement les Moabites, portaient des bracelets aux bras et aux jambes; leurs cheveux étaient relevés avec un bandeau; souvent elles les peignaient de la couleur qu'elles croyaient la plus avantageuse. Elles portaient des anneaux aux oreilles, et même au nez. Cet ornement s'appelait le *nezem*. Il en est souvent parlé dans l'Écriture. Elles ne paraissaient en public qu'avec un voile. Leur taille était entourée d'un *petigil*, espèce de ceinture qui avait une double échancrure propre à soutenir le sein.

On lit dans Judith (chap. x.): « Elle se lava « le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, ar-

« rangea ses cheveux, et se mit une coiffure ma-
« gnifique sur la tête; elle se revêtit de ses ha-
« bits de fête, prit une chaussure très-riche, des
« bracelets, des lis d'or, des pendans d'oreilles,
« des bagues, et se para de tous ses ornemens. »

Note 13, page 187.

Aux bords du fleuve, aux lieux où le rivage,
Mélange heureux de la terre et des eaux,
Se creuse en golfe, en îles se partage,
L'art a créé pour ces hôtes nouveaux
D'un frais abri l'élégant édifice, etc.

Les historiens arabes rapportent que, dans les environs de Memphis, les bords du Nil étaient couverts d'une multitude de maisons de campagne et d'habitations délicieuses. Ils donnent le nom de *Memphis aquatique* à cette partie de la ville. A certains temps de l'année, on avait établi sur ce rivage des fêtes et des foires, où

venaient en foule les habitans de l'Égypte. Alors les jeux, les spectacles, les promenades sur le fleuve, la commodité avec laquelle on les faisait dans des bateaux communs pour le peuple, et dans de riches gondoles pour les personnages distingués, la vitesse avec laquelle ces barques remontaient le Nil ou le descendaient, la fraîcheur de l'air qu'on y respirait, l'envie même de remplir les devoirs d'une religion qui imposait ces sortes de pélerinages; tous ces motifs faisaient affluer, pendant la belle saison, une foule prodigieuse d'Égyptiens dans la Memphis aquatique.

Les rois Égyptiens ne manquaient point de se promener sur le fleuve à l'époque de son accroissement. Ils avaient sur le Nil des palais flottans. M. de Maillet *, qui a puisé ces détails dans les écrivains arabes, assure que ces palais flottans

* Description de l'Egypte, t. I, p. 97.

avaient quatre étages de dix pieds chaque, et étaient les seuls qui fussent entièrement dorés en dehors et en dedans. Les seigneurs de la cour avaient des maisons flottantes moins bien dorées, où ils venaient passer les nuits d'été. Ces nuits avaient aussi leur agrément par le nombre infini de lumières qui les éclairaient, et les rendaient en quelque sorte aussi brillantes que le jour; car il n'y a pas de réjouissance en Égypte qui ne soit accompagnée d'illuminations. La plupart de ces nuits étaient consacrées à la débauche.

Note 14, page 194.

Veux-tu, dis-moi, qu'un père prévenu
Loin de mon lit te bannisse, ou me dise :
Retire-toi! je ne t'ai point connu?

Imitation de Job. « Si on l'arrache de sa place, « dit Job, en parlant de l'impie, le lieu même où

« il était le renoncera et lui dira : Je ne t'ai jamais « connu. » (Job, chap. VII, vers. 18.

Note 15, page 199.

Mais quel fléau, quelle calamité
Des Pharaons a frappé la cité!
Sur ce rivage où tout un peuple abonde
Pourquoi ce deuil, ce désespoir, ces cris?
Voici le temps où le sol d'Osiris,
Fertilisé par le flot qui l'inonde, etc.

Le Nil commence presque toujours à s'enfler régulièrement à un certain temps de l'année. Les anciens et les modernes ne parlent pas uniformément de cette inondation régulière. Tous conviennent, à la vérité, qu'elle dure depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne; mais ils ne sont pas d'accord sur l'époque de son commencement. Les uns disent que le Nil ne commence à croître qu'après que les vents étésiens ont soufflé. D'autres

prétendent, au contraire, que cette croissance arrive avant qu'ils ne soufflent. Pline * la fixe même à la nouvelle lune qui suit le solstice d'été. « Inci-« pit crescere, dit-il, novâ lunâ quæcumque est post « solstitium ; » ce qui pourrait peut-être s'entendre de l'accroissement qui est sensible. Enfin, il y en a qui soutiennent que ce fleuve commence à grossir dès que le soleil est en-deçà de la ligne; mais cette première augmentation est insensible. On peut dire qu'en général l'accroissement des eaux du Nil ne commence que dans les derniers jours d'avril, ou dans les premiers jours de mai.

Comme il n'y a rien de plus intéressant, pour les habitans de l'Égypte, que de connaître sûrement et de bonne heure l'abondance ou la stérilité future de l'année, il n'y a rien aussi que de tout temps ils n'aient mis en usage pour juger par

* Hist. Nat. de Pline, liv. v, chap. x.

avance de la plus grande ou plus faible augmentation du fleuve. On lit dans divers auteurs arabes que, du temps de Pharaon, il y avait des temples où il se trouvait des puits, des obélisques ou des colosses, par le moyen desquels, après certains sacrifices qui, à des jours déterminés, se faisaient en présence du peuple, on apprenait infailliblement quelle devait être l'augmentation du fleuve.

Note 16, page 200.

De la famine affreux avant-coureur,
Un lâche effroi de tous les cœurs s'empare.

Ce qui justifie cet effroi des Égyptiens, c'est que le défaut d'inondation de ces contrées expose les habitans à la famine la plus horrible. Abd-Allatif, en retraçant les *événemens de l'an* 597*, dans sa *Rela-*

* An 1200 de notre ère.

*tion de l'Égypte**, donne des détails qui font frémir, sur la famine qui ravagea ce pays pendant tout le cours de cette année désastreuse.

NOTE 17, page 201.

Pour que le Nil épanche enfin son onde,
Un vieil usage, une exécrable loi
Veut qu'une femme au rivage amenée
Soit dans le fleuve à périr condamnée.

Les historiens arabes nous assurent qu'environ deux mille ans avant notre ère, on noyait dans les eaux du Nil une jeune fille pour obtenir de ce fleuve un plein débordement. Voltaire parle de cette coutume, dans sa *Philosophie de l'Histoire*.

Ce culte abominable a été remplacé par un usage qui subsiste encore de nos jours. Sur la

* Voyez la Relation de l'Égypte d'Abd-Allatif, traduction de M. Silvestre de Sacy, p. 360 et suiv.

digue du *Calif du Prince des Fidèles*, les Égyptiens font encore une statue de terre, à laquelle ils donnent la forme d'une femme, et qu'ils nomment la *fiancée;* ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal.

Note 18, page 203.

C'est trop long-temps souffrir sans espérance,
Elle a vécu.

C'est le mot de Didon résolue à se donner la mort :

Vixi, et quem dederat cursum fortuna peregi.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT

DU CHANT QUATRIÈME.

Azaël errant dans le désert, s'abandonne à son désespoir. — Il tombe épuisé de fatigue, de douleur et de besoin. — Sa raison s'aliène. — Près de mourir, il est secouru par une caravane d'étrangers bannis, comme lui, de Memphis. — Reconnu bientôt par plusieurs d'entre eux, il se voit accablé d'outrages. — Ils le livrent, en partant, aux Arabes du désert. — Ceux-ci le couvrent d'un habit d'esclave, et le forcent à garder leurs pourceaux. — Profonde abjection d'Azaël. — Année d'expiation. — Azaël est enfin secouru de Dieu, et un ange lui apparait. — Discours de l'ange. — Azaël, rendu à lui-même, gémit sur ses désordres passés. — Il prend la résolution de retourner vers son père. — L'ange lui sert de guide dans le che-

min. — Impressions qu'il éprouve à la vue des tentes de Gesen. — Retour d'un banni. — Craintes d'Azaël sur le sort de sa famille. — Il est abordé par l'Hébreu que son père envoie, chaque jour, sur le chemin de Memphis. — Discours de cet Hébreu. — Amertume des remords de l'Enfant Prodigue. — Dans son découragement, il invoque la mort. — Soutenu par une force supérieure, il marche enfin à la tente de Ruben. — Au moment d'y entrer, il entend et reconnaît la voix de sa mère qui s'entretient de lui avec Ruben. — Azaël, le cœur brisé, se précipite à leurs pieds. — Larmes et repentir de l'Enfant Prodigue. — Joie ineffable de sa mère. — Pardon accordé par Ruben. — L'ange retourne aux cieux. — Entrevue d'Azaël et de Jephtèle. — Nephtale fait connaître ses projets sur cette jeune Israélite et sur son fils. — Azaël est paré de ses habits de fête. — Préparatifs du festin. — Jalousie de Pharan à la vue de son frère. — Discours de Pharan et de Ruben. — Réconciliation des deux frères. — Banquet d'hymen. — Fêtes sous la tente de Ruben.

L'ENFANT PRODIGUE.

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

****

Qu'il est affreux de se dire à soi-même :
Je fus ingrat envers tout ce qui m'aime ;
Tous mes malheurs sont le fruit de mes torts ;
Le sol natal pour moi n'a plus d'asyle,
Et, quelque part où ma douleur s'exile,
Mes souvenirs seront tous des remords !

A ce supplice Azaël est en proie.
Dans l'amertume où son âme se noie,
Il songe à peine en quels lieux il se rend,
Quel but le guide et quel destin l'attend.
Il marche, il fuit sans qu'aucun soin l'arrête,
Et vers Memphis n'ose tourner la tête.
Aux bords du Nil un douloureux attrait
L'appelle encore et l'attache en secret.
Il croit toujours, dans l'erreur qui l'abuse,
Que de ces flots, si calmes en leur cours,
Va s'élever une voix qui l'accuse,
Et sur la vague il voit flotter toujours
Ce corps glacé, dont l'image assidue
D'un long effroi persécute sa vue.

Déjà le jour a trois fois éclairé
Le malheureux vers ces bords attiré;

Trois fois la nuit a fait fuir la lumière,
Sans qu'au sommeil ait cédé sa paupière,
Sans qu'à son cœur le repos soit rendu.
Il tombe enfin sur le sable étendu.
De tous ses sens l'abattement s'empare;
Son œil se trouble et sa raison s'égare.

Quand la famine, en sa morne fureur,
Eut sur Memphis fait planer la terreur,
On vit alors de la reine des villes
Mille étrangers fuir les murs désastreux,
Cherchant au loin, sur des bords plus tranquilles,
Un air plus pur et de plus doux asyles.
Plusieurs, chassés par l'édit rigoureux,
Abandonnant, dans leur fuite prudente,
Le sol frappé par un fléau cruel,
Suivent le Nil, et vont porter leur tente

Non loin des lieux où s'égare Azaël.

Bientôt la plaine où le désert commence
Voit s'avancer leur cortége poudreux,
Puis, avec ordre, en pelotons nombreux,
Se déployer la caravane immense.
La voix du guide et le pas des chameaux
Ont du désert réveillé les échos.
Les longs tissus, dont la voûte légère
Doit abriter la halte passagère,
Sur des appuis dans le sable enfoncés,
En pavillon dans les airs sont dressés;
De noirs enfants que l'Égypte a vus naître,
Aux bords du fleuve, à la voix de leur maître,
Courent en foule, et, sur le flot penchés,
Viennent remplir l'outre aux flancs desséchés.

Ils revenaient du rivage à la tente,

Quand sur le sable à leurs yeux se présente
Du jeune Hébreu, par la soif consumé,
Le corps livide et presque inanimé.
Sans leurs secours, c'en est fait, il expire.
Vers lui soudain la pitié les attire;
Soudain, l'un d'eux, pour réveiller ses sens,
Épanche une outre, et dans sa bouche aride
Laisse jaillir, en flots rafraîchissans,
Des eaux du Nil le breuvage limpide.
O de leurs soins effet inespéré!
Prodige heureux! cette onde bienfaisante
A ranimé sa force défaillante;
Son œil au jour s'est ouvert par degré,
Et les enfans ont déjà vers la tente
Guidé sa marche encor pénible et lente.

Là, d'autres soins; là, d'utiles secours

Calment ses maux et protégent ses jours.
Mais ses tourmens, qui pourra les suspendre!
Mais sa raison, qui pourra la lui rendre!
L'éclat du jour, le bruit lointain des flots,
Le seul aspect de ces hôtes nouveaux,
Tout vient aigrir sa démence sauvage;
Et, si parfois ses yeux épouvantés
Se reposaient sur ces jeunes (1) beautés,
Filles du Nil, dont l'escorte volage,
Du voyageur épris de leurs appas
Jusqu'au désert accompagne les pas,
Sur tous ses traits, empreints d'un noir délire,
Errait alors un effroyable rire.

Quel cœur si lâche oserait insulter
Au trouble affreux de sa raison perdue!
Infortuné! la pitié t'est bien due!

La pitié?.... non, tu n'y dois plus compter!
L'un des bannis qui plaignaient ta misère,
D'un œil plus sûr t'examinant soudain,
Dans tes regards, que la démence altère,
Cherche, découvre et reconnaît enfin
Le voyageur qui, superbe naguère,
A Memphis même, étalait sans pudeur
D'un luxe altier l'insolente splendeur.
O quels transports de haine et de vengeance
A dans son cœur excités ta présence!
« Amis, dit-il, si nous avons quitté
« Des Pharaons la brillante cité,
« Si de l'exil vous subissez l'outrage,
« De cet Hébreu tous vos maux sont l'ouvrage.
« N'en doutez pas! Sans ses lâches amours
« Dont mille excès ont signalé le cours,
« Memphis pour nous eût été moins barbare,

« Le ciel plus doux, et le Nil moins avare.
« Quelle pitié peut donc vous retenir?
« Guerre au banni qui nous a fait bannir!
« Puisqu'à nos yeux le coupable s'expose,
« Qu'il soit puni des tourmens qu'il nous cause. »

Il dit: l'horreur succède à la pitié.
Des voyageurs la prompte inimitié
Contre Azaël se répand en injures.
Tous, à l'envi, dépouillent l'insensé
De ces tissus, de ces riches parures,
Derniers débris de son luxe passé;
Puis, à l'opprobre abandonnant sa vie,
La caravane, en partant, le confie (2)
A ces brigands de pillage altérés,
De l'Arabie enfans dégénérés
Et du désert vagabondes peuplades,

Qui, sous l'abri de leurs tentes nomades,
Doutent encor s'ils doivent recevoir
L'obscur banni qu'on livre en leur pouvoir.
Ils balançaient; l'intérêt les décide.
A leurs troupeaux il peut servir de guide.
Quel vil emploi pourrait donc refuser
Un criminel que tout vient accuser?
Le vêtement, signe de l'esclavage,
Déjà le couvre, et, pour comble d'outrage,
Dès l'instant même à sa garde est livré
L'impur (3) bétail des Hébreux abhorré.

Oh! s'il pouvait, en sa longue souffrance,
Garder toujours son heureuse démence!
Mais trop souvent la triste vérité
Porte en son cœur une horrible clarté:
Des jours, des lieux chers à son premier âge,

Il se retrace une confuse image,
Et croit subir en un fatal sommeil
Un songe affreux qui n'a point de réveil.
Un vague instinct, persécuteur du crime,
Lui dit qu'il souffre un tourment légitime;
Mais quel pouvoir, quelle main le punit?
Dans ces déserts quel arrêt le bannit?
Recherche vaine, où sa raison débile
Succombe encor sous un effort stérile!

Quand il est seul, quand ses jours sont proscrits,
Qui m'apprendra quels rochers, quels abris
De ses douleurs furent dépositaires!
Vastes déserts, vieux rivages du Nil,
Combien de temps, sur vos bords solitaires,
L'avez-vous vu promener son exil?
Dieu seul et vous connûtes ses misères,

Ses vils travaux, ses sinistres ennuis,
Ses jours suivis d'épouvantables nuits,
Où la raison sur une âme en délire
Prenait, perdait, recouvrait son empire,
Sans que jamais elle pût, dans son cœur,
Près du remords appeler l'espérance,
Ou que du moins une entière démence
De tant d'affronts lui dérobât l'horreur!
Quelques revers, quelques maux qu'il essuie,
Sur l'avenir tout homme enfin s'appuie.
Mais lui, du ciel toujours persécuté,
Point d'avenir qui n'ajoute à sa peine,
Point de saison qui pour lui ne ramène
Les jours du deuil et de l'adversité!

Et cependant le fleuve tributaire,
Qui sort enfin de son (4) oisiveté,

Du long fléau de la stérilité
Va d'Osiris dédommager la terre.
Son lit s'étend; le flot amoncelé
Qui chaque jour envahit le rivage,
D'un an d'exil sur ces bords écoulé
Au jeune Hébreu porte un sûr témoignage.
Dieu! comme il semble avec recueillement
De tous ces flots suivre le mouvement!
Par quels rapports cette onde menaçante
S'adresse-t-elle à sa raison absente!
Quel souvenir si long-temps disparu
En sa mémoire est soudain accouru;
Et dans cette âme, où le réveil s'achève,
Après la nuit, quel nouveau jour se lève!
Les temps passés, et les faits, et les lieux,
Tout se dévoile et s'explique à ses yeux.
Cette Lia, cet objet plein de charmes

Qui dans ces flots termina son destin,
Il croit la voir, et, détrompé soudain,
Pour tous ses maux il trouve enfin des larmes.
Moment tardif, jour long-temps désiré,
Soyez bénis! le coupable a pleuré.

Dès ce moment, sans plainte, sans murmure,
Il se soumet aux rigueurs qu'il endure.
De ses travaux l'abaissement honteux,
La pauvreté, l'exil et l'esclavage,
Il a lui-même accepté son partage.
Oh! que le ciel n'offre-t-il à ses vœux
Quelque moyen de souffrir davantage!
Il s'en offre un : ce fleuve si fécond
Qui dans Memphis doit porter l'abondance,
Vers la cité qu'enrichit sa présence
Rappelle enfin l'Arabe vagabond.

De ces brigands la colonie entière
Va de Memphis reprendre le chemin;
Des Pharaons la ville hospitalière,
Avant dix jours, les verra dans son sein.
Mais, en partant, leur haine opiniâtre
Veut qu'Azaël s'achemine avec eux,
Le dos couvert des vêtemens du pâtre.
Eh! que lui fait cet ordre rigoureux!
Son vil emploi n'a plus rien qui l'indigne.
A le remplir sa douleur se résigne.
Esclave et pauvre, il reverra les lieux
Témoins long-temps de son faste orgueilleux:
Heureux encor si jamais il expie
L'affreuse erreur qui désole sa vie!

« Se pourrait-il que par de longs tourmens
« Il fût puni de ses égaremens!

« Lorsque déjà tout ce qui l'environne
« Sur ses revers porte un œil endurci,
« Dieu de bonté! lorsque tout l'abandonne,
« Voudrais-tu donc l'abandonner aussi?
« Prends en pitié sa profonde misère.
« Il fut coupable, il est vrai; mais pourtant,
« Malgré ses torts, il désire, il espère
« Revoir bientôt les tentes de son père,
« Et dans Gessen sa mère encor l'attend.
« Qu'il serve un jour d'exemple salutaire
« A ta clémence, et non à ta colère;
« Suspends tes coups, et sois pour Azaël
« Plus indulgent qu'il ne fut criminel! »

C'est en ces mots qu'une mère éplorée,
Le cœur saisi de noirs pressentimens,
Tout à ce fils dont elle est séparée,

Priait le ciel d'alléger ses tourmens.
Sèche tes pleurs, inconsolable mère!
Jusqu'au Très-Haut s'élève ta prière.
Un prompt sommeil, que Dieu même a permis,
Couvre les yeux du jeune Israélite.
Il a revu dans des songes amis
L'heureux séjour que sa famille habite;
Et de ces lieux, trop long-temps délaissés,
Quand tout à coup une image nouvelle
Vers les objets par l'absence effacés
Eut rappelé sa mémoire infidèle,
Sur Azaël, qui croit rêver encor,
Un pur esprit étend ses ailes d'or.
« Fils de Ruben! lui dit l'archange, écoute :
« Dieu t'a puni; mais un juste remords
« De sa pitié peut rouvrir les trésors.
« Lève-toi donc. Vers Gessen prends ta route.

« Dans ce trajet, Dieu te prête aujourd'hui
« Pour guide un ange, et son bras pour appui.
« Suis le sentier que trace ma lumière,
« Et, de tes pieds secouant la poussière,
« Sans hésiter, va-t'en loin de Memphis
« Courber ton front sous le pardon d'un père.
« Que craindrais-tu (5)? Viens, c'est moi qui naguère
« Au vieux Tobie ai ramené son fils. »

A ces accens, à cette voix puissante,
Dans le désert au loin retentissante,
Le jeune Hébreu, frappé d'un nouveau jour,
De sa raison sent enfin le retour.
Sur le Très-Haut déjà sa foi s'appuie.
Prêt à marcher, il se lève; il essuie
Son front souillé, dont la froide sueur
De tous ses sens atteste la frayeur.

Il ose même, essayant son audace,
Du chérubin considérer la face.
L'ange aussitôt l'éblouit de ses feux,
Fuit vers Gessen, et, d'une aile rapide,
Au voyageur, qui suit des yeux son guide,
Ouvre en partant un chemin lumineux.

Azaël seul, saisi d'un trouble extrême,
Sur ses destins s'interroge lui-même.
Il craint encor que ses excès passés,
Par tant de maux ne soient point effacés;
Près d'obéir, il doute, il délibère;
Puis, à son sort humblement résolu :
« C'est trop tarder; puisque Dieu l'a voulu,
« Partons, dit-il; allons trouver mon père! »

Triste départ! oh! combien il diffère

De ce voyage où le même Azaël
Vers la cité qu'il fuit en criminel
Courait, volait, dévorant la distance,
De son chameau pressant les flancs poudreux,
A l'avenir confiant tous ses vœux,
Ivre d'orgueil, et brillant d'espérance!
Tout est changé. Mais de ses maux enfin
Le désespoir n'aigrit plus l'amertume.
A la douleur son âme s'accoutume.
Dans le désert, une invisible main
Soutient sa force, alimente sa faim;
L'ange de Dieu dans Gessen le précède,
Et, du passé quand l'image l'obsède,
Il trouve au moins dans son cœur abattu
Le repentir, si ce n'est la vertu.

Depuis six jours il marchait solitaire,

Quand d'Israël il touche enfin la terre.
Dès qu'à ses yeux un ciel propice a lui,
Du guide ailé qui marchait devant lui
Il cherche en vain les traces éclatantes;
Et son regard à l'horizon poudreux,
Dans le lointain, voit, comme un camp nombreux,
De sa tribu se déployer les tentes.

Heureux, sans doute, heureux est le banni
Qui, par les siens injustement puni,
Ne porte point aux rives étrangères
De vains dépits, d'orgueilleuses misères;
Qui, pardonnant à ses frères séduits,
Même loin d'eux, à des liens détruits,
Au fond du cœur, demeure encor fidèle;
Et, lorsqu'enfin son pays le rappelle,
S'offre sans crainte aux yeux de l'amitié,

De tous ses goûts retrouve l'habitude,
Plaint les méchans, et n'a rien oublié
Que son outrage et leur ingratitude!

Du fugitif tel n'est point le retour.
Le seul aspect de son natal séjour
Semble accuser sa criminelle absence.
Il voit déjà tous les cœurs indignés,
Ses nœuds rompus, ses remords dédaignés.
De sa tribu l'honorable abondance
Insulte encore à sa vile indigence.
Sur les coteaux où rit la vigne en fleur,
Sur les moissons, sur la riche verdure,
L'infortuné lève dans sa douleur
Des yeux jaloux de toute la nature:
Et, si son cœur, en ce triste abandon,
Ose s'ouvrir à l'espoir d'un pardon,

Quel doute affreux, et quelle inquiétude
De ses destins accroît l'incertitude!
S'il était vrai qu'un père courroucé
Contre le fils dont il est délaissé,
Eût chez les morts emporté sa colère?
Et ce pardon, cet oubli salutaire,
Que d'une mère il a droit d'espérer,
Si de sa tombe il fallait l'implorer?
Ah! loin d'offrir à leurs cendres tranquilles
Un deuil sans fruit et des remords stériles,
Dans les déserts quand il errait caché,
Pourquoi la mort n'a-t-elle pas tranché
Des nœuds maudits et des jours inutiles?

Son désespoir formait ce vœu cruel,
Quand un Hébreu de l'âge d'Azaël,
Qui, dans les jeux de leur commune enfance,

Plus d'une fois à ses yeux s'est offert,
Par le chemin qui conduit au désert
Sort de Gessen, et jusqu'à lui s'avance.
C'est de Ruben le jeune messager,
Qui sur la route où son devoir l'appelle
Vient chaque jour avec un soin fidèle,
Et près d'un père amène l'étranger,
Que sur son fils il veut interroger.

Du voyageur la détresse effroyable,
D'affreux lambeaux sur son corps presque nu,
Ses traits changés, aux yeux qui l'ont connu
Tout désormais le rend méconnaissable.

« Rassurez-vous : je viens vous secourir,
« Lui dit l'Hébreu, qui l'aborde avec joie.
« Sur ce chemin, c'est Ruben qui m'envoie.

« Suivez mes pas; sa tente va s'ouvrir
« Au voyageur fatigué de la route.
« Des bords du Nil vous arrivez sans doute?
« En visitant l'opulente Memphis,
« Du saint vieillard que tout Gessen révère
« Vos yeux peut-être ont vu l'indigne fils?
« Des longs chagrins dont il accable un père
« Si jusqu'à vous le bruit est parvenu....
« Vous frémissez?... son nom vous est connu.
« Ah! parmi nous, promettez-moi de taire
« Les vils excès où l'ingrat s'endurcit;
« Plus d'une fois ce fidèle récit
« D'un juste deuil vint affliger sa mère.
« Envers les siens puisqu'il fut sans pitié,
« Que de Gessen son nom soit oublié!
« Mais vous, mon frère, allez jusqu'à la tente
« Où du vieillard les soins vous sont offerts.

« Quelques malheurs que vous ayez soufferts,
« Espérez tout de sa vertu constante;
« Le Dieu qu'il sert est le Dieu dont la main
« Soutient le pauvre, et nourrit l'orphelin. »

Il dit, s'éloigne, et vers Gessen devance
Le voyageur qui demeure sans voix.
Quand tous les maux l'accablent à la fois,
« O Dieu, dit-il, après un long silence,
« Au malheureux (6) à souffrir condamné
« Pourquoi le jour a-t-il été donné?
« Il est trop vrai; j'ai détruit la tendresse
« Dans tous les cœurs amis de ma jeunesse.
« A quels appuis vais-je donc recourir!
« Tout me repousse. Ah! du moins de mon crime,
« Dieu l'a permis, tu ne fus point victime,
« Tu vis, ma mère, et moi je dois mourir!

« Heureux encor, puisqu'ici je succombe,
« Si du désert les sables dévorans
« A tes regards sur cette plaine errans
« Cachent ma cendre et dérobent ma tombe! »

Qu'oses-tu dire, insensé! quel effroi
Vient, près du but, décourager ta foi?
Dieu t'a gardé la mère qui t'adore,
Et du pardon tu peux douter encore!
Eh! malheureux, ne dois-tu pas savoir
Tout ce que peut une âme maternelle!
Le repentir n'est pour toi qu'un devoir,
Mais le pardon est un besoin pour elle.
Va donc, ingrat, où ta mère t'appelle!
L'orgueil en vain t'inspire un autre vœu:
Pour obtenir ce pardon nécessaire,
Tu dois porter jusqu'aux pieds de ton père

De tes erreurs l'humiliant aveu!

Soit que l'archange, au jeune Hébreu fidèle,
Par ce discours eût animé son zèle;
Soit qu'en secret un ascendant vainqueur,
De ses remords calmant l'inquiétude,
Accrût sa force, et déjà dans son cœur
De ses devoirs réveillât l'habitude,
Il marche enfin. Des tentes de Ruben
Il a repris la route accoutumée.
Autour de lui, des foyers de Gessen
Il voit déjà s'étendre la fumée;
Déjà sa course a franchi les ruisseaux
Où de Ruben s'abreuvent les troupeaux.
En s'avançant dans la fertile plaine,
Dans les jardins, il reconnaît à peine
Les bois grandis, les jeunes arbrisseaux,

A son départ famille humble et rampante,
Qui, dans les airs déployant ses rameaux,
Du vieux Ruben couvre déjà la tente.
De ce réduit qu'habite encor le deuil,
Il touche enfin le redoutable seuil,
Quand une voix du sein de cet asyle
Se fait entendre, et l'arrête immobile :
« Oui, cher époux, ton fils t'a délaissé, »
(Dit cette voix qu'il ne peut méconnaître,)
« Mais devant toi s'il osait reparaître,
« Le malheureux serait-il repoussé?
« Ah! tu vois trop ma tendre inquiétude.
« Tout, en ces lieux, m'atteste vainement
« Et son absence, et son ingratitude;
« Mon cœur, bercé d'un doux pressentiment,
« L'attend toujours dans cette solitude.
« Sans me blâmer, plains mon aveuglement

« Eh! de mes vœux pourrais-tu prendre ombrage?
« C'est toi que j'aime en ta vivante image.
« Oui, ta tendresse est mon plus sûr trésor;
« Des autres biens Nephtale est peu jalouse....
« Mais, s'il venait, tu me verrais encor
« Heureuse mère autant qu'heureuse épouse. »

Ah! c'en est trop. A ces mots, Azaël,
Rendu sans doute à sa vertu première,
Ouvre la tente, et, comme un criminel,
Le cœur brisé, le front dans la poussière:
« Grâce! dit-il; je suis ce malheureux
« Qui, s'échappant de vos bras généreux,
« Loin du séjour de son heureuse enfance
« Alla porter sa folle indépendance!
« Sur quel espoir, et pour quels biens honteux
« Je dédaignai le bonheur véritable!

« Ah! quand le cœur forme un dessein coupable,
« Dieu nous punit, en exauçant nos vœux.
« Couvert de honte, accablé de souffrance,
« La mort long-temps fut ma seule espérance;
« Je l'implorais; enfin, je me suis dit:
« Rassure-toi, tu ne fus pas maudit,
« Et le remords m'a conduit à mon père.
« S'il est un vœu que j'ose encor former,
« Mon lâche cœur ne vient pas réclamer
« Ces noms si doux et de fils et de frère.
« Où sont mes droits à ces titres flatteurs?
« J'ai tout perdu; mais, pour unique grâce,
« Souffrez qu'au moins parmi vos serviteurs
« On me reçoive à la dernière place. »

D'un fils coupable ô fortuné retour!
O d'une mère inépuisable amour!

Eh! qui peindrait cet instant plein de charmes,
Cet heureux jour, payé de tant de larmes!
Dans le délire où s'égare son cœur,
Des mots sans suite échappent de sa bouche :
« Quoi! c'est mon fils! mais, non! c'est une erreur. »
Pour s'en convaincre, elle approche, le touche,
Fixe un moment des regards douloureux
Sur tous ses traits qu'a flétris l'indigence;
D'un long baiser couvre son front poudreux,
Au cœur d'un père éveille l'indulgence,
Et, sans regret aux pleurs qu'elle a versés,
Bénit le ciel de tous ses maux passés.

Mais le vieillard, plus calme dans sa joie :
« Quand Dieu, dit-il, près de nous te renvoie;
« Quand, t'accusant de tes torts expiés,
« Le repentir te ramène à mes pieds,

« Je n'irai point, écoutant la colère,
« D'un vain reproche accabler ta misère.
« Pour tous tes maux Dieu m'a donné des pleurs,
« Et des pardons pour toutes tes erreurs.
« Viens, mon enfant! si ton cœur est sincère,
« Relève-toi ; je suis encor ton père. »

Dès que Ruben, par ce mot solennel,
Eut rassuré le tremblant Azaël,
Qui dans la poudre à ses pieds s'humilie,
L'ange aussitôt, témoin mystérieux
Du pacte saint qui les réconcilie,
Loin de Gessen prend son vol radieux;
Et le pardon fut écrit dans les cieux.

Le jeune Hébreu, dans les bras de sa mère,
Autour de lui cherchait en vain son frère,

Quand tout à coup, promenant le regard
Sous cette tente où sa famille habite,
Il reconnaît la fille israélite
Qui dans le fond, seule, assise à l'écart,
Muet témoin de leur commune ivresse,
Semblait cacher sa timide allégresse.
En la voyant, son cœur n'éprouve plus
Ce feu des sens dont la rapide flamme
Aux bords du Nil avait troublé son âme;
Mais, déplorant ses plus beaux jours perdus,
« Hélas! dit-il à sa mère étonnée,
« Voici la sœur que je m'étais donnée »!

Nephtale alors : « Viens t'asseoir près de moi,
« De mes douleurs douce consolatrice!
« Cher Azaël, entre ton père et toi
« Sa voix toujours se fit médiatrice.

« De ton retour, sans ses généreux soins,
« Ruben et moi ne serions plus témoins.
« Son cœur toujours, pendant ta longue absence,
« Avec le mien souffrit d'intelligence;
« Toujours ensemble, après t'avoir pleuré,
« Ensemble encor nous t'avons espéré.
« Juge à présent si Jephtèle m'est chère!
« Tu dois l'aimer, car elle aime ta mère;
« Et si ton cœur, égaré trop long-temps,
« Acquitte enfin ma plus douce promesse,
« Elle est à toi; rends à ses jeunes ans
« Tout le bonheur que lui doit ma vieillesse. »

La jeune vierge, à ces mots si flatteurs,
Pleure de joie et rougit de ses pleurs.
Telle, au matin, quand l'eau des cieux l'arrose,
De Janoé s'épanouit la rose.

Mais d'Azaël que le cœur est troublé!
De son bonheur il se sent accablé:
« Eh quoi! dit-il, cette vierge si pure
« Consentirait à me donner sa foi!
« Quoi! ses regards me verraient sans effroi!
« Puis-je en douter quand ma mère l'assure?
« Ah! cet espoir qui me semble si doux,
« Du repentir s'il est la récompense,
« Aux cœurs heureux qu'habite l'innocence,
« Dieu juste et bon, quel prix réservez-vous! »

Ainsi déjà, vers la beauté qui l'aime,
Sans le savoir, le jeune Hébreu lui-même
Est entraîné par un charme vainqueur;
Et toutefois, dans le fond de son cœur,
Il rougissait de s'offrir devant elle,
Couvert encor du même vêtement

Dont l'aspect seul à tous les yeux révèle
De ses excès le juste châtiment.
Mais Ruben parle : à la voix paternelle,
Du voyageur l'onde a lavé les pieds;
L'or à ses doigts en anneaux étincelle;
De frais tissus, promptement dépliés,
Ont aux regards dérobé sa misère;
Un lin plus pur couvre son front joyeux;
Sur son amante il lève enfin des yeux
Enorgueillis des bontés de son père;
Et le vieillard, célébrant le retour
Du jeune fils que pleurait son amour,
Pour le banquet veut que Pharan choisisse
De ses troupeaux la plus grasse génisse.

A ces apprêts, un souvenir cruel
S'est réveillé dans le cœur d'Azaël.

« Pourquoi, dit-il, en ce moment prospère,
« Auprès de vous, ne vois-je pas mon frère?
« Lui seul, hélas! quand je quittai ces lieux,
« A mon départ refusa ses adieux;
« Lui seul encore, ici, manque à ma joie.
« Que je l'embrasse, ou qu'au moins je le voie! »

Tels s'exhalaient de ce cœur douloureux
La douce plainte et les timides vœux,
Quand de Pharan la voix se fait entendre.
Son frère alors, pour voler dans ses bras,
Se précipite au-devant de ses pas;
Mais lui, de loin, sans le voir, sans l'attendre :
« Eh bien, mon père! enfin l'événement
« Vient de répondre à mon pressentiment.
« Lorsqu'Azaël, las de sa vie errante,
« Reviendrait nu, sous cette même tente

« Où de sa fuite il forma le projet,
« N'ai-je pas dit que des bontés d'un père
« Lui seul encore il se verrait l'objet?
« Qu'il soit heureux, j'y consens, c'est mon frère!
« Mais quoi! pour lui voudrait-on m'oublier?
« De son bonheur pourquoi m'humilier?
« Quels sont mes torts! Quand une folle ivresse
« Aux bords lointains égarait sa jeunesse,
« Ces mêmes champs, qu'il avait méprisés,
« Par mes sueurs se sont fertilisés.
« Jamais, pourtant, l'équité paternelle
« N'a de ses dons récompensé mon zèle,
« Et, par des yeux contre moi prévenus,
« Mes soins toujours ont été méconnus! »
« Oh! dit Ruben, même en nos jours prospères,
« Que de tourmens blessent le cœur des pères!
« Dieu m'est témoin si le mien est changé.

« Entre mes fils mon amour partagé
« N'eut pour aucun d'injuste préférence.
« Mais de leur sort quelle est la différence !
« Pharan, ton frère exilé, malheureux,
« Cherchait en vain où reposer sa tête,
« Et du désert subissait la tempête,
« Quand, près de moi, tout riait à tes vœux.
« Songe à ses maux .Sans doute, il fut coupable;
« Mais, dans Gessen puisqu'il put revenir,
« Dieu prit pitié de son sort déplorable.
« Quand Dieu pardonne, est-ce à nous de punir? »

Il dit : soudain l'autorité d'un père
Veut rapprocher et l'un et l'autre frère;
Mais Azaël, qui se sent repoussé :
« Hélas ! dit-il, ici j'arrive à peine,
« Et ma présence y réveille la haine.

« Non, tous mes maux n'ont point encor cessé !
« Si mon bonheur doit affliger mon frère,
« Punissez-moi, rendez-moi ma misère.
« Mon cher Pharan, j'implore ta pitié !
« Peut-être encor n'ai-je point expié
« Tous les excès dont je me sens coupable ;
« Peut-être ici trop de bonté m'accable ;
« Mais connais-moi, lis au fond de mon cœur.
« Quand, ce matin, j'entrais sous cette tente,
« J'étais bien loin d'espérer mon bonheur.
« Que réclamait ma voix faible et tremblante ?
« Le pain du pauvre et l'eau du voyageur.
« Je dois le reste aux bienfaits de mon père.
« Ton cœur enfin n'est-il pas rassuré ?
« Eh bien ! commande, et je te servirai
« Jusqu'au moment qui me rendra mon frère.
« Parle ; faut-il... ? » Sa mère le retient,

Pâle d'effroi; son amante supplie;
Ruben frémit, indigné qu'on oublie
Les droits d'un fils que lui-même soutient.
Pharan s'apaise, et bientôt dans son âme
De ses fureurs se repent et se blâme.
Il est confus de ses emportemens;
Il cède enfin; les larmes de son frère
Ont attendri sa jalouse colère,
Et de son cœur les vieux ressentimens
Se sont éteints dans leurs embrassemens.

Le voyageur, recueillant sa pensée,
A sa famille autour de lui pressée,
Raconte enfin les dangers qu'il courut:
Dans les plaisirs son absence écoulée,
Hors de Memphis sa détresse exilée,
Son désespoir que Dieu seul secourut,

Et même alors à sa tremblante épouse,
Le malheureux, soit honte, soit pitié,
Pour épargner sa tendresse jalouse,
De ce récit dérobait la moitié.

Mais du banquet enfin l'heure s'avance.
Ah! renaissez, aux tentes de Ruben,
Des cœurs unis heureuse intelligence,
Transports d'amour, doux préludes d'hymen,
Jour de bonheur, et surtout d'espérance!
Et toi, long-temps transfuge d'Israël,
Toi, son espoir; au banquet paternel,
Jeune exilé, viens reprendre ta place.
Viens! une épouse y va suivre tes pas.
De tes erreurs elle gémit tous bas,
Mais dans ses yeux tu peux lire ta grâce.
Pharan lui-même, à tes transports joyeux

N'oppose plus un dépit envieux.
De tes amours la légitime ivresse
Va de Ruben ranimer la vieillesse.
Mais, quel plaisir, quel autre enchantement
Peut de ta mère égaler l'allégresse!
Son cœur éprouve un pur ravissement;
Sur tous ses traits le bonheur se [illegible]
Et le ciel même eût envié sa joie.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

08421

Digitized by Google

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

Digitized by Google

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

Note 1, page 260.

Et si parfois ses yeux épouvantés
Se reposaient sur ces jeunes beautés,
Filles du Nil, dont l'escorte volage,
Du voyageur épris de leurs appas
Jusqu'au désert accompagne les pas, etc.

Hérodote vante la beauté des courtisanes égyptiennes. Les voyageurs modernes et les *Lettres des Missionnaires* font mention de cette classe de femmes; on les appelle *almé* ou *filles savantes*. Ce sont des espèces d'improvisatrices. Elles se font

remarquer par la facilité qu'elles ont à raconter des histoires d'amour, à chanter des airs nouveaux, et à représenter, par des danses et des pantomimes, les actions de la vie ordinaire. La souplesse de leur corps est inconcevable. On est étonné de la mobilité de leurs traits; il n'est guère de fêtes, de festins où elles ne soient appelées, pour déployer leurs talens dans l'art de la déclamation, du chant ou de la danse. Les Turcs, peu passionnés pour les arts, passent des nuits entières à les entendre. Pour rendre leurs mouvemens plus libres, en variant les figures de leurs danses, elles quittent leur voile. Une chemise, transparente comme la gaze, voile à peine leur sein; leurs cheveux tressés et parfumés flottent sur leurs épaules découvertes. La décence ne permet pas de dire jusqu'où elles portent la licence de leurs gestes et de leurs attitudes.

NOTE 2, page 262.

La caravane, en partant, le confie
A ces brigands de pillage altérés,
De l'Arabie enfants dégénérés, etc.

Il est ici question des *Bédouins*, ou Arabes du désert. On sait que l'étranger qui se réfugie sous leur tente n'a rien à craindre pour ses jours. L'amour excessif de l'indépendance leur fait préférer la solitude du désert aux riches plaines de l'Égypte où ils seraient assujettis à des tributs. Ces peuplades n'ont point d'habitations fixes ; tantôt dans le fond du désert, tantôt aux bords du fleuve, les Bédouins ne tiennent au sol qu'ils habitent qu'autant que leur sûreté ou la subsistance de leurs troupeaux les y attache. Lorsque leurs productions sont épuisées et que les occasions du pillage leur manquent, les Bédouins chargent leurs tentes, leurs femmes, leurs enfans sur des chameaux, et vont former une

autre habitation. Diodore * a peint les mœurs de ces peuplades errantes; en comparant son témoignage aux récits des voyageurs modernes, on se convaincra que les Arabes-Bédouins sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a dix-huit cents ans.

Note 3, page 263.

Dès l'instant même, à sa garde est livré
L'impur bétail des Hébreux abhorré.

On sait que chez les Égyptiens et chez les Hébreux le porc était un animal immonde. Chez les Égyptiens, toute communication avec les autres citoyens était refusée aux hommes dont la fonction est de garder les pourceaux.

---

* Diodore de Sicile, liv. XIX.

NOTE 4, page 265.

Et cependant le fleuve tributaire
Qui sort enfin de son oisiveté, etc.

Les Arabes donnent à ces premiers signes de la crue du fleuve, un mot qui dans leur langue signifie *émotion, mal de cœur*, tel qu'il en arrive aux femmes dans les premiers mois de leur grossesse. Ce terme paraît désigner assez bien l'état où le fleuve se trouve alors.

NOTE 5, page 279.

Au malheureux, à souffrir condamné,
Pourquoi le jour a-t-il été donné?

Imitation de Job: « Pourquoi la lumière a-t-« elle été donnée au misérable, et la vie à celui « qui est dans l'amertume du cœur? »

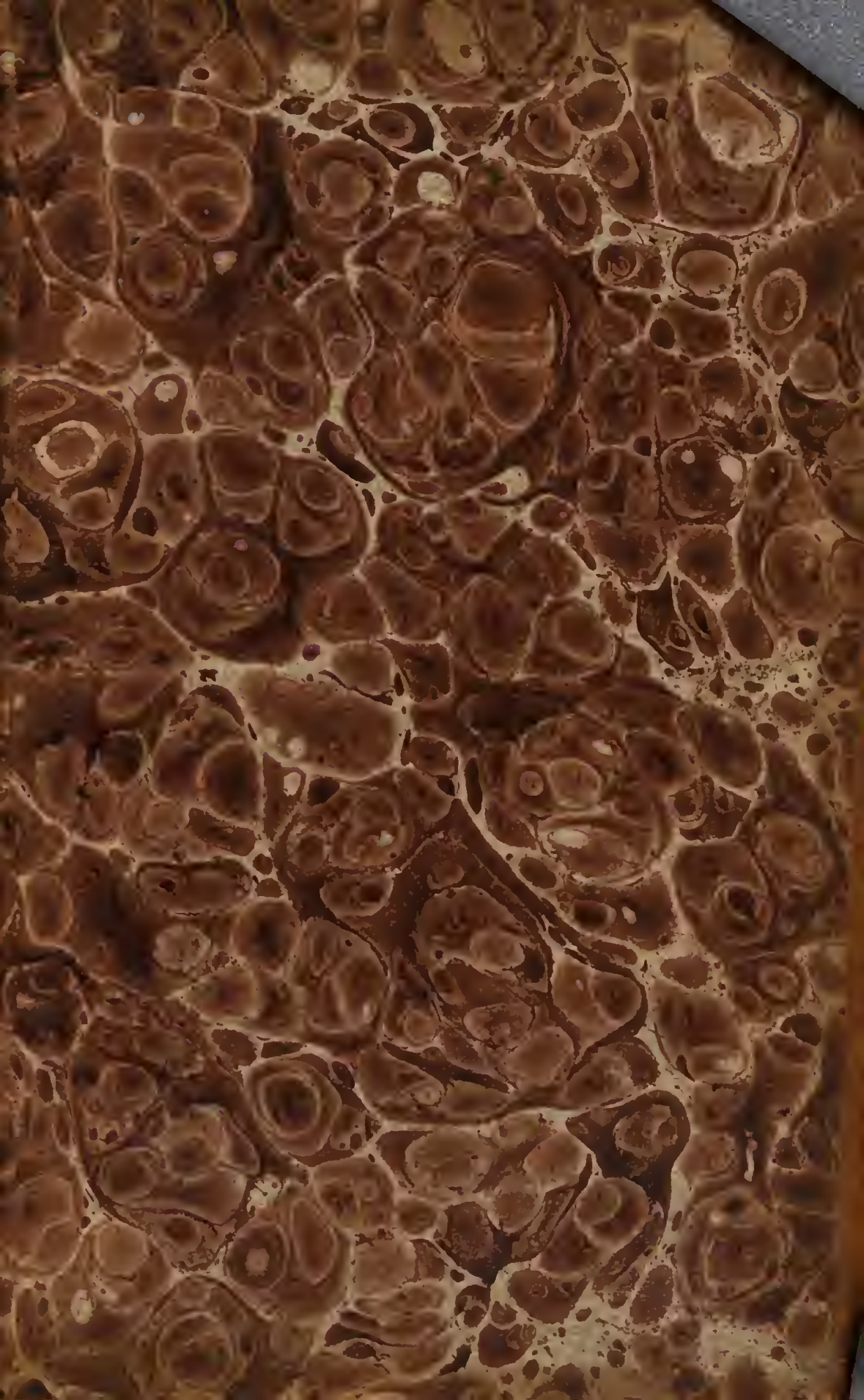
(JOB, chap. III, vers. 20.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

8421



BIB